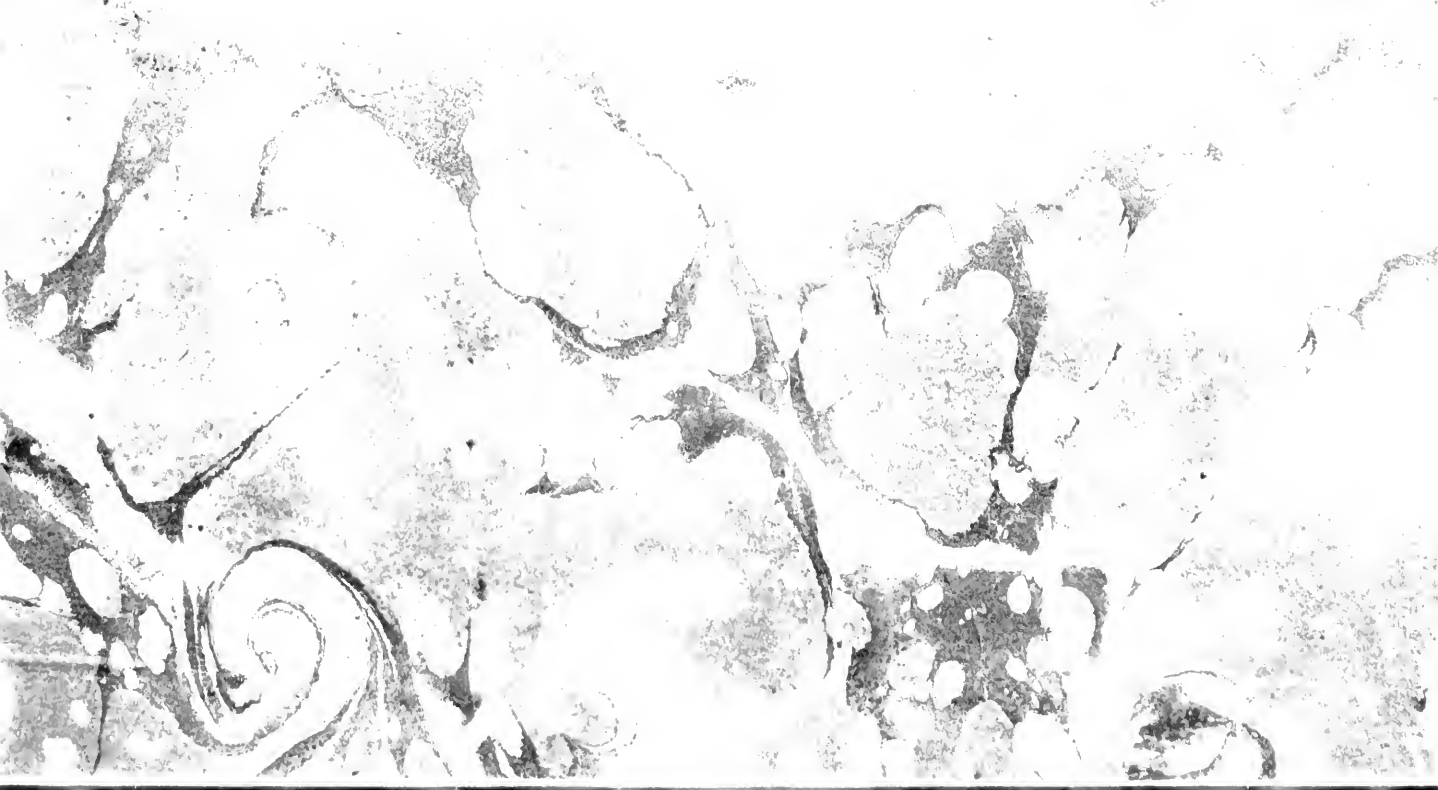

LES OEUVRES

DE MONSIEUR DE LA FOSSE

Le prix eſt de 3 livres.

A PARIS,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU, Libraire de l'Academie Royale de Muſique, Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont-Neuf, à l'Image S. Louis.

M. DCC. XIX.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Pieces contenuës dans ce Volume.

MANLIUS.

THESE'E.

POLIXENE.

CORRESUS.

PQ
1814
L3
1719

APR 1 1968

UNIVERSITY OF TORONTO

MANLIUS
CAPITOLINUS
TRAGEDIE.

PREFACE.

LE ſujet de cette Tragédie ſe trouve dans le ſixiéme Livre de la premiere Decade de Tite-Live. J'ai pris de cet excellent Original tout ce qui m'a parû propre à ſoûtenir mon Ouvrage ; & j'ai laiſſé ce que je n'ai pas crû pouvoir traiter aſſez heureuſement. Je me ſuis encore appuïé de la lecture de pluſieurs fameuſes Conjurations anciennes & modernes ; & j'avouë que j'ai beaucoup emprunté, ſur tout de celle qui a été écrite en nôtre Langue, par un ſçavant Abbé, aſſez connu par le mérite des Ecrits qu'il a mis au jour.

Quelque facilité qu'il y ait à détruite pluſieurs Critiques que j'ai entendu faire contre cette Piéce, je ne perdrai point de tems à les réfuter par une Diſſertation ; & je leur donne pour réponſe l'approbation dont le Public a honoré mon Ouvrage.

ACTEURS.

MANLIUS CAPITOLINUS.

SERVILIUS, son ami.

VALERIE.

VALERIUS, Consul, Pere de Valerie.

RUTILE, un des Chefs de la Conjuration de Manlius.

ALBIN, Confident de Manlius.

TULLIE, Confidente de Valerie.

PROCULUS, un des Domestiques de Manlius.

La Scene est à Rome, dans la Maison de Manlius, située sur le Capitole.

MANLIUS CAPITOLINUS

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

MANLIUS, ALBIN.

MANLIUS.

DUN tel secret, Albin, tu connois l'importance,
Et ton zele éprouvé me répond du silence.
Mon courroux à tes yeux peut, sans crainte, éclater.
Justes Dieux! quand viendra le tems d'éxécuter.

Quand pourray-je à la fois punir tant d'injuſtices,
Dont ces Tyrans de Rome ont payé mes ſervices ?
Oüy, je rends grace, Albin, à leur inimitié,
Qui, me débarraſſant d'une vaine pitié,
Fait que de ma grandeur ſur leur perte fondée,
Sans ſcrupule, aujourd'huy j'enviſage l'idée.
Car enfin dans mes vœux tant de fois démenti,
Quand du Peuple contre eux j'embraſſay le parti,
Je voulois ſeulement, leur montrant ma puiſſance
A me mieux ménager contraindre leur prudence.
Mais aprés les affronts, dont ils m'ont fait rougir,
Ma fureur ne ſçauroit trop tôt, ni trop agir.
Je veux leur faire voir, par un éclat terrible,
A quel point Manlius au mépris eſt ſenſible ;
Combien il importoit de ne rien épargner,
Ou pour me perdre, Albin, ou bien pour me gagner.

ALBIN.

Oüy, Seigneur ; mais enfin, quelque ardeur qui vous guide,
Un Peuple variable, incertain, & timide,
Dont le zele d'abord ardent, impétueux,
Prête à ſes Protecteurs un appuy faſtueux,
Et qui dans le péril tremble, & les abandonne,
Eſt-il un ſûr garant de l'eſpoir qu'il vous donne ?
Vous-même, qui deviez, par cent & cent bienfaits,
Le croire à vôtre ſort attaché pour jamais,
Lorſque d'un Dictateur l'injuſte tyrannie
Vous fit d'une priſon ſubir l'ignominie,
Tout ce Peuple, Seigneur pour vous-même aſſemblé,

De frayeur à ſa voix ne fut-il pas troublé ?
Qui d'eux tous entreprit alors de vous défendre ?

MANLIUS.

Ils ont forcé du moins le Sénat à me rendre,
Leur repentir accroît leur zele, & mon eſpoir.
Mes fers par eux briſez leur montrent leur pouvoir,
Et que, pour abolir une injuſte puiſſance,
Tout le ſuccés dépend de leur perſeverance.
Car enfin des efforts qu'ils ont faits juſqu'ici,
Souvent même ſans Chef, combien ont réuſſi ?
Ils ont fait des Tribuns, dont l'appui ſalutaire
A l'orgueil des Conſuls eſt un frein neceſſaire,
Aux plus nobles emplois on les voit appellez,
Les plus fiers des Romains par eux ſont éxilez,
Ils ont forcé les Grands, en leur donnant leurs Filles,
A ſouffrir avec eux l'union des Familles,
Ils ſe font partager les terres des Vaincus.
Et que faut-il, Albin, pour les faire oſer plus?
Que leur montrer un Chef dont les ſoins, le courage
Soûtiennent les efforts où l'ardeur les engage ?

ALBIN.

C'eſt donc ſur cet eſpoir, Seigneur, qu'à haute voix,
Par tout des Sénateurs vous déeriez les loix ?
Quoi ! ne craignez-vous point qu'une audace ſi fiere
Ne puiſſe à leurs ſoupçons donner trop de lumiere ?

MANLIUS.

Non, Albin, leur orgueil, qui me brave toûjours,
Croit que tout mon dépit s'exhale en vains diſcours.
Ils connoiſſent trop bien Manlius inflexible.

Ils me soupçonneroient, à me voir plus paisible
En me déguisant moins, je les trompe bien mieux.
Sous mon audace, Albin, je me cache à leurs yeux,
Et préparant contre eux tout ce qu'ils doivent craindre,
J'ai même le plaisir de ne me pas contraindre.

ALBIN.

Je ne vous dis plus rien. Vous avez tout prévû.
Je croi qu'à tout aussi vos soins auront pourvû.
Quels présages heureux pour un dessein si juste!
Cet Ecueil des Gaulois, ce Capitole auguste,
L'azile de nos Dieux, le salut des Romains,
Vous-même y commandez, son sort est en vos mains.
Et que n'espérer pas du courage & du zele
De tant d'Amis, armez pour la même querelle?
De Rutile, sur tout, ce Guerrier genereux,
Qui pressé des Arrêts d'un Sénat rigoureux,
Lut, sans vos prompts secours, sans vos soins salutaires
Finir dans les prisons sa vie & ses miseres?
Et quel bonheur encor, que, sans être attendu,
Servilius hier se soit ici rendu?
Des devoirs d'un ami qu'avec zele il s'acquite?
A peine, loin de Rome, il apprend dans sa fuite
Du Sénat contre vous l'Arrêt injurieux,
Que, pour vous secourir, il revient en ces lieux.
En vain l'amour, l'effroi, les pleurs de Valerie
A son Pere par lui si hautement ravie;
En vain tous ses amis ont voulu l'arrêter.
Et quels transports de joye a-t-il fait éclater

Lorſqu'en vous embraſſant, il s'eſt vû hors d'allarme !
Que pour lui vos deſſeins doivent avoir de charmes !

MANLIUS.

Il n'en ſçait rien encor, & je voulois, Albin,
Sans témoin, avec lui m'en ouvrir ce matin :
Mais l'aurois-tu penſé ? la triſte Valerie
Tremblante pour ſes jours, & ſui ſes pas partie,
Eſt dans Rome en ſecret entrée heureuſement,
Et chez moi, pour le joindre, arrive en ce moment.
Mais je vais au plûtôt, pour cette confidence ...

ALBIN.

Quelqu'un vient.

SCENE II.

PROCULUS, MANLIUS, ALBIN.

PROCULUS.

POur vous voir Valerius s'avance, Seigneur.

MANLIUS.

Valerius ! Quel important ſouci
Oblige ce Conſul à me chercher ici ?
Auroit-il ſçu déja que ſa Fille enlevée :
Aprés Servilius, chez moi fût arrivée.
Va, cours les avertir, & qu'ils ne craignent rien,
Tu chercheras Rutile aprés cet entretien.

SCENE III.

MANLIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

JE viens ſçavoir de vous, Seigneur, ce qu'il faut croire
D'un bruit, qui ſe répand, & bleſſe vôtre gloire,
Servilius, dit-on, dans ces lieux retiré,
Croit y joüir, par vous, d'un azile aſſuré.
Il oſe ſe flatter que, contre ma vengeance,
Vous voudrez bien vous-même embraſſer ſa défenſe.

MANLIUS.

Oüi, Seigneur, il eſt vrai qu'il oſe s'en flatter.
Je prendrois pour affront que l'on en pût douter.
Je ſçais me garantir de cette erreur commune
De trahir mes amis trahis par la fortune,
Regler ſur ſon caprice & ma haine & mes vœux.
Ce qu'il a fait, Seigneur, vous ſemble un crime affreux,
C'eſt ce qu'on ne voit pas, avec tant d'évidence,
Lorſqu'on met un moment ſes raiſons en balance,
Mais quoi qu'il en puiſſe être enfin, par quelle loi,
Criminel envers vous, doit-il l'être envers moi?

VALERIUS.

Par cette loi, Seigneur, des plus grands cœurs cherie,

De n'avoir point d'amis plus chers que la Patrie.
De sacrifier tout au maintien de ses droits.
Vôtre ami par son crime en a blessé les loix.
A vos yeux comme aux miens il est par-là coupable.
Jusqu'à quand voulez-vous, si prompt, si secourable,
Sans vous inquiéter de nos soupçons secrets,
De tout les mécontens prendre les interêts?
Les combler de faveurs: ordinaire industrie
De qui veut à ses loix asservir sa Patrie.

MANLIUS.

Et quel moyen, Seigneur, de guérir vos soupçons?
Où sont de vos frayeurs les secretes raisons?
Dois-je pour ennemis prendre tous ceux, qu'offense
D'un Sénat inhumain l'injuste violence?
Et suis-je criminel quand, par un doux accueil,
J'appaise leur courroux qu'irrite son orgueil?
C'est moi, c'est mon appui qui les conserve à Rome.
Vous demandez d'où vient qu'un Romain, un seul homme,
Des miseres d'autrui soigneux de se charger,
Offre à tous une main prompte à les soulager.
D'une pitié si juste est-ce à vous de vous plaindre?
Si c'est une vertu qu'en moi l'on doive craindre;
Si du Peuple, par elle, on se fait un appui,
Pourquoi suis-je le seul qui l'exerce aujourd'hui?
Que ne m'enviez-vous un si noble avantage?
Pourquoi chacun de vous, pour être exempt d'ombrage,
Ne s'efforce-t-il pas, par les mêmes bienfaits,

De gagner, d'attirer les amis qu'ils m'ont faits ?
Ne peut-on du Sénat appaiſer les allarmes,
Qu'en affligeant le peuple, en mépriſant ſes larmes ?
L'avarice, l'orgueil, les plus durs traitemens,
Du ſalut d'un Etat ſont-ils les fondemens ?
Mes bienfaits vous font peur ? &, d'un eſprit tranquile,
Vous regardez l'excés du pouvoir de Camille.
A l'Armée, à la Ville, au Sénat, en tous lieux,
De charges, & d'honneurs on l'accable à mes yeux.
De la paix, de la guerre, il eſt lui ſeul l'arbitre.
Ses Collegues ſoûmis, & contens d'un vain titre,
Entre ſes ſeules mains laiſſant tout le pouvoir,
Semblent à l'y fixer exciter ſon eſpoir.
D'où vient tant de reſpect, d'amour pour ſa conduite ?
Des Gaulois à ſon bras vous imputez la fuite.
Vos éloges flateurs ne parlent que de lui.
Mais que deveniez-vous, avec ce grand appui,
Si dans le tems que Rome aux Barbares livrée,
Ruiſſelante de ſang, par le feu devorée,
Attendoit ſes ſecours loin d'elle préparez,
Du Capitole encore ils s'étoient emparez ?
C'eſt moi qui, prévenant vôtre attente frivole,
Renverſai les Gaulois du haut du Capitole.
Ce Camille ſi fier ne vainquit, qu'aprés moi,
Des ennemis déja battus, ſaiſis d'effroi
C'eſt moi qui, par ce coup préparai ſa victoire,
Et de nombreux ſecours eurent part à ſa gloire.
La mienne eſt à moi ſeul, qui ſeul ai combattu,
Et quand Rome empreſſée honore ſa vertu,
Ce Sénat, ces Conſuls, ſauvez par mon courage,
Ou d'une mort cruelle, ou d'un vil eſclavage,

M'immolent, ſans rougir, à leurs premiers ſoupçons,
Me font de mes bienfaits gémir dans les priſons,
De mille affrons enfin flétriſſent, pour ſalaire,
La ſplendeur de ma Race & du nom Conſulaire.

VALERIUS.

Seigneur, de nos motifs, injuſtes à vos yeux,
Avec moins de chaleur, vous pourriez juger mieux.
Si Camille aujourd'hui ne nous fait point d'ombrage,
Nous voyons tous quel zele anime ſon courage,
Que ſuivre ſes conſeils du ſuccés aſſurez,
C'eſt obéïr aux Dieux, qui les ont inſpirez.
Avons-nous à rougir de cette obéïſſance,
Par qui croît nôtre gloire, & nôtre indépendance?
N'eſt-ce pas-là le but d'un cœur vrayment Romain?
Lorſqu'on nous y conduit, qu'importe quelle main?
Vous avez même ardeur pour l'Etat, pour ſa gloire.
Vos deſſeins ſont pareils, & je veux bien le croire.
Mais à parler ſans fard, eſt-ce ſans fondement
Que Rome inquietée en jugeoit autrement?
Et quels ſoupçon ſur tout ne dût pas faire naître?
Ce jour, où devant nous forcé de comparoître,
Vôtre parti nombreux, & celui du Sénat
Sembloient deux Camps armez reſolus au combat:
Quels flots de ſang Romain s'alloient alors répandre,
Si juſqu'au bout le Peuple eut oſé vous défendre?

On croyoit que vos ſoins, reglez ſur ce ſuccés,
A tout parti ſuſpect fermeroient tout accés,
Mais de Servilius appuyant l'inſolence...

MANLIUS.

Pour vous parler, Seigneur, je le voi qui s'avance.
Peut-être, en l'écoutant, un ſentiment plus doux
Prendra dans vôtre cœur la place du courroux.
Je vous laiſſe tous deux.

SCENE IV.

SERVILIUS, VALERIUS.

VALERIUS.

QUe me veut ce perfide?

SERVILIUS.

Seigneur, ſi vôtre aſpect m'étonne & m'intimide,
Je ſçais trop à quel point je vous fuis odieux.
J'en fait tout mon malheur, j'en atteſte les Dieux.
Pour en finir le cours je viens ici me rendre.
Sans colere un moment, voulez-vous bien m'entendre?

VALERIUS.

Et quel eſt ton eſpoir? Qu'oſes-tu ſouhaiter?
Moi, que tranquillement je puiſſe t'écouter?
Moi, j'oublirois ce jour, où préparant ta fuite,

Trop sûr d'être avoüé de ma Fille séduite,
Jusqu'aux pieds des Autels, ton amour furieux
Vint, des bras d'un Epoux l'enlever à mes yeux?
Par quel ressentiment, par quel cruel supplice
Devrois-je . . .

SERVILIUS.

Hé! pouviez-vous, avec quelque justice,
De mon Rival, Seigneur, recompenser la foi
D'un prix, que vous sçaviez qui n'étoit dû qu'à moi?
Daignez mieux consulter, & mes droits & ma gloire.
Et si ce jour fatal frappe vôtre memoire,
Souvenez-vous aussi de cette horrible nuit,
Où parmy le carnage, & la flâme & le bruit,
A vos yeux éperdus, les Gaulois en furie
Chargeoient déja de fers les mains de Valerie.
Que faisoit mon Rival, en ce moment affreux?
Il servoit Rome ailleurs. Je servois tous les deux,
Je combatis pour l'une, & je vous sauvay l'autre,
Tout couvert de mon sang, répandu pour le vôtre,
J'osay de mes travaux vous demander le fruit,
Et par vôtre refus au desespoir réduit,
Mon bras, contre un Rival superbe & téméraire,
Fit ce que les Gaulois contre eux m'avoient vû faire.

VALERIUS.

Ainsi donc tu croyois, la sauvant des Gaulois,
Te faire une raison de m'imposer des loix
Tu prétendois, en eux triompher de moy-même,
Et sur mes droits détruits fonder ton droit suprême.
Car enfin de quel fruit tes soins sont-ils pour moy?
Je la perdois par eux, & je la perds par toy.
Aux vœux d'un autre en vain ma foy l'avoit promise.

Sur eux comme ſur moy tu crois l'avoir conquiſe.
Tu me traites enfin en ennemy vaincu.
Pour me donner ce nom, que me reproches-tu ?
Si ma promeſſe ailleurs engageant Valerie,
Donne un ſujet de plainte à ta flâme trahie,
Sa ſœur que je t'offrois, mon appuy, mes bienfaits,
De mes mépris pour toy ſont-ils donc les effets ?

SERVILIUS.

Ah ! ſur moy vos bienfaits avoient beau ſe répandre.
Vous m'ôtiez plus, Seigneur, qu'ils ne pouvoient me rendre.
Valerie avoit ſeule, & mon cœur, & mes vœux,
Ce qui n'étoit point elle étoit au deſſous d'eux.
Sans elle, tous vos dons, loin de me ſatisfaire,
N'étoient... Mais où m'emporte une ardeur téméraire ?
Tous mes raiſonnemens ne font que vous aigrir.
Hé-bien, ce n'eſt qu'à vous que je veux recourir.
Pour ne devoir qu'à vous ma grace toute entiére,
J'implore icy pour moy vôtre bonté premiere.
Plus je parois, Seigneur, criminel à vos yeux,
Plus l'oubli de mon crime eſt pour vous glorieux.
Vos Ayeux & les miens, que cet Hymen aſſemble
Peuvent ſans honte...

VALERIUS.

Hé bien ! parlons d'accord enſemble.
Veux-tu faire un effort digne de m'appaiſer ?

SERVILIUS.

Pour un bonheur ſi grand, que puis-je refuſer ?
Parlez, Seigneur, parlez.

VALERIUS.

VALERIUS.

Ta valeur, ta naiſſance,
Peuvent faire, il eſt vrai, chérir ton alliance.
Mais je la tiens coupable, & ne te connois plus,
Depuis que l'amitié t'unit à Manlius.
A ce ſuperbe eſprit, ſuſpect à ſa Patrie,
Sois ſi tu veux fidele à flatter ſa furie :
Mais dégage mon ſang du ſort, & des forfaits,
Où pourroient quelque jour t'entraîner ſes projets.
Romps aujourd'hui de gré, ce que tu fis de force.
Entre ma fille, & toi, ſouffre enfin un divorce :
Ou pour mieux m'expliquer, choiſi dès aujourd'hui
Manlius ſans ma fille, ou ma fille ſans lui.
Voi de ces deux partis celui qui te peut plaire.
Tu ne peux qu'à ce prix deſarmer ma colere.

SERVILIUS.

Si vôtre offre un moment avoit pû m'ébranler,
De ce fer, à vos yeux, je voudrois m'immoler.

VALERIUS.

C'en eſt aſſez. Adieu.

SCENE V.

SERVILIUS *ſeul.*

Moi pour fuir ta furie,
Moi, trahir Manlius, ou perdre Valerie ?

Barbare ? ce deſſein paſſe tous tes efforts.
Ils tiennent à mon cœur par des liens trop forts.
Pour les en arracher, il faut qu'on le déchire.
Tonne, éclate, aſſouvi la fureur qui t'inſpire.
De quels traits ſi cruels me peut-elle percer,
Qu'ils puiſſent . . . mais je vois Valerie avancer.
O juſtes Dieux ! témoins de ma flâme immortelle,
Jugez-en à ſa vûë, ai-je trop fait pour elle ?

SCENE VI.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE.

HE' bien ? vous avez vû mon pere en ce moment ?
De tout vôtre entretien quel eſt l'évenement ?
Sa grace, & ſon aveu, ſur l'Hymen qui nous lie,
Comblent-ils à la fin les vœux de Valerie ?
Mais quel eſt le chagrin qui paroît dans vos yeux ?
Quel mal heur . . . .

SERVILIUS.

Voyez-vous ces murs ſi glorieux,
Où tant de grans Héros ont reçû la naiſſance,
Où la faveur des Dieux fait ſentir leur preſence,
Où de tout l'Univers, s'il faut croire leur voix,

Les peuples asservis prendront un jour des loix,
Cette Rome en un mot, ma Patrie, & la vôtre?
Nous n'avons plus de part à son sort l'un ni l'autre;
Son aspect desormais ne nous est plus permis,
Et nôtre espoir n'est plus que chez ses ennemis.

VALERIE.

Je vous entens, Seigneur, rien ne fléchit mon Pere.
Il faut, en quittant Rome, éviter sa colere.
Mais j'en suis peu surprise, ô destin rigoureux!
Le sort d'une Mortelle eut été trop heureux.
Cependant hâtons-nous, prévenons la tempête,
Dont ses ressentimens menacent vôtre tête.
Par un plus long séjour cessons de l'irriter.
Rien ne doit plus, Seigneur, icy nous arrêter.
Quelques malheurs sur nous que le destin assemble,
Nous souffrons, mais unis, nous fuyons, mais ensemble.
Tous lieux sont pleins d'attraits aux cœurs qui s'aiment bien,
Et peut-t'on être heureux, sans qu'il en coûte rien?
Manlius, délivré d'une prison cruelle,
N'a plus icy, Seigneur, besoin de vôtre zele.
Quitte envers un ami chéri si tendrement,
L'une à l'autre aujourd'hui rendons-nous pleinement.
D'un séjour si suspect, allons, fuyons la vûë,
Venez. Que de ma foi la vôtre convaincuë,
Apprenne qu'avec vous mon cœur trouve en tous lieux
Sa gloire, son bonheur, sa Patrie, & ses Dieux.

SERVILIUS.

O cœur vraiment fidelle! ô vertu que j'adore!

Quel éxil avec vous peut m'affliger encore ?
Quel bien me peut manquer ? Je conſerve, pour vous,
Tous les feux d'un Amant dans le cœur d'un Epoux :
Que dis-je ? vos beautez, vos vertus dans mon ame,
Allument de plus près une plus vive flâme,
Et mon cœur chaque jour, ſurpris de tant d'attraits,
Voit toujours au-delà de ſes derniers ſouhaits.
Oüy, Valerie, allons, fuyons ce lieu funeſte.
Mais voyons, avant tout, un ami qui me reſte,
Et dans nôtre embarras, dont ſes yeux ſont témoins,
Demandons-lui tous deux ſes avis & ſes ſoins.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE I.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

NON, je n'approuve point cette seconde fuite,
Ami. Ton sort changé doit changer ta conduite.

SERVILIUS.

Et quel motif secret te fait me condamner?
Crois-tu qu'avec plaisir je vais t'abandonner?
Que, bornant tous mes vœux à plaire à Valerie,
J'immole à son amour ton amitié trahie?
Plût aux Dieux que tous trois réünis à jamais,
Nos cœurs.... Mais vaine idée, inutiles souhaits!
Tu vois par quel crédit, & par quelle puissance,
Valerius ici peut hâter sa vengeance;
Qu'en vain, contre un Sénat trop déclaré pour lui,
Tes soins officieux m'offriroient un appuy;

Et lorſque, loin de Rome, une fuite facile
Peut contre leur pouvoir, m'aſſurer un azile,
Dois-je dans les perils d'un amour malheureux
Engager, ſans beſoin, un ami genereux?

MANLIUS.

Mais en fuyant ces lieux, fuiras-tu ta fortune?
Où prétends-tu traîner une vie importune?
Quelle reſſource encore y pourras-tu trouver?
Sçais-tu dans le Senat ce qui vient d'arriver?
Juſqu'où Valerius a porté ſa colere?

SERVILIUS.

Non. Et qu'a-t'il donc fait?

MANLIUS.

Tout ce qu'il pouvoit faire.
C'eſt peu, pour t'accabler, que le Sénat cruel
Te condamne aux rigueurs d'un éxil éternel?
Pour te faire un tourment du jour que l'on te laiſſe,
Tes biens te ſont ravis, tes Titres, ta Nobleſſe,
Ta maiſon, dont bientôt les treſors précieux
Vont être le butin du Soldat furieux,
Et qui par mille mains auſſi-tôt démolie
Va dans ſes fondemens tomber enſevelie.
Pour remplir cet Arrêt, déja l'ordre eſt donné.
Le fier Valerius lui-même l'a ſigné.
En un mot, tu perds tout, & dans ce ſort funeſte
Juge, s'il te ſuffit de partager le reſte
Des biens, qu'avec mon ſang verſé dans les Combats,
J'ai prodiguez en vain, en ſervant ces ingrats?

SERVILIUS.

Ainſi, Pere cruel, ainſi ta barbarie,
En éclatant ſur moi, tombe ſur Valerie.
Son ſort au mien uni devoit... Ah Manlius!
Tu ſçais dans les perils quel eſt Servilius,

Tu ſçais ſi juſqu'ici le deſtin qui m'outrage,
Au moindre abaiſſement a forcé mon courage.
Mais quand je ſonge, helas ! que l'état où je ſuis
Va bientôt expoſer aux plus mortels ennuis
Une jeune beauté, dont la foi, la conſtance,
Ne peut trop exiger de ma reconnoiſſance ;
Je perds à cet objet toute ma fermeté,
Et pardonne de grace à cette lâcheté,
Qui, me faiſant prévoir tant d'affreuſes allarmes,
Dans ton ſein genereux me fait verſer des larmes.

MANLIUS.

Des larmes! Ah plûtôt, par tes vaillantes mains,
Soient noyez dans leur ſang ces perfides Romains.
Des larmes ! juſques là ta douleur te poſſede ?
Il eſt, pour la guerir, un plus noble remede,
Un Privilege illuſtre, un des droits glorieux,
Qu'un homme, tel que toi, partage avec les Dieux,
La vangeance. Ma main ſecondera la tienne.
Nôtre ſort eſt commun. Ton injure eſt la mienne.
C'eſt à moi qu'on s'adreſſe, & dans Servilius
On croit humilier l'orgueïl de Manlius.
Uniſſons, uniſſons dans la même vangeance
Ceux qui nous ont unis dans une même offenſe.
De tant d'affronts cruels vangeons nôtre vertu.
Perdons, & Senateurs, & Conſuls.

SERVILIUS.

Que dis-tu ?
Dans ce diſcours obſcur, ta voix, & ton viſage
Relevent mon eſpoir, r'animent mon courage.
Tu ſembles méditer quelque important projet :
Acheve, acheve, ami, de m'ouvrir ton ſecret.

MANLIUS.

Au même état que moi, ton cœur, par sa colere,
Devroit avoir compris ce que le mien peut faire.
Apprends donc que bientôt nos Tyrans, par leur mort,
De Rome entre mes mains vont remettre le sort.
J'ai de braves amis, pour chefs de l'entreprise,
Et gagné par mes soins, ou par leur entremise,
Le Peuple a sçû choisir, pour traiter avec moi,
Rutile, dont tu sçais la prudence & la foi.
Pour en hâter le tems, trop lent à ma vangeance,
Je l'ai fait avertir qu'il vint en diligence.
Tout me flate. J'ay sçû, pour l'effet de mes vœux,
Trouver divers moyens, indépendans entre eux,
Qui peuvent s'entr'aider, sans pouvoir s'entre-nuire,
Et dont à mon dessein un seul peut me conduire;
Et s'il peut s'accomplir, je te laisse à juger
Ce que mon amitié t'y fera partager.
Voilà, Servilius, le dessein qui m'anime,
Sur qui tu dois fonder ton espoir legitime:
Non qu'il m'aveugle assez, pour me faire penser,
Qu'un caprice du sort n'ose le renverser.
Je sçai trop quels revers tout à coup il déploye:
Mais ne vaut-il pas mieux, ami, que Rome voye
Manlius périssant, en voulant se venger;
Que Manlius vivant, qui se laisse outrager?
Toi-même, de ton sort vangeant l'ignominie,
Verrois-tu d'un autre œil la perte de ta vie?

SERVILIUS.

Non, non, Manlius, non. Je fais les mêmes vœux;

J'écoute, avec tranſport, ton deſſein genereux;
Et je tire ce fruit des malheurs de ma vie,
Qu'ils ſçauront à mon zele ajoûter ma furie.
Commande ſeulement, ſur qui de ces ingrats
Doit éclater d'abord la fureur de mon bras.
Faut-il qu'avec ma ſuite, affrontant leurs cohortes,
Du Sénat, en plein jour, j'aille briſer les portes?
Ou renverſer ſur eux leurs Palais embraſez?
Tu vois à t'obéïr tous mes vœux diſpoſez.

MANLIUS.

Je te veux, avant tout, preſenter à Rutile.
Comme il eſt d'un eſprit exact, & difficile,
Il faudra qu'un ſerment, où tous ſe ſont ſoumis,
De ta foi, dans ſes mains, aſſure nos amis,
Et tu comprends aſſez, ſans qu'on t'en avertiſſe,
Que ſoigneux de cacher juſqu'au plus foible indice,
A tous autres après, & tes yeux, & ton front,
En doivent dérober le myſtere profond.

SERVILIUS.

Tu me connois trop bien pour craindre qu'un reproche....

MANLIUS.

Laiſſe-moi lui parler. Je le voi qui s'approche:
Mais ne t'éloigne pas. Je vais te rappeller.

SCENE II.

RUTILE, MANLIUS.

MANLIUS.

Enfin il n'eſt plus tems, Seigneur, de reculer.
Nous avons par nos ſoins, & par nos artifices
Du ſort, autant qu'on peut, enchaîné les caprices.
Il faut des actions & non plus des conſeils.
La longueur eſt funeſte à des deſſeins pareils.
Peut-être avec le tems mes ſoins, aidez des vôtres,
Aux moyens déja pris en ajoûteroient d'autres :
Mais d'abord qu'une fois on peut, comme à preſent,
En avoir joint enſemble un nombre ſuffiſant,
De peur qu'un coup du ſort les rompe, ou les diviſe,
Il faut s'en prévaloir, & tenter l'entrepriſe.
Quel tems d'ailleurs, quel lieu s'accorde à nos moyens ?
Le Sénat, déclarant la guerre aux Circeïens,
Doit, pour la commencer ſous un heureux auſpice,
Venir au Capitole offrir un ſacrifice.
Quel tems, dis-je, quel lieu propice à nos deſſeins ?
Un tems, où tout entier il ſe livre en nos mains;
Un lieu dont je ſuis maître, où les portes fermées
A nos libres fureurs l'expoſent ſans armées.

Le jour n'en eſt pas pris : mais pour s'y préparer,
Des ſentimens du peuple il ſe faut aſſurer.
Il faut contre un Sénat, dont il hait la puiſſance,
Par nos ſoins redoublez irriter ſa vangeance.
La peur d'être ſuſpect lui défend de me voir :
Mais en vos ſoins, Seigneur, je mets un plein eſpoir.
Je ſçai qu'en nos projets l'ardeur, qu'il vous inſpire,
Vous ſçaura ſuggerer tout ce qu'il faudra dire.
Ce n'eſt pas tout encore, vous avez ſçû, je croi,
Qu'hier Servilius eſt arrivé chez moi,
Qu'il n'eſt point de ſecret que mon cœur lui déguiſe ?

RUTILE.

Comment ? par vous Seigneur, ſçait-il nôtre entrepriſe ?

MANLIUS.

Oüi. Quel étonnement . . .

RUTILE.

Je m'explique à regret ;
Et voudrois étouffer un ſcrupule ſecret,
Si vos deſſeins trahis n'expoſoient que ma vie :
Mais ſur moi de ſon ſort un grand Peuple ſe fie.
Je dois craindre, Seigneur, en vous marquant ma foi,
D'immoler ſon ſalut à ce que je vous doi.
Ce n'eſt point par ſon ſang qu'il faut que je m'acquite.
Je connois vôtre ami. Je ſçai ce qui l'irrite ;
Qu'il peut, en nous aidant, relever ſon deſtin :
Mais au ſang du Conſul l'Hymen l'unit enfin,
D'un ſuperbe Conſul, proſcrit par nôtre haine :
Et quoiqu'à le fléchir il ait perdu de peine,
Qu'il ſemble hors d'eſpoir de le rendre plus doux,

Eſt-il un cœur ſi fier, ſi plein de ſon courroux,
Qui refusât, Seigneur, l'oubli de ſa vangeance
A l'aveu d'un ſecret d'une telle importance?
Sur quelques droits puiſſans que ſe fonde aujourd'hui,
Cette ferme amitié, qui vous répond de lui,
L'Amour y peut-il moins? En eſt-il moins le maître?
Que dis-je? s'il falloit que le hazard fit naître,
Quelque interêt, qu'entre eux ſon cœur dût décider,
Penſez-vous que ce fût à l'Amour à ceder?

MANLIUS.

Pour faire évanoüir ce ſoupçon qui l'offenſe,
Il ſuffit à vos yeux de ſa ſeule preſence.
Venez Servilius.

SCENE III.

SERVILIUS, MANLIUS, RUTILE,

SERVILIUS.

QUel deſtin glorieux,
Quel bonheur imprevû m'attendoit dans ces lieux,
Seigneur! Que le deſſein, que l'on m'a fait connoître,
Doit ... Mais quelle froideur me faites-vous paroître?
Vous ſerois-je ſuſpect? Ai-je en vain prétendu...

RUTILE.

RUTILE.

Pourquoi le demander ? vous m'avez entendu.

SERVILIUS.

Oüi, Seigneur, & bien loin que mon cœur s'en offenſe,
Moi-même j'applaudis à vôtre défiance.
Moi-même, comme vous, je recuſe la foi
D'un ami trop ardent trop prévenu pour moi;
Et ne veux point ici, par un ſerment frivole,
Rendre envers vous, les Dieux garants de ma parole.
C'eſt pour un cœur parjure un trop foible lien.
Je puis vous raſſurer, par un autre moyen,
Je vais mettre * en ſes mains, afin qu'il en réponde,
Plus que ſi j'y mettois tous les Sceptres du monde,
Le ſeul bien que me laiſſe un deſtin envieux.
Valerie eſt, Seigneur, retirée en ces lieux,
De ma fidelité voilà quel eſt le gage.
A cet ami commun je la livre en ôtage,
Et moi pour mieux encore vous aſſûrer ma foi,
Je répons en vos mains, & pour elle & pour moi.
Témoin de tous mes pas, obſervez ma conduite,
Et ſi ma fermeté ſe dément dans la ſuite,
A mes yeux auſſi-tôt prenez ce fer en main;
Dites à Valerie; en lui perçant le ſein,
Pour prix de ta vertu, de ton amour extrême,
Servilius par moi t'aſſaſſine lui-même.
Et dans le même inſtant tournant ſur moi vos coups,
Arrachez-moi ce cœur. Qu'il ſoit aux yeux de tous,
Montré comme le cœur d'un lâche, d'un parjure,
Et qu'aux vautours aprés il ſerve de pâture.

* *En montrant Manlius.*

Vous, * Seigneur, de ma part; allez la préparer
A voir, pour quelques jours, le sort nous séparer,
Et daignez maintenant, pour m'épargner ses larmes,
Lui porter mes adieux, & calmer ses allarmes.

SCENE IV.

SERVILIUS, RUTILE.

RUTILE.

SEigneur, de mes soupçons je reconnois l'erreur,
Je vois, d'un œil charmé, vôtre noble fureur.
De vôtre foi, pour nous, c'est le plus sûr ôtage:
Et je n'en voudrois point exiger d'autre gage,
S'il n'étoit à propos de prouver cette foi
A d'autres, qui seroient plus défians que moi.
Car enfin, le projet, où s'unit nôtre zele,
Est tel, qu'en vain chacun répond d'un bras fidele:
Il ne porte au peril qu'un courage flottant,
Quand lui-même de tous il n'en croit pas autant.
Cependant penetré de vôtre ardeur extrême,
Je vous laisse, Seigneur, & vous rends à vous-même.
Consultez Manlius: qu'il choisisse avec vous

* *A Manlius.*

Le poſte, où vôtre bras doit ſeconder nos coups,
Tandis que, pour hâter le jour de nôtre joye,
Je cours en diligence où ſon ordre m'envoye.

SERVILIUS.

Et moi, pour éviter des chagrins ſuperflus,
Je fuirai Valerie, & ne la verrai plus.
Manlius prendra ſoin d'appaiſer ſa triſteſſe.
Je bannis loin de moi toute vaine tendreſſe;
Et je veux deſormais ne laiſſer dans mon cœur,
Que l'eſpoir du ſuccez, qui flate ma fureur.

SCENE V.

RUTILE *ſeul.*

SOn front & ſes diſcours font voir un grand courage,
Et pour me raſſurer il n'a pû davantage;
Cependant, c'eſt peut-être un premier mouvement,
Que fait naître en ſon cœur un vif reſſentiment.
Il n'examine rien, rempli de ſa vengeance.
Allons executer nôtre ordre en diligence;
Et revenons d'abord éprouver, ſi ſon cœur
Du deſſein qu'il embraſſe, a compris la grandeur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE II.

SCENE I.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

NOn, rien ne peut calmer le trouble qui m'agite.
D'où vient que, ſans me voir, Servilius me quitte?
Qu'un autre vient, pour luy, me porter ſes adieux?
Quel eſt de ſon départ le but myſterieux?
Quel deſſein forme-t'il, lorſque Rome l'exile?
Il vient d'entretenir Manlius & Rutile.
Eſt-ce par leur conſeil, que s'éloignant de moy,
Il commence à cacher ſes ſecrets à ma foy?
Mais quelque eſpoir me reſte, & fait que je reſpire.
Il eſt chez Manlius. On vient de te le dire.
Je veux le voir ſortir, je veux l'attendre icy.

TULLIE.

Madame, quel ſujet vous peut troubler ainſi?
Craignez-vous qu'un Heros, ſi grand, ſi magnanime

Vous veüille abandonner au ſort, qui vous opprime ?
Connoiſſez-vous ſi mal un cœur ſi genereux ?
Ah ! perdez des frayeurs indignes de ſes feux.
De ſa fidelité vos malheurs ſont un gage.
Et comment pouvez-vous en prendre tant d'ombrage.
Vous, qui ſi hautement, faites voir en ce jour
Que le ſort ne peut rien contre un parfait amour?

VALERIE.

Déja, ſur ces raiſons j'ay condamné ma crainte :
Mais à peine mon cœur en repouſſe l'atteinte,
Que troublant le repos qu'il commence à gouter,
D'autres ſoupçons affreux le viennent agiter.
Je ne ſçaurois plus vivre en ce cruel ſupplice,
Tullie. A vant qu'il parte, il faut qu'il m'éclairciſſe.

TULLIE.

J'entens ouvrir. C'eſt luy, Madame.

VALERIE.

Laiſſe-nous

SCENE II.

SERVILIUS, VALERIE.

SERVILIUS.

OUy Senat, ton orgueïl va tomber ſous mes coups,
Et je viens de choiſir le poſte, où ma furie...
Mais que vois-je ?

VALERIE.

Ah, Seigneur, vous fuyez Valerie?

SERVILIUS.

Eh! que prétendez-vous? Venez-vous dans ces lieux
Redoubler ma douleur par de triſtes adieux?
Croyez-vous, par vos pleurs, ébranler ma conſtance?

VALERIE.

Non, Seigneur, je n'ay plus de ſi haute eſperance.
Il eſt vray, juſqu'icy, charmé de ſes liens,
Vôtre cœur à mes vœux ſoûmettoit tous les ſiens;
Mes moindres déplaiſirs inquietoient ſon zele:
Mais ce temps-là n'eſt plus; ce cœur eſt un rebelle,
Que l'hymen enhardit, par ſes ſuperbes droits,
A mépriſer enfin la douceur de mes loix.
Il me fuit, il me laiſſe en proye à mille allarmes,
Percer le Ciel de cris, me noyer dans mes larmes,
Et montre en m'affligeant un courage affermy,
Plus que s'il ſe vangeoit d'un cruel ennemy.

SERVILIUS.

Qu'entens-je, Valerie? eſt-ce à moy que s'adreſſe
Ce reproche odieux, que fait vôtre tendreſſe?
Eſt-ce moy dont l'hymen a glacé les ardeurs?
Suis-je enfin ce rebelle inſenſible à vos pleurs?

VALERIE.

Non, vous ne l'êtes plus, lorſque je vous écoute.
Je ne puis plus ſur vous conſerver aucun doute.
Vôtre aſpect rend le calme à mon cœur agité:
Mais, pour n'abuſer pas de ma facilité,
Donnez-moy des raiſons qui puiſſent vous défendre,
Quand je ne pourrai plus vous voir ny vous entendre;
Tout prêt à me quitter ne me déguiſez rien.
Dites-moy . . .

SERVILIUS.

C'eſt aſſez, quittons cet entretien,
Valerie, & ſur moy quel que ſoit vôtre Empire,
Reſpectez un ſecret, que je ne puis vous dire.

VALERIE.

Eh! que pouvez-vous craindre? Ah! connoiſſez-moy mieux,
Et que mon ſexe icy ne trompe point vos yeux.
Ne me regardez point comme une ame commune,
Qu'étonne le peril, qu'un ſecret importune:
Mais comme la moitié d'un Heros, d'un Romain,
Comme un fidele amy reçû dans vôtre ſein,
Qui ſçût depuis long-temps, par une heureuſe étude,
De toutes vos vertus s'y faire une habitude,
D'un zele genereux, du mépris de la mort,
D'une foy toûjours ferme en l'un & l'autre ſort.
Mon cœur peut deſormais tout ce que peut le vôtre;
Et dequoy que le Ciel menace l'un & l'autre,
Pour vous je puis ſans peine en braver tous les coups,
Ou bien les partager, s'il le faut, avec vous.

SERVILIUS.

Ah! vos bontez pour moy n'ont que trop ſçû paroître,
Et mon ſang eſt trop peu, pour les bien reconnoître.
Mais avec tant d'ardeur, pourquoi me demander
Ce que ma gloire icy ne vous peut accorder?
Souffrez que mon devoir borne vôtre puiſſance.
Les ſecrets, que je cache à vôtre connoiſſance,
Sont tels... Mais où ſe vont égarer mes eſprits?
Adieu.

VALERIE.

Vous me fuyez en vain. J'ay tout compris.
Nôtre départ remis, vôtre fureur secrete,
Dont cet air sombre & fier m'est un sûr interprete,
Vôtre ardeur à me fuir, contre vous tout fait foi.
Vous voulez vous vanger de mon Pere.

SERVILIUS.

Qui, moy?

VALERIE.

Vous-même. Vainement vous me le voulez taire.
Mon amour inquiet de trop prés vous éclaire.
Rutile & Manlius, pour qui vous me fuyez,
Par leurs communs chagrins avec vous sont liez:
De là ces entretiens, où l'on craint ma presence;
Et s'il faut m'expliquer sur tout ce que je pense,
De tant d'armes, Seigneur, l'amas prodigieux,
Qu'avec soin Manlius fait cacher dans ces lieux,
Aprés ce qu'on a dit de ses projets sur Rome,
Marquent d'autres desseins, que la perte d'un homme,
De ses affrons recens, encor tout furieux,
Sur le Senat sans doute il va faire...

SERVILIUS.

Grands Dieux!
Qu'osez-vous penetrer? Sçavez-vous, Valerie,
Quel peril desormais menace vôtre vie?
Que vôtre sûreté dépend à l'avenir,
D'effacer ce discours de vôtre souvenir?
Par le moindre soupçon pour peu qu'on en apprenne,
C'est fait de vôtre vie, ensemble & de la mienne.
Vous êtes en ces lieux l'ôtage de ma foy.
Je le suis de la vôtre.

VALERIE.

Ah! je fremis d'effroy.

Moy l'ôtage odieux d'une aveugle furie,
Par qui doivent perir mon Pere & ma Patrie ?

SERVILIUS.

Ah ! retenez vos cris. Eſt-ce là ce grand cœur ?

VALERIE.

Oüy, c'eſt luy, qui pour vous peut braver le malheur,
Mais qui frémit pour vous d'une action ſi noire.
Vous, à vôtre vengeance immoler vôtre gloire ?
Contre vôtre Païs former de tels deſſeins ?
Vous au ſang de mon Pere oſer tremper vos mains ?
En ce jour, il eſt vrai, ſon courroux redoutable,
Vient de combler les maux dont le poids nous accable.
Mais c'eſt mon Pere, enfin, Seigneur. Pouvez-vous bien
Verſer vous-même un ſang, où j'ay puiſé le mien ?
A qui même eſt uni le ſang qui vous fit naître ?
Quoi, ſans craindre les noms de meurtrier, de traître,
Ce cœur juſqu'à ce jour ſi grand, ſi genereux,
Médite avec plaiſir tant de meurtres affreux ?
Quelques charmes d'abord que la vengeance étale,
Songez qu'à ſes auteurs elle eſt toûjours fatale,
Et qu'en proye au remords qui ſuit ſes noirs effets,
Souvent les mieux vengez ſont les moins ſatisfaits.

SERVILIUS.

Vous jugez mal de moi. Je cherche, Valerie,
Moins à venger mes maux, qu'à ſauver ma Patrie.
Ce n'eſt point, pour la perdre, un ſanglant attentat,

Je verſe un mauvais ſang, pour en purger l'Etat.

VALERIE.

Et de quel ſang plus pur pouvez-vous bien prétendre
De remplacer celui que vous voulez répandre ?
De qui prétendez-vous ſauver vôtre Pays ?
Du Senat, des Conſuls, par le peuple haïs ?
Ah ! d'un Peuple inſenſé ſuivez-vous les caprices ?
Et quoique le Senat ait pour vous d'injuſtices.
Quoique puiſſe à nos cœurs inſpirer le courroux,
N'eſt-il pas & plus juſte, & plus digne de nous,
De ſouffrir ſeuls les maux qui troublent nôtre vie,
Que de voir dans les pleurs toute nôtre Patrie ?
Ne croyez pas pourtant qu'aprés un tel diſcours,
Je trahiſſe un ſecret, d'où dépendent vos jours:
Ces jours ſont pour mon cœur d'un prix, que rien n'égale.
Mais, ſi, pour deſarmer vôtre fureur fatale,
Mon pere dans mes pleurs ne trouve point d'appuy.
J'en atteſte les Dieux, je peris avec luy.
Je vous laiſſe y penſer.

SCENE III.

SERVILIUS *ſeul.*

PAr quel deſtin contraire
A-t'elle pénetré ce dangereux myſtere ?

Quel embarras fatale ! Je n'ay pû retenir.
C'étoit un artifice inutile & groſſier.
J'ay dû, pour la contraindre à garder le ſilence,
En faire à ſon amour comprendre l'importance.
Et que craindre aprés tout d'un cœur tel que le ſien ?
Mais n'ay-je rien moy-même à ſoupçonner du mien ?
Quel trouble, en l'écoutant, quelle pitié ſoudaine,
Pour nos Tirans proſcrit, vient d'ébranler ma haine ?
Qui ? moy ? je douterois d'un ſi juſte courroux ?
Je pourrois... Non, ingrat, non, vous perirez tous.
L'Arrêt en eſt donné par ma haine immortelle.

SCENE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

AMy, je viens t'apprendre une heureuſe nouvelle
Le Sénat pour demain, ſelon nos vœux ſecrets,
D'un pompeux Sacrifice ordonne les apprêts,
C'eſt demain, pour l'offrir, qu'il doit icy ſe rendre.
De la part de Rutile on vient de me l'apprendre.
Cependant Valerie eſt libre dans ces lieux,
Et ſa vûë à toute heure eſt permiſe à tes yeux.
Excuſe ſi ma main l'a reçûë en ôtage.
De Rutile par là j'ay dû guérir l'ombrage.

Devant luy seulement prens garde qu'aujourd'huy .... Mais il entre.

SCENE V.

RUTILE, MANLIUS, SERVILIUS.

RUTILE *à part.*

JE vois Manlius avec luy ;
C'est ce que je souhaite. Eprouvons son courage.

MANLIUS.

Quelle joye à nos yeux marque vôtre visage,
Seigneur ? De nos amis que faut-il esperer ?

RUTILE.

Tout, Seigneur. Avec nous, tout semble conspirer ;
A l'effet de nos vœux il n'est plus de remise.
En arrivant chez moy, quelle heureuse surprise!
J'ay trouvé ceux du Peuple à qui de nos projets
Je puis en sûreté confier les secrets :
Eux-mêmes ils venoient, au bruit du sacrifice,
M'avertir qu'il falloit saisir ce tems propice.
Tout transporté de joye, à voir qu'en ces besoins,
Leur zele impatient eût prévenu mes soins ;
Oüy, chers amis, leur dis-je, oüi Troupe magnanime,
Le destin va remplir l'espoir qui vous anime,
Tout est prêt pour demain, &, selon nos souhaits

Demain

Demain le Conſulat eſt éteint pour jamais.
De nos predeceſſeurs quelle fut l'imprudence,
Qui détruiſant d'un Roy la ſuprême puiſſance,
Sous un nom moins pompeux ſe ſont fait deux Tyrans,
Qui, pour nous accabler, ſont changez tous les ans,
Et qui tous, l'un de l'autre, heritans de leurs haines,
S'appliquent tour à tour à reſſerrer nos chaines?
Tels & d'autres diſcours redoublant leur fureur,
Je croy devoir alors leur ouvrir tout mon cœur,
Leur marquer nos apprêts, nos divers ſtratagêmes,
Appuyez en ſecret par des Senateurs mêmes;
Ce que devoient dans Rome éxécuter leurs bras,
Tandis qu'au Capitole agiroient vos ſoldats;
Les Poſtes à ſurprendre, & d'autres qu'on nous livre,
Les forces qu'on aura, les Chefs qu'il faudra ſuivre,
En quels endroits ſe joindre, en quels ſe ſéparer,
Tous ceux dont par le fer on doit ſe délivrer,
Les Maiſons des Proſcrits, que, ſur nôtre paſſage,
Nous livrerons d'abord à la flâme, au pillage.
Qu'une pitié ſur tout, indigne de leur cœur,
A nos Tyrans détruits ne laiſſe aucun vangeur.
Femmes, Peres, enfans, tous ont part à leurs crimes,
Tous ſont de nos fureurs les objets legitimes.
Tous doivent... Mais, Seigneur, d'où vient qu'à ce récit
Vôtre viſage change, & vôtre cœur fremit?

SERVILIUS.

Oüy. Si prés d'accomplir nôtre grande entrepriſe,

Je frémis à vos yeux de joye & de surprise,
Et mon cœur moins ému, ne croiroit pas, Seigneur,
Sentir, autant qu'il doit, un si rare bonheur.

RUTILE.

Excusez mon erreur, & m'écoutez. J'ajoûte.
Ils n'ont de nos desseins ny lumiere, ny doute.
Il faut qu'en ce repos, où s'endort leur orgueil,
La foudre les réveille au bord de leur cercueil.
Et lorsqu'à nos regards les feux, & le carnage,
De nos fureurs par tout étalleront l'ouvrage;
Du fruit de nos travaux tous ces Palais formez,
Par les feux dévorans pour jamais consumez;
Ces fameux Tribunaux où regnoit l'insolence,
Et baignez tant de fois des pleurs de l'innocence,
Abattus & brisez, sur la poussiere épars,
La terreur, & la Mort, errant de toutes parts;
Les cris, les pleurs enfin toute la violence,
Où du Soldat vainqueur s'emporte la licence;
Souvenons-nous, Amis, dans ces momens cruels,
Qu'on ne voit rien de pur chez les foibles mortels;
Que leurs plus beaux desseins ont des faces diverses,
Et que l'on ne peut plus, aprés tant de traverses;
Rendre, par d'autre voye, à l'Etat agité
L'Innocence, la Paix, enfin la liberté.
Chacun, à ce discours, qui flate son audace,
Sur son espoir prochain, s'applaudit & s'embrasse.
Chacun, par mille vœux, en hâte les momens,
Et pour vous à l'envy fait de nouveaux sermens.

MANLIUS.

Ainsi donc à nos vœux la fortune propice,

A conduit nos Tyrans au bord du precipice :
Et je n'ay plus qu'un jour à ſouffrir leurs mépris.
Mais quel effort, Seigneur, quel aſſez digne prix
M'acquitant à vos ſoins . . .

RUTILE.

Je ne puis vous le taire,
Il eſt une faveur, que vous pourriez me faire :
Mais cet Ami veut bien que, ſur mes interêts,
Je n'explique qu'à vous mes ſentimens ſecrets.

SERVILIUS.

Je vous laiſſe, Seigneur.

SCENE IV.

MANLIUS, RUTILE,

MANLIUS.

PAr quel bonheur extrême
Vous puis-je . . .

RUTILE.

En me ſervant, vous vous ſervez vous-même,
Seigneur, il vous ſouvient des ſermens que j'ay faits,
Lors qu'avec nos amis, j'embraſſay vos projets.
Je juray devant tous, que ſi j'avois un frere,
Pour qui m'intereſſât l'amitié la plus chere ;
Quand tous deux, en même heure, ayant reçu le jour,
Nourris ſous mêmes ſoins, dans le même ſejour,

Le Ciel auroit uni, par les plus fortes chaînes,
Nos vœux, nos sentimens, nos plaisirs & nos peines,
Si ce frere si cher, troublé du moindre effroy,
Me pouvoit faire en luy craindre un manque de foy,
Par moy-même aussi-tôt, sa lâcheté punie
Previendroit nôtre perte, & son ignominie.
Vous loüâtes, Seigneur, ce noble sentiment,
Et chacun, aprés vous, fit le même serment.

MANLIUS.

Hé bien ?

RUTILE.

Voicy le temps qu'un effort necessaire
Doit de vôtre serment prouver la foy sincere.

MANLIUS.

Sur qui ?

RUTILE.

Sur vôtre ami. Je vous l'avois prédit :
Tandis qu'il m'écoutoit, réveur, triste, interdit,
Les yeux mal assûrez, il m'a trop fait connoître
Un repentir secret, dont il n'est pas le maître.
L'horreur de Rome en feu l'a fait frémir d'effroi ;
Et ne l'avez-vous pas observé comme moi ?
Ces preuves à vos yeux ne sont pas évidentes :
Mais, selon nos sermens, elles sont suffisantes.
Nous sommes convenus que, dans un tel dessein,
Le soupçon bien souvent doit passer pour certain ;
Et qu'il vaut mieux encore, dans un doute semblable,
Immoler l'innocent, qu'épargner le coupable.
Servilius lui-même en est tombé d'accord.
De lui, de son ôtage il a conclu la mort :

Et ſi quelque pitié, s'emparant de nôtre ame,
Force nôtre fureur d'épargner une femme,
Qu'elle ſoit en lieu ſûr gardé étroitement,
Et qu'il ſoit immolé, lui qui rompt le ſerment.

MANLIUS.

Et qui l'immolera ? Vous ? Que m'oſez-vous dire ?
Qu'elle eſt cette fureur, qu'un ſoupçon vous inſpire ?
Sçachez que, devant moi, par tout autre outragé,
Son honneur, par ce bras, ſeroit déja vangé.
Mais je vous rends juſtice, & croi que cette offenſe
Eſt un effet en vous de trop de prévoyance.
Faites-moi même grace, & calmant vôtre effroi,
Du choix de mes amis repoſez-vous ſur moi.
Songez que ce ſoupçon eſt une peur ſubtile,
Et par là qu'il ſied mal au grand cœur de Rutile.

RUTILE.

En vain vous me quittez. Il faut qu'en cet inſtant
J'éclairciſſe, avec vous, ce ſoupçon important.

FIN DU TROISIE'ME ACTE.

ACTE IV.

SCENE I.

SERVILIUS *ſeul.*

OU m'égarai-je? Où ſuis-je? Et quel déſordre extrême
Guide au hazard mes pas, & m'arrache à moi-même;
Quel changement ſubit? ô vangeance! ô courroux!
A mes lâches remords m'abandonnerez-vous?
N'eſt-ce donc qu'à ſouffrir qu'éclate ma conſtance?
Et faut-il que je tremble à punir qui m'offenſe?
Mais mon courage en vain tâche à ſe raffermir.
Ah! ſi le ſeul récit m'a pû faire frémir,
Quel ſerai-je? grands Dieux! au ſpectacle terrible
De tout ce qui peut rendre une vangeance horrible!
Ah! fuyons; dérobons nos mains à ces forfaits.
Mais où fuïr? en quels lieux te cacher deſormais.

Où dans des flots de ſang Rome entiere noyée
Ne s'offre pas ſans ceſſe à ton ame effrayée ?
En la laiſſant perir, ne la trahis-tu pas ?
Et même tes Amis, qui contoient ſur ton bras ;
Envers les deux partis, ta fuite eſt criminelle.
Non, non, pour l'un d'eux, il faut fixer ton zele.
Pour tenir tes ſermens, il faut tout immoler ;
Ou bien, pour ſauver Rome, il faut tout reveler.
Tout immoler ? Ton cœur marque trop de foibleſſe.
Tout reveler ? Ton cœur y voit trop de baſſeſſe.
Tu perdrois tes Amis. Hé ! quel choix feras-tu ?
Deux écueils oppoſez menacent ta vertu.
En ſe ſauvant de l'un, elle périt ſur l'autre.
O ! vous, dont l'équité ſert d'exemple à la nôtre,
Vous, qui de la vertu nous preſcrivez des loix,
Dieux juſtes, Dieux puiſſans, ſouffrez-vous cette fois
Que ce cœur, ſi fidele à l'honneur qui l'anime,
Tombe enfin, malgré lui, dans les piéges du crime ?

SCENE II.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE, *à part, les 2. premiers Vers.*

Ciel, qui m'as inſpirée en ce juſte deſſein,
Prête-moi, juſqu'au bout, ton appui ſouverain.
Seigneur, je juge aſſez quelle eſt l'inquiétude,
Qui vous fait en ce lieu chercher la ſolitude,
Quels ſoucis differens vous doivent partager.
Mais vôtre cœur enfin, veut-il s'en dégager ?
Voulez-vous aujourd'hui qu'une heureuſe induſtrie,
Sauve tous vos amis, en ſauvant la Patrie ?
Nous le pouvons, Seigneur, ſans danger, ſans effort.
Vôtre amitié pourra s'en allarmer d'abord :
Mais l'honneur, le devoir, la pitié l'autoriſe.

SERVILIUS.

Comment !

VALERIE.

Il faut oſer reveler l'entrepriſe :
Mais ne la reveler, qu'aprés être aſſurez
Que le Senat pardonne à tous les Conjurez.
Garanti par nos ſoins d'un affreux précipice,
Peut-il d'un moindre prix payer un tel ſervice ?

SERVILIUS.

Qu'entens-je, Valerie ? & qui me croyez-vous ?

VALERIE.

Tel qu'il faut être ici, pour le ſalut de tous.
Je ſçais à vos Amis quel ſerment vous engage,
Et voi tout l'embarras, que vôtre ame enviſage,
Quels noms dans leurs colere ils pourront vous donner :
Mais un ſi vain égard doit-il vous étonner ?
Eſt-ce un crime de rompre un ſerment temeraire,
Qu'a dicté la fureur, que le crime a fait faire ?
Un juſte repentir n'eſt-il dont plus permis ?
Quoi ? pour ne pas rougir, devant quelques amis,
Que ſéduit & qu'entraîne une aveugle furie,
Vous aimez mieux rougir devant vôtre Patrie ?
Devant tout l'Univers ? Pouvez-vous juſtement
Entre ces deux Partis balancer un moment ?
De l'un & l'autre ici comprenez mieux la ſuite.
Si nous ne parlons pas, Rome eſt par eux détruite.
Si nous oſons parler, quel malheur craignons-nous ?
Rome entiere eſt ſauvée, & leur pardonne à tous ;
Et quand de ce bienfait conſacrant la memoire,
Elle retentira du bruit de vôtre gloire,
Parmi tous les honneurs qui vous ſeront rendus,
Leurs reproches alors ſeroient-ils entendus ?
Enfin, retracez-vous l'épouvantable image
De tant de cruautez, ou vôtre bras s'engage.
Figurez-vous, Seigneur, qu'en ces affreux débris
Des Enfans ſous le fer vous entendez les cris,
Que les cheveux épars, & de larmes trempée,
Une Mere ſanglante, aux Bourreaux échappée,
Vient, vous montrant ſon Fils qu'elle emporte en ſes bras,

Se jetter à genoux, audevant de vos pas.
Vôtre fureur alors eſt-elle ſuſpenduë ?
Un Soldat inhumain l'immole à vôtre vûë ;
Et du Fils auſſi-tôt, dont il perce le flanc,
Fait rejaillir ſur vous le lait avec le ſang.
Soutiendrez-vous l'horreur, que ce ſpectacle inſpire ?

SERVILIUS.

Par les Dieux immortels, appuis de cet Empire,
Ces mots ſont des éclairs, qui paſſant dans mon cœur ;
Y font un jour affreux, qui me remplit d'horreur.
Vaincu par ma pitié... Mais quoi ? Rome inhumaine,
Tu devrois ton ſalut aux objets de ta haine ?
Je pourrois d'un ami trahir tous les bienfaits ?
Le forcer... Non, mon cœur ne l'oſera jamais.

VALERIE.

Avez-vous quelque ami plus cher que Valerie ?

SERVILIUS.

Non. Vôtre amour ſuffit au bonheur de ma vie.
Vous ſeule rempliſſez tous les vœux de mon cœur.
Ah ! pourquoi, juſtes Dieux, un ſi charmant bonheur
Ne m'eſt-il pas donné plus pur & plus paiſible ?
Quels orages y mêle un deſtin inflexible ?

VALERIE.

Et pourquoi donc, Seigneur, ne les pas détourner ?
Il faut, il faut enfin vous y déterminer.
Vous n'avez rien à craindre, & puiſqu'il faut tout dire,
De la foi du Senat j'ai ce que je déſire.
Il m'a tout accordé, de peur d'être ſurpris.

SERVILIUS.

O Dieux ! ſans mon aveu, qu'avez-vous entrepris ?

VALERIE.

Je vous avois promis de garder le ſilence.
Sur vous des Conjurez je craignois la vangeance.
Mais enfin ce Parti met tout en ſûreté.
Sans vôtre aveu, Seigneur, j'ai tout executé.
A vous perſuader je voyois trop de peine.
C'eſt moi ſeule par là qui m'expoſe à leur haine,
Et quoi qu'en vous nommant j'aye agi pour tous deux,
Vous me pouvez de tout accuſer, devant eux.

SERVILIUS.

Qu'avez-vous fait, ô Ciel ! Par quel reproche horrible
S'en va me foudroyer leur colere terrible !
Et que me ſervira de vous deſavoüer ?
Après qu'ils ſont trahis, ce ſeroit les joüer.
Verront-ils pas d'abord que j'ai dû vous apprendre,
Le ſecret, que par vous le Senat vient d'entendre ;
Et pourront-ils douter d'un concert entre nous ?
C'en eſt fait, Valerie. Evitez leur courroux.
Fuyez ce lieu fatal, où va choir la tempête.
Je ne veux à ſes coups expoſer que ma tête.

VALERIE.

Allez ; ne craignez rien. Mais on vient vers ces lieux.
D'un Témoin défiant il faut craindre les yeux.
Quittons-nous, & gardons de rien faire connoître.

SCENE III.

SERVILIUS *seul.*

DAns le trouble où je ſuis, qui vois-je encore paroître ?
Seroit-il averti de ce qui s'eſt paſſé ?
De quel front ſoûtenir ſon viſage offenſé ?
N'importe, demeurons, & dans un tel orage,
Après nôtre pitié, montrons nôtre courage.
Mais dans quelle penſée eſt-il enſeveli ?

SCENE IV.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

COnnois-tu bien la main de Rutile ?

SERVILIUS.

Oüi.

MANLIUS.

Tien, li.

SERVILIUS.

SERVILIUS lit.

VOus avez méprisé ma juſte défiance.
Tout eſt ſçu par l'endroit, que j'avois ſoupçonné.
C'eſt par un Senateur de nôtre intelligence,
Qu'en ce moment, l'avis m'en eſt donné.
Fuyez chez les Veïens, où nôtre ſort nous guide:
Mais pour flater les maux, où ce coup nous réduit,
Trop heureux en partant, ſi la mort du Perfide
De ſon crime, par vous, lui déroboit le fruit!

MANLIUS.

Qu'en dis-tu?

SERVILIUS.

Frappe.

MANLIUS.

Quoi!

SERVILIUS.

Tu dois aſſez m'entendre.
Frappe, dis-je. Ton bras ne ſçauroit ſe méprendre.

MANLIUS.

Que dis-tu, malheureux? où vas-tu t'égarer?
Sçais-tu bien ce qu'icy tu m'oſes déclarer?

SERVILIUS.

Oüy, je ſçais que tu peux, par un coup légitime,
Percer ce traître cœur, que je t'offre en victime;
Que ma foy démentie a trahy ton deſſein.

MANLIUS.

Et je n'enfonce pas un poignard dans ton ſein?
Pourquoy faut-il encor que ma main trop timide
Reconnoiſſe un Amy dans les traits d'un Perfide?
Qui? toy? tu me trahis? L'ay-je bien entendu?

SERVILIUS.

Il eſt vray, Manlius. Peut-être je l'ay dû.
Peut-être, plus tranquile aurois-tu lieu de croire,

Que ſans moy tes deſſeins auroient flétry ta gloire ?
Mais enfin les raiſons, qui frappent mon eſprit,
Ne ſont pas des raiſons à calmer ton dépit,
Et je compte pour rien, que Rome favorable
Me déclare innocent, quand tu me crois coupable.
Je viens donc, par ta main, expier mon forfait.
Frappe. De mon deſtin je meurs trop ſatisfait ;
Puiſque ma trahiſon, qui ſauve ma patrie,
Te ſauve en même tems, & l'honneur, & la vie ?

MANLIUS.

Toy, me ſauver la vie ?

SERVILIUS.

Et même à tes Amis.
A ſigner leur pardon le Sénat s'eſt ſoumis.
Leurs jours ſont aſſurez.

MANLIUS.

Et quel aveu, quel titre,
De leur ſort & du mien te rend icy l'arbitre ?
Qui t'a dit que pour moy la vie eût tant d'attraits ?
Que veux-tu que je puiſſe en faire déſormais ?
Pour m'y voir des Romains le mépris & la fable?
Pour la perdre peut-être, en un ſort miſerable,
Ou dans une querelle, en ſignalant ma foy,
Pour quelque Amy nouveau perfide, comme toy ?
Dieux ! quand de toutes parts ma vive défiance
Juſqu'aux moindres périls portoit ma prévoyance,
Par toy nôtre deſſein devoit être détruit,
Et par l'indigne objet dont l'amour t'a ſéduit.
Car je n'en doute point, ton crime eſt ſon ouvrage,
Lâche, indigne Romain, qui né pour l'eſclavage,

Sauves de fiers Tyrans ſoigneux de t'outrager,
Et trahis des Amis, qui vouloient te vanger !
Quel ſera contre moi l'éclat de leur colere ?
Je leur ai garanti ta foi ferme, & ſincere,
J'ay ri de leurs ſoupçons, j'ay retenu leurs bras,
Qui t'alloient prévenir par ton juſte trépas.
A leur ſage conſeil que n'ai-je pû me rendre ?
Ton ſang valoit alors qu'on daignât le répandre,
Il auroit aſſuré l'effet de mon deſſein :
Mais ſans fruit maintenant il ſoüilleroit ma main,
Et trop vil à mes yeux pour laver ton offenſe,
Je laiſſe à tes remords le ſoin de ma vangeance.

SCENE V.

SERVILIUS *seul.*

QUelle confuſion, à ce reproche affreux,
Quelle ſtupidité ſuſpend ici mes vœux!
Que reſoudre? il me fuit, comme un monſtre funeſte.
Irai-je lui montrer encore ce qu'il déteſte?
O colere trop juſte! O redoutable voix?
Noms affreux, entendu pour la premiere fois!
Moi lâche! moi perfide! & je vivrois encore?
Moi-même autant que lui je me hais, je m'abhorre.
Il m'a contre moi-même, inſpiré ſa fureur.
Allons, ne ſouffrons pas des noms ſi pleins d'horreur.
De la nuit du tombeau couvrons-en l'infamie;
Et le cherchant, malgré ſa colere affermie;
Forçons-le de douter, en voyant mes efforts,
Qui l'emporte en mon cœur du crime, ou du remords.

SCENE VI.

ALBIN, SERVILIUS.

ALBIN.

TOut eſt perdu, Seigneur, & dans Rome allarmée,
De nos projets trahis la nouvelle eſt ſemée.
J'en venois à la hâte avertir Manlius,
Mais il n'étoit plus tems. Déja Valerius
Qui, pour plus d'aſſurance, en ce peril extrême,
Des ordres du Senat s'étoit chargé lui-même,
Sans bruit, avec ſa ſuite, entré ſubitement,
L'avoit fait arrêter dans ſon appartement,
Et même dans l'inſtant qu'une noire furie
Avoit armé ſon bras, pour s'arracher la vie.
On lui laiſſe, Seigneur, ce Palais, pour priſon.
Sortant du Capitole, on doit craindre, dit-on,
Que ſes amis ſecrets, armant la Populace,
N'accablent ſon eſcorte, & n'aſſurent ſa grace.

SERVILIUS.

Juſte Ciel!

ALBIN.

De ſon ſort je vais ſuivre le cours.
Vous, ſauvez-vous, courez lui chercher du ſecours,
Je vais l'en avertir.

SERVILIUS.

Allons nous-même apprendre.....
Mais Valerius vient.

SCENE VII.

VALERIUS, SERVILIUS.

SERVILIUS.

QUe me fait-on entendre?
D'où vient que Manlius eſt par vous arrêté,
Seigneur? Ay-je payé trop peu ſa liberté?
Cette grace pour tous n'eſt-elle pas ſignée?
Le Sénat reprend-il ſa parole donnée?

VALERIUS.

De ſes ordres ſecrets je ne rends point raiſon.
Il vous importe peu de les connoître, ou non,
Puiſque pour vous, Seigneur, ils ne ſont point à craindre.
Sa bonté ne vous laiſſe aucun droit de vous plaindre.
Il vous fait grace entiere, & veut que dans l'oubli
Son Arrêt contre vous demeure enſeveli.
Il vous rend tout, il veut de vôtre illuſtre zele,
Dans nos faſtes, garder la memoire immortelle.
C'eſt ce que, de ſa part je viens vous déclarer:
Et pour moi-même auſſi, je viens vous aſſurer
Qu'avec vous renoüant une amitié ſincere,

Je rends graces aux Dieux, dont le ſoin ſalutaire
A fait de vôtre hymen, contraire à mes deſſeins,
Le principe ſecret du ſalut des Romains.

SERVILIUS.

Et moi, c'eſt ce qu'ici mon ame deſavoüe.
Je déteſte à jamais ce Senat, qui me loüe.
Je lui rends ſes faveurs, qu'il m'accorde à moitié.
Je vous rends à vous-même une vaine amitié.
J'en fais, & mon malheur, & mon ignominie,
A Manlius trahi, s'il en coûte la vie.
Mon deſſein n'étoit pas, en trahiſſant le ſien,
Ni de vendre ſon ſang, ni d'épargner le mien.
Pour ſon propre interêt, j'ai pris ce ſoin du vôtre,
Et ma pitié vouloit vous ſauver l'un & l'autre.
Quoi? de ma trahiſon, dont le remords me ſuit,
N'aurois-je que la honte? Auriez-vous tout le fruit?
Perdrois-je tout moi ſeul, en ſauvant tout l'Empire?

VALERIUS.

Je vous ai déja dit ce que je pouvois dire:
Mais retenez, Seigneur, cet injuſte tranſport.
Nous allons au Senat décider de ſon ſort,
Et ſoit qu'on le condamne, ou bien qu'on lui pardonne,
Croyez-moi, deſormais la gloire vous ordonne
De quitter ſa querelle, ainſi que ſes projets,
Et du bonheur public faire tous vos ſouhaits.
Le tems me preſſe. Adieu.

SCENE VIII.

SERVILIUS *seul.*

DAns quelle inquiétude
De ce discours obscur me met l'incertitude !
Le Sénat voudroit-il... Mais en peux-tu douter?
Sur ce qu'on voit de toi, te doit-on respecter ?
Tu trompes tes amis, tes ennemis te trompent,
Et toi-même as rompu les mêmes nœuds qu'ils rompent.
Ainsi donc Manlius m'imputant son trépas,
Je verrois... Mais du moins ne l'abandonnons pas.
Pour défendre ses jours, souffrons encore la vie;
Et soit que le succès seconde mon envie,
Soit qu'il trompe mes soins, après son sort reglé,
Expirons aussi-tôt à ma gloire immolé.
Sur tout dans le tombeau n'emportons pas sa haine,
Et tâchons... Mais voici d'où naît toute ma peine.

SCENE IX.

SERVILIUS, VALERIE.

VALERIE.

SEigneur, j'ai vû mon Pere, & ne puis expliquer
Les bontez qu'en deux mots il m'a fait remarquer.
Mais, preſſé par le tems, il m'a ſoudain laiſſée,
Pour vous chercher, dit-il, dans la même penſée,
Et ſans doute.... Ah! Seigneur, ne jettez point ſur moi
Ces ſeveres regards, qui me glacent d'effroi.
Quel trouble eſt dans vos yeux? Quel horreur imprévûë...

SERVILIUS.

Oſes-tu bien encore te montrer à ma vûë?
Ne vois-tu pas ici le peril que tu cours?

VALERIE.

Quoi donc!

SERVILIUS.

Où m'ont réduit tes funeſtes diſcours?
Où Manlius eſt-il? Qu'en as-tu fait, Perfide?
Tu trembles vainement du courroux qui me guide.
Avant ta trahiſon, il y falloit ſonger
Dans les derniers malheurs tu viens de le plonger.

Arrêté, menacé, comblé d'ignominie,
Son eſpoir le plus doux eſt de perdre la vie.
De ſa haine à jamais tu m'as rendu l'objet :
Mais enfin, quand je ſuis entré dans ſon projet,
De la foy de tous deux je t'ay fait l'ôtage,
Et de ſa ſeureté ta vie étoit le gage.
Tu l'as trahi, tes ſoins pour Rome ont réüſſi.
Que tarde ma fureur de le vanger auſſi ?

VALERIE.

Hé bien ? Pourquoy, Seigneur, ces tranſports, ces injures ?
S'il ne faut que mon ſang, pour calmer ſes murmures ?
Vous l'ay-je refuſé ? N'eſt-il pas tout à vous ?
Je puis ſouffrir la mort, mais non vôtre courroux.
Immolez, ſans fureur, une tendre victime.
Que ce ſoit ſeulement un effort magnanime.
En me perçant le cœur, ne me haïſſez pas.
Plaignez-le au moins, ce cœur, qui juſques au trépas,
Vous aima, ne périt par vôtre main ſevere,
Que pour avoir ſauvé ma Patrie, & mon Pere.

SERVILIUS.

Moy, te percer le cœur ? Ah ! rends-moy donc le mien :
Tel que je te l'offris, pour meriter le tien,
Fidelle à ſes ſermens, généreux, intrepide.
Tu n'en as fait helas ! qu'un lâche, qu'un perfide,
Et quoyque lui conſeille un ſi juſte courroux,
Lui-même il eſt l'azile, où tu brave mes coups.
Que dis-je ? En ce moment, les Dieux, ſur ton viſage,
Ont imprimé leurs traits, que reſpecte ma rage,
Ou des Romains, par toi conſervez en ce jour,
Le Démon tutelaire eſt le tien à ſon tour.

Hé-bien c'eſt donc à toi qu'il faut que je m'adreſſe.
Par tout ce que pour toi mon cœur ſent de tendreſſe,
Par tes yeux, par tes pleurs, dont le pouvoir charmant
Sçait ſi bien dérober le crime au châtiment,
En faveur d'un Ami, montre encore ta puiſſance,
Et tandis que je vais parler en ſa défenſe,
Avant que le Sénat ait pû rien arrêter,
A ton Pere cruel, va, cours te préſenter.
Tombe, pleure à ſes pieds. Fais à ce cœur rebelle
Sentir pour nos malheurs une pitié nouvelle.
Que par lui du Sénat s'appaiſe le courroux.
Qu'enfin Manlius vive, ou nous périrons tous.

FIN DU QUATRIE'ME ACTE.

ACTE V.

SCENE I.

MANLIUS, ALBIN.

ALBIN.

OUY, j'ai tout craint pour vous, Seigneur, je le confeſſe,
Quand j'ai vû le Senat, tenant mal ſa promeſſe,
Se reſerver le droit, en pardonnant à tous,
De décider du ſort de Rutile, & de vous.
Je craignois de vous voir ſeul, en proye à ſa haine,
Pour Rutile échappé, porter toute la peine:
Mais puiſque de ce ſoin moins prompt à ſe charger,
Il remet aux Tribuns le droit de vous juger,
Il fait voir que ſur vous ne ſçachant que réſoudre,
N'oſant vous condamner, honteux de vous abſourdre,
Sa crainte, vous livrant à des Juges plus doux,
Doit les encourager à tromper ſon courroux.

C'eſt

C'eſt à Servilius que cette grace eſt dûë :
Car enfin, puiſqu'icy vous ſouhaitez ſa vûë,
J'oſe vous en parler, & loin d'être offensé...

MANLIUS.

O Dieux ! à ſe haïr faut-il qu'il m'ait forcé ?

ALBIN.

Quoy ? parlez-vous encor de haine, & de colere,
Aprés tout ce qu'a fait ſon repentir ſincere ?
Vous le voyez. Quel autre oſant parler pour vous,
D'un Sénat tout-puiſſant craint ſi peu le courroux ?
Tandis que tout le Peuple effrayé des ſupplices,
Où vos projets connus expoſoient vos complices,
Se détachant de vous, croit, par cet abandon,
Prouver ſon innocence, ou payer ſon pardon,
Tandis que tout ſe taît, juſqu'à vos propres freres,
C'eſt lui qui, s'oppoſant aux Sénateurs ſéveres,
A produit, à leurs yeux, quatre cent Citoyens,
De l'horreur des priſons rachetez de vos biens,
Tant d'autres par vos mains ſauvez dans les batailles,
Tant d'honneurs remportez en forçant des murailles,
Dix Couronnes, le prix de dix combats fameux,
Et vôtre ſang verſé cent & cent fois pour eux.
Sur tout quelle chaleur animoit ſon courage !
Quelle rougeur ſubite a couvert leur viſage,
Quand montrant à leurs yeux, témoins de vos exploits,
Ce Mont, d'où vôtre bras foudroya les Gaulois,
De nos Dieux, dont alors vous fûtes la défenſe,
Sa voix, ſur ces ingrats, atteſtoit la vangeance !

MANLIUS.

Vain remede à mes maux ! inutile ſecours !

Quand ſon zele, & ſes ſoins auroient ſauvé mes jours,
Peut-il de mes deſſeins rétablir l'eſperance ?
Et puis-je aimer la vie, en perdant ma vangeance ?
Toutefois que me ſert de cacher à ta foy
Un penchant, qui vers lui m'entraîne malgré moy ?
Oüy, je te fais l'aveu de ma honte ſecrete,
Pour un perfide amy ma haine m'inquiéte,
M'embarraſſe ; & tandis que ferme, indifferent,
Je vois, pour me ſauver, tout ce qu'il entreprend,
En dédaignant ſes ſoins, mon cœur y trouve un charme,
Qui malgré ſon dépit, le touche, & le déſarme.
Non qu'enfin de ma gloire aujourd'hui peu jaloux,
Sans rien vouloir de plus, j'appaiſe mon courroux,
Je prétens... Mais il vient. Sors, Albin ; & me laiſſe
A ſes regards du moins dérober ma foibleſſe.

SCENE II.

MANLIUS, SERVILIUS.

MANLIUS.

ENfin, tu prétens donc, dans mon cœur confondu
Triompher, malgré moy, d'un courroux qui t'eſt dû ?
Je voy ton repentir, animant ton audace,
Oppoſer mille efforts au ſort qui me menace :
Mais, ſans que du ſuccès tu puiſſes t'aſſurer,
Après m'avoir trahi, c'eſt me deshonorer.
Il ſemble à mes Tyrans, que tremblant pour ma vie,
Dans tes ſoins mandiez c'eſt moy qui m'humilie.
Ton zele mal conçu m'expoſe à leurs mépris
Et de mon amitié tu connois mal le prix.
Si ſa perte à ce point t'inquiéte & t'afflige,
Tous tes efforts ſont vains, ſans un prix que j'exige :
Mais tel, qu'il peut lui ſeul me mieux prouver ta foy,
Que tout ce que ton zele oſa jamais pour moy.
Pourrai-je cette fois conter ſur ton courage ?

SERVILIUS.

De ce doute, à tes yeux, j'ay merité l'outrage.
Mais ſans vouloir en vain m'expliquer là-deſſus,
Ny faire des ſermens, que tu ne croirois plus,
Si j'ay peu fait encor, pour laver cette injure,

Songe bien seulement, après un tel parjure
Qu'en un cœur génereux, de remords combattu,
La honte de sa chûte affermit sa vertu.

MANLIUS.

Hé bien écoute, donc. Tu sçais contre ma vie
Combien est animé le Sénat en furie,
Lié par le pardon qu'il t'a signé pour moi,
Il sçait, & me poursuivre, & te garder la foi;
Il me livre aux Tribuns & de ma mort certaine
Sur eux, par cette adresse, il rejette la haine.
Dévoüez à ses loix, de ma gloire jaloux,
C'est sa main contre moy qui conduira leurs coups.
Ils ne prononceront que ce qu'il leur inspire,
Et le peuple soûmis n'osera les dédire.
Enfin qu'esperes-tu de tes soins pour mes jours?
Crois-tu que le Sénat séduit par tes discours,
Après ce que deux fois a tenté ma furie,
Soit assez imprudent, pour me laisser la vie?
Non, non, Servilius, mon trépas est certain.
Et quelle honte à moy! Quelle rage en mon sein,
De voir mes ennemis, au gré de leur caprice,
Disposer de mon sort, & choisir mon supplice!
Verras-tu ton Ami terminer à tes yeux,
Par une main infame, un sort si glorieux?
Enfin d'un tel trépas l'infamie assurée,
C'est toi, Servilius, qui me l'as procurée.
Je dois de cet affront être sauvé par toi.
Observé, desarmé, je ne puis rien pour moy.
Mes Gardes en entrant t'ont desarmé toi-même:
Mais il faut pour tromper leur vigilance extrême...

SERVILIUS.

Je t'entens. Mais on vient.

SCENE III.

MANLIUS, SERVILIUS. ALBIN.

ALBIN.

UN Triun empreſſé
Vient vous entretenir ſur ce qui s'eſt paſſé.
Vous l'allez voir, Seigneur. Il monte au Capitole.

MANLIUS.

Lors que tout eſt connu, que ſert ce ſoin frivole
Tu vois bien qu'il eſt tems de prendre ton parti,
Profitons des momens, quand il ſera parti.
Crois que, ſans cet effort, tout l'éclat de ton zele,
N'eſt plus, pour Manlius, qu'une injûre nouvelle.

SERVILIUS.

Va, je te ſervirai, par-delà tes ſouhaits.

SCENE IV.

SERVILIUS *seul.*

OUy, ç'en eſt fait, il faut effacer pour jamais
Le reproche odieux, dont ma gloire eſt flétrie ;
Il faut que l'avenir . . . Mais je voi Valerie,
Armons-nous à ſes yeux d'un cœur ferme, & conſtant,
Voici pour mon amour le plus affreux inſtant.

SCENE V.

VALERIE, SERVILIUS.

VALERIE.

JE vais voir éclater, ſur moi, vôtre colere:
Mais la plus prompte mort me ſera la plus chere,
Et je viens me livrer à vos juſtes tranſports.
Prés d'un Pere endurci, j'ay fait de vains efforts,
Mes pleurs ....

SERVILIUS.

Je le ſçavois; mais enfin, Valerie
De mes reſſentimens ne craint plus la furie.
J'ay fléchi Manlius, mon crime étoit le tien,
Et tu dois partager le pardon que j'obtien.
Je rends grace aux efforts que, ſur le cœur d'un Pere,
Pour ſauver cet Ami, ton zele vient de faire;
Daigne excuſer auſſi l'éclat de mes fureurs.
Tu le vois, le Deſtin a pouvoir ſur les cœurs.
Il ſçait, des plus unis troublant l'intelligence,
Leur faire, quand il veut, ſentir leur dépendance.
Mais de tes pleurs enfin, retiens ici le cours,
D'un ame raffermie, écoute mon diſcours.
Montre un courage ici digne de ta Naiſſance.

VALERIE.

Je vous obéïray, s'il eſt en ma puiſſance.
Parlez.

SERVILIUS.

Reſſouviens-toi de ce malheureux jour,
Où la haine des Dieux alluma nôtre amour.

VALERIE.

Malheureux ! Juſte Ciel !

SERVILIUS.

Quoy ? déja ton courage....

VALERIE.

Et puis-je avec conſtance écouter ce langage ?
Ainſi ce jour, témoin de ma félicité,
Eſt un jour malheureux, & par vous déteſté ?
Que vôtre amour, Seigneur, dans ſes tranſports ſincéres,
S'en ſouvenoit hélas ! ſous des noms bien contraires !

SERVILIUS.

Cet Amour inſenſé ne regardoit que ſoy,
Il ne prévoyoit pas les malheurs que ſur toi,
Déploiroient les Deſtins, depuis ce jour ſiniſtre,
Et qu'il devoit lui-même en être le Miniſtre,
Qu'il te feroit quitter un ſort tranquille, heureux,
Pour attacher tes jours à mon ſort rigoureux ;
Que par lui, que pour lui, tu te verrois réduite
Aux affronts de l'éxil, aux travaux de la fuite,
Et qu'enfin aujourd'huy des tranſports inhumains,
Contre ton propre ſang, exciteroient mes mains.

VALERIE.

Ciel ! où tend ce diſcours ? Pourquoi dans ma penſée
Rappeller vainement cette image effacée ?

SERVILIUS.

D'un malheureux Ami tu comprens le danger,
Le conſeil des Tribuns eſt prêt à le juger,

Je vais, aux yeux de tous, y prendre ſa défenſe
Mais ſi l'événement trompe mon eſperance,
C'eſt à toi, Valerie, après tant de travaux,
A perdre, ſans regret, l'Auteur de tous tes maux.
Adieu.

SCENE VI.

VALERIE *ſeul.*

QUe me dit-il ? quel nouveau coup de foudre
A quel parti cruel prétend-il me reſoudre ?
Moy ! que je me prépare à le perdre en ce jour,
Quand tout ſemble aſſurer ſon cœur à mon amour ?
Et que veut-il enfin ? rompre mon Hymenée ?
Me fuir ? ou par ſes mains trancher ſa deſtinée ?
Que deviendray-je ? O Dieux ! quelque ſoit-ſon deſſein,
En vain je le voudrois arracher de ſon ſein,
A mes yeux étonnez, quel calme redoutable
Marquoit ſur ſon viſage une ame inébranlable ;
Sous un prétexte vain à ſortir de ce lieu,
Ne m'auroit-il point dit un éternel adieu ?
Ah Ciel ! s'il étoit vrai ! s'il falloit que mon ame. . . .
Courrons m'en éclaircir.

SCENE VII.

VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

AH! vien, ſui-moi.

TULLIE.

Madame,
Des Gardes ſont ici chargez, par vôtre Epoux,
De retenir vos pas, & de veiller ſur vous.
C'eſt l'ordre qu'il donnoit lui-même, en ma preſence.
Quand Albin eſt venu lui dire en diligence,
Que ſon Maître, en partant, ſouhaitoit lui parler.

VALERIE.

O Ciel! que m'apprens-tu? que j'ai lieu de trembler!
Sçait-on ſi ſon Arrêt . . .

TULLIE.

On n'a pû m'en inſtruire.
Déja l'un des Tribuns chargé de le conduire,
Montant au Capitole, auroit laiſſé juger
Qu'il ne venoit ici que pour l'interroger.
Il craignoit que du Peuple une troupe avertie,
Pour ſauver Manlius, n'attendit ſa ſortie.
Cependant ſur la route on plaçoit des Soldats,
Et d'autres ſont bien-tôt arrivez ſur ſes pas,
Qui ſur l'heure formant une nombreuſe eſcorte,

Conduiſent aux Tribuns Manlius à main forte.

Servilius d'abord, éperdu, furieux,
Par un départ ſoudain, ſe dérobe à mes yeux,
Et ſans doute, Madame, il court en leur preſence
D'un ami hautement embraſſer la défenſe.

VALERIE.

En partant de ces lieux, lui-même il me l'a dit:
Mais que deviendra-t-il, ſi Manlius périt?
Je fremis d'y penſer, & cependant captive
J'attendrois.... non Tullie, il faut que je le ſuive,
Il faut en ce Palais, les flâmes à la main,
M'allumer un bucher, ou m'ouvrir un chemin.
Mais j'apperçois Albin, quel eſt ſon trouble extrême?

SCENE DERNIERE.

ALBIN, VALERIE, TULLIE.

VALERIE.

ALbin, où courez-vous ?

ALBIN.

Je l'ignore moy-même.
Et dans l'égarement d'un aveugle transport ....

VALERIE.

Vient-on de condamner Manlius à la mort ?
Servilius ... parlez, expliquez-vous, sans feinte.
Vous ne me direz rien que ne m'ait dit ma crainte.

ALBIN.

Hélas ! je prétendrois, par d'inutiles soins,
Vous cacher un malheur, dont tant d'yeux sont témoins.
Apprenez, apprenez, par ce recit fidelle,
L'effort d'une vertu magnanime & cruelle.
A pas précipitez l'ardent Servilius
Non loin de ce Palais, avoit joint Manlius,
Vers cet endroit fameux, temoin de la victoire,
Qui sur le Capitole a fait briller sa gloire,
Et qui voit maintenant, à la face des Dieux,
Leur défenseur chargé de fers injurieux.
Vôtre Epoux indigné, frémit de cet outrage :
Mais le fier Manlius, maître de son visage,
A ceux qui l'escortoient s'adresse en cet instant.

Il leur dit qu'il ſçavoit un ſecret important,
Que pour en informer le Sénat & l'Empire,
A Servilius ſeul il deſiroit le dire.
On s'éloigne d'abord, on n'eſt point allarmé
De laiſſer avec luy ſon ami deſarmé.
Moy ſeul, reſté prés d'eux, j'entens tout, & j'admire
Ce qu'un ferme courage à Manlius inſpire.
C'en eſt fait, diſoit-il, *& tu n'en doutes pas.*
Mes Juges ont ſigné l'Arrêt de mon trépas,
J'en ay l'avis certain. Si mon malheur te touche,
Epargne-moy l'affront de l'oüir de leur bouche,
Et du poids de mes fers ſoulageant l'embarras,
Vers ce bord que tu vois précipite mes pas.
Laiſſons à Rome au moins cette tache éternelle,
De m'avoir vû périr, où j'ai vaincu pour elle.
Ouy, répond vôtre Epoux, *c'eſt par ce juſte effort*
Qu'il faut te dérober aux horreurs de ton ſort :
Mais ce n'eſt pas aſſez de ſauver ta mémoire
De cet affront cruel, que m'impute ta gloire.
Je veux, en t'imitant, te vanger aujourd'huy.
Sur le bord auſſi-tôt il l'entraîne avec luy.
On s'écrie, on y court. Mais ce ſoin eſt frivole.
Tous deux précipitez au pied du Capitole,
Ils meurent embraſſez, triſtes objets d'horreur,
Où l'on voit l'amitié conſacrer la fureur.

VALERIE.

Hé bien ? ç'en eſt donc fait, ô fortune inhumaine ?
Et je ſerois encor le joüet de ta haine ?
Mais contre les rigueurs, que tu m'as fait prévoir,
J'ay ſçû ſecretement armer mon deſeſpoir,
Et je vay malgré toi, par ce coup favorable
Finir tous tes projets contre une miſerable.

Elle ſe poignarde.

TULLIE.

Grands Dieux ! Quelle fureur ....

VALERIE.

Ne me plains point, je vais
A ce que j'ay perdu me rejoindre à jamais.

FIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Pieces qui doivent composer le Theatre François* ; & je n'y ai rien trouvé qui doive en empêcher l'Impression. A Paris le premier Novembre 1704. Signé, POUCHARD.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer *Les Voyages de Tavernier, avec sa Relation du Serail* : mais comme il ne le peut faire réimprimer, sans s'engager à de trés-grands frais, il Nous a tres-humblement fait supplier de vouloir bien, pour l'en dedommager, lui accorder nos Lettres de Privileges, tant pour la réimpression de cet Ouvrage, que pour celles de plusieurs autres. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Ribou, & engager les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre, à son exemple, des Editions, dont la lecture puisse contribuer à l'avancement des Sciences & belles Lettres, qui fleurissent dans nôtre Royaume, ainsi qu'à soûtenir la reputation de la Librairie & Imprimerie, qui y ont été jusqu'à present cultivées avec tant de succés ; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Ribou, de faire réimprimer lesdits *Voyages de Tavernier, avec sa Relation du Serail*, & aussi de faire réimprimer *la nouvelle & parfaite Grammaire Françoise du Pere Chifflet, le Theâtre François, ou Recüeil des meilleures Pieces de Theâtre & Poesies des anciens Auteurs, & notamment des Sieurs de la Fosse, d'Auzeroche, de Pradon, de Poisson, de Boursault, de Quinault, de la Grange, de Dancourt, & de Baron, le Jeu de l'Hombre, augmenté des decisions nouvelles sur les difficultez & incidens de ce Jeu*, en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, autant de fois que bon lui semblera, conjointement, ou separément, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de dix années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons deffen-

ſes à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles puiſſent être, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéiſſance, & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & debiter, ni contrefaire leſdits Livres en tout ni en partie, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous depens, dommages & interêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impreſſion deſdits Livres ſera faite dans nôtre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux, Comte de Ponchartrain, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Preſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſailles le douziéme jour d'Avril, l'an de grace mil ſept cens dix, & de nôtre Regne le ſoixante-ſeptiéme. Signé par le Roy en ſon Conſeil, FOUQUET, & ſcellé du grand Sceau de cire jaune.

Regiſtré ſur le Regiſtre, n. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 42. n. 42. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 13. Août 1703. A Paris le 11. Juillet 1710.

Signé, DELAUNAY, *Syndic.*

THESE'E

TRAGEDIE.

Par M. DE LA FOSSE.

A SON ALTESSE ROYALE,
MONSEIGNEUR
LE DUC
DE CHARTRES.

DIGNE Fils du Heros, qu'aux plaines de Caſſel
Sa valeur couronna d'un laurier immortel,
Race de tant de Rois, Prince dont le courage
Nous offre de leur gloire une vivante image.
Sur ces vers un moment daigne baiſſer les yeux,
Et prête à ma foibleſſe un appui glorieux.
J'en connois tout le prix, je ſçai quelles lumieres
Joint ton eſprit ſublime à tes vertus guerrieres.
Ton amour & ton goût pour les plus nobles Arts,
Tel que Rome l'a vû dans ſes premiers Ceſars.
Quel Protecteur pour moi ! quel favorable aſile !
Je cours une carriere & longue & difficile,
Où deux fameux Rivaux, applaudis tour à tour,

Ont partagé les voix du Peuple & de la Cour;
Leur exemple à les ſuivre excite mon audace;
Mais enfin quelque éclat qu'ils laiſſent ſur leur trace,
D'une Muſe trop foible un genie inſpiré,
En eſt plus ébloüy, qu'il n'en eſt éclairé.
La trace de leurs pas ſe perd dans leur lumiere,
Qui couvre les écüeils ſemez dans la carriere.
C'eſt pour m'en garantir que j'ai recours à toi;
Sous ton auſpice heureux je marche ſans effroi,
Prince, & dans les efforts d'une Muſe ordinaire
J'oſe tout eſperer de mon zele à te plaire:
J'attens tous de mes ſoins à chercher dans ton cœur.
Des plus hauts ſentimens la ſolide grandeur;
A m'échauffer l'eſprit par une vive image
Des périls, où la gloire expoſa ton courage.
Quels traits, quelles couleurs dans mes portraits divers,
D'une ſi belle idée emprunteront mes Vers!
Et qui doute qu'alors les Filles de memoire,
Qui font leur intereſt de celui de ta gloire,
Ne prêtent à l'envi leurs plus puiſſans ſecours,
A qui t'a conſacré ſes travaux & ſes jours?

PREFACE.

APRE'S *avoir mis au Theatre deux Tragedies, dont la catastrophe est funeste, j'ay voulu en faire une qui eût une fin heureuse, quoi qu'Aristote donne la préference à celles de la premiere espece. Elles sont, dit-il, plus propres à la Tragedie & plus touchantes, & il remarque que les Poëtes, qui ont choisi les dénoumens heureux, l'ont fait par complaisance pour leurs Spectateurs, qui n'avoient pas assez de fermeté pour prendre plaisir à une catastrophe funeste. Mr D... dans les sçavans Commentaires qu'il nous a donnez sur la Poëtique de ce Philosophe, appuye cette opinion de ses raisonnemens, & dit dans la Preface de l'Electre qu'il a traduite, que les Pieces qui finissent heureusement, n'excitent ni la crainte, ni la compassion.*

Avec tous les égards que je dois aux sentimens d'un aussi grand homme qu'Aristote, & d'un Commentateur aussi éclairé que Mr D. . . j'oserai dire ici, qu'il n'est nullement necessaire qu'une Piece ait un dénoument funeste, pour estre pathetique; que c'est assez que dans le cours de l'intrigue, la crainte & la pitié y soient excitées par les

perils où se trouvent les premiers Personnages, & que les larmes que nous arrache le plaisir de les en voir sortir heureusement, valent bien les larmes de tristesse que nous verserions à les y voir succomber. J'en prens à témoin la representation du Cid, & d'Iphigenie. Quelles Pieces dont le dénouement soit funeste, ont plus touché, plus fait verser de larmes que celles-là? Il est vrai qu'on nous impute à foiblesse le plaisir que nous y avons pris : mais j'avoüe que la raison m'en est tout-à-fait incomprehensible, & il me semble qu'il n'y a pas plus de grandeur d'ame à pleurer de douleur, qu'à pleurer de joïe.

Je ne dis point ceci, pour établir une préferencee d'une espece de Tragedies à l'autre. Au contraire je veux montrer qu'il n'y en a point à faire, que le choix en est indifferent, & qu'aïant cette fois traité un sujet, dont le dénoument est heureux, je n'ai pas cru avoir choisi le moindre.

Tant de personnes considerables m'ont objectée que j'avois alteré le caractere de Medée en l'adoucissant, contre ce precepte d'Horace.

Sit Medea ferox invictaque,

que je me crois obligé de me justifier. J'avoüe que la colere de cette Princesse n'agit pas ici comme à Corinthe, qu'elle ne souleve pas les Enfers, & ne met pas tout en feu, comme dans l'Opera, qui porte le nom de Thesée : mais j'ay consideré qu'elle se devoit

conduire autrement dans Athenes, où sa fortune l'obligeoit à ménager la bienveillance d'un Peuple, chez qui elle avoit trouvé un azile, & sur lequel elle devoit regner, & d'autant plus qu'elle ne croyoit alors avoir besoin que d'artifice pour perdre son ennemi. Medée, toute furieuse qu'elle étoit dans ses vangeances, les conduisoit pourtant avec tout l'artifice & tout le sang froid imaginable. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire comme elle vangea les Argonautes de la perfidie de Pelias à Jolcos, & comme elle ménagea la punition de sa Rivale, & de son Mary à Corinthe. Sa prudence, aussi-bien que la grandeur de son courage, l'avoit mise, malgré ses cruautez, en une telle estime, qu'on dit qu'après sa mort, Hercule l'épousa dans les champs Elysées. Enfin pourquoi veut-on que je lui fasse faire plus que l'Histoire n'en dit dans l'endroit de sa vie, où je la represente?

ACTEURS.

MEDE'E.	
EGE'E,	Roy d'Athenes.
THESE'E,	ſous le nom de Sthenelus.
ERIXENE,	Fille de Pallante.
THRASILE,	un des Generaux d'Egée.
CLEONE,	Confidente de Medée.
THAMIRE,	paſſant pour Mere d'Erixene.
ARCAS,	Confident de Theſée.
AMINTAS,	Officier de la garde du Roy.
HYLLUS,	de la confidence de Medée.
GARDES,	

La Scene eſt à Athenes, dans le Palais du Roy.

THESE'E

THESE'E

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E, CLEONE.

MEDE'E.

OUY, Cleone, le ſort cedant à mes ſouhaits,
Semble de ſes faveurs m'aſſurer pour jamais;
C'eſt peu que dans Corinthe on ait vû mon courage,
Des mépris d'un époux vanger l'indigne outrage,

C'eſt peu que d'une Cour que je remplis d'horreur,
Ma fuite triomphante ait bravé la fureur;
Pour mieux joüir encor d'une entiere vangeance,
Je trouve une autre Cour, un Roy dont la puiſſance
Pour m'attacher à luy, me rend avec éclat
Tout ce que je perdis, en ſuivant un ingrat.
Athenes dans la joye en attend la journée.
C'eſt en vain que Corinthe à ma perte obſtinée,
En menaces éclate, & me croit effrayer,
Une nombreuſe Armée eſt preſte à m'appuyer.
En cet état, ô Dieux! qui croiroit que Medée,
De quelque ennuy ſecret pût eſtre poſſedée,
Qu'il fuſt quelque mortel de ma gloire jaloux,
Qui puſt à mes yeux même affronter mon courroux?
Cependant tu le vois, un Etranger, Cleone,
L'orgueilleux Favory d'un Roy qui me couronne,
Me traverſant par tout, jette en mon cœur confus
Un chagrin, un dépit que je ſens d'autant plus,
Que n'oſant éclater, ni me vanger encore,
Il faut que mon orgueil en ſecret le devore.

CLEONE.

Madame, pardonnez ſi mon zele indiſcret
Trouve peu de juſtice en ce dépit ſecret?
Sthenelus, je l'avouë, à tous vos vœux contraire,
A paru hautement braver votre colere;
Ses conſeils, quelque temps, ont dans l'eſprit du Roy
Combatu le deſſein de vous donner ſa foy:
Mais n'eſt-ce pas pour vous une douce vangeance
De voir, malgré ſes ſoins, voſtre Hymen qui s'avance?
Le jour ne peut tarder d'un nœud ſi glorieux:
Sthenelus cependant éloigné de ces lieux,
Aſſemble des ſecours pour en groſſir l'Armée,
Et ſi l'effet s'accorde avec la Renommée.
S'il en eſt fait le Chef, quel ſujet de courroux,

Quel affront il eſſuye en combattant pour vous?
Plus il a de valeur, & plus contre luy-même
Son bras affermira voſtre pouvoir ſupréme.

MEDE'E.

Ah! Cleone, eſt-ce aſſez pour remplir mon eſpoir,
Juſques dans mon Hymen éclate ſon pouvoir.
Il ſemble que craignant de luy faire une injure,
Le Roy devant ſes yeux n'ait oſé le conclure,
Et que s'il eſt nommé Chef des Atheniens,
Par ces honneurs nouveaux on le vange des miens;
On met entre ſes mains de quoy combler ſa gloire,
Et je me vois réduite à craindre ſa victoire.
Si le Trône qu'on m'offre eſt par elle affermy,
Par elle croît l'orgueil de mon fier ennemy,
Et des peuples charmez juſtifiant l'eſtime,
De ma haine à leurs yeux il ſçait me faire un crime,
Me force à le cacher; mais tu connois mon cœur,
Tu ſçais avec quel art déguiſant ma fureur,
Quand à punir quelqu'un elle a pû ſe reſoudre,
J'empêche que l'éclair ne parte avant la foudre.
C'eſt ce que je veux faire, & non comme autrefois
En armant les Enfers, aſſervis à mes loix,
Je dois craindre en ces lieux, où je dois eſtre Reine,
D'effaroucher les cœurs par l'éclat de ma haine;
Et qu'eſt-il maintenant beſoin de ſi grands coups?
Je veux aux yeux du Roy ſoupçonneux & jaloux,
Loüant avec excés l'ennemy qui m'outrage,
Le forcer, s'il ſe peut, à craindre ſon ouvrage:
Si l'effet que j'attens répond à mes deſſeins,
J'oſte à mon Ennemy la place, où je le crains.
Sa ruine en devient plus prompte & plus certaine,
Si mes vœux ſont trompez ma reſſource eſt prochaine,
L'impetueux Thraſile exclus de cet employ,
Craindra-t-il contre luy de s'unir avec moy?

Puiſſant par ſes amis, fier, ardent intrepide,
Suivra-t-il à regret ma fureur qui le guide?
Et crois-tu qu'aujourd'huy l'objet de mon courroux
En butte à tant de traits puiſſe les parer tous?

CLEONE.

Non, Madame, & pour vous ſa perte eſt neceſſaire,
Tout rit à vos deſſeins. Cette jeune Etrangere
Que depuis quelques jours échapée à la mort,
Les flots avec ſa mere ont jettée en ce port,
Et dont auprés du Roy vous redoutiez les charmes,
Bien-toſt par ſon départ termine vos allarmes;
Il conſent qu'à ſon choix elle quitte ſes lieux,
Et dois dans un moment recevoir ſes adieux.
Je ſçay bien que l'amour n'eſt pas icy, Madame,
Le ſujet qui pour luy peut allarmer voſtre ame,
Son Trône eſt l'objet ſeul. Mais je le vois venir.

MEDE'E.

Laiſſe-moy ſans témoins, je veux l'entretenir.

SCENE II.

EGE'E, MEDE'E.

EGE'E.

RIen ne m'arreſte plus, & dès demain, Madame,
Je puis mettre le comble au bonheur de ma flâme,
Accomplir ma promeſſe, & comme Amant, & Roy,
De mon Trône payer le don de voſtre foy.
Je voudrois qu'à ma flâme il fuſt auſſi facile
D'offrir à vos appas ce Trône plus tranquile,

Mes ſuperbes neveux qui dans tous les eſprits
Sur mon ſterile Hymen répandoient leurs mépris,
Qui haſtoient de leurs vœux ma mort trop retardée,
Et déja devoroient ma Couronne en idée,
Voyant par noſtre Hymen leur eſpoir incertain,
De leurs reſſentimens menacent mon deſſein,
Font pour m'inquieter intrigue ſur intrigue,
Et même avec Corinthe ont déja fait leur Ligue:
Mais je ne les crains point, & pour les y chercher,
Mes Troupes dés ce jour ſont preſtes à marcher.

MEDE'E.

Seigneur, quelle fortune à mes vœux ſi facile
Me fait trouver un Trône où je cherche un aſile:
Mais pour moy cependant quel ſujet de douleurs
De vous porter pour dot la guerre & mes malheurs?
De ſonger...

EGE'E.

Non, Madame, & ſans vous avoir veuë,
Cette Guerre en ſecret fut par moy reſoluë,
De cruels déplaiſirs me la firent jurer,
Du temps & des moyens je voulois m'aſſurer.
Vous ſçavez de mon fils la mort infortunée,
D'un fils l'unique fruit d'un ſecret Hymenée.
Mais comme tout le reſte eſt dans l'obſcurité,
Par le peu de témoins dont ſeul je ſuis reſté,
Souffrez qu'en peu de mots j'en trace icy l'hiſtoire,
Dont mon cœur à jamais gardera la memoire:
Dans le temps qu'il nâquit mille ſecrets complots
Agitoient mes Etats, & troubloient mon repos.
Mes perfides neveux, les cruels Pallantides,
Deſavoüoient en moy le ſang des Erechtides;
Comme fils ſuppoſé, faiſoient tout leur effort
Pour me priver du Trône, en conſpirant ma mort.
Pour les jours de mon fils redoutant leur furie,

Loin de moy ſon enfance en ſecret fut nourrie,
Prés des murs de Trezene un Berger en prit ſoin,
Dans un lieu ſolitaire & preſque ſans témoin,
Et ſur tout je voulus, par un ordre ſevere,
Qu'il luy teût ſa naiſſance, & paſſât pour ſon Pere,
Et pour ne rien obmettre en ce peril preſſant,
Un fer, marque du nom qu'il receut en naiſſant,
Fut mis alors par moy ſous un autel champeſtre.
Afin qu'en le montrant il ſe fiſt reconnoître.
Vaines précautions contre un ſort rigoureux !
Dans un âge à remplir ſon deſtin & mes vœux :
Je le mande, & tandis qu'heureux en eſperance
Mes tranſports les plus doux préviennent ſa preſence,
Un bruit cruel m'aprend qu'inſtruit de ſon chemin,
Un des Fils de Pallante a tranché ſon deſtin ;
Eux-mêmes s'en vantoient. N'ayant point d'autre indice,
Je penſay que ce bruit n'eſtoit qu'un artifice ;
Qu'ils vouloient ſur ſon ſort, broüillant la verité ;
Que mon Fils paroiſſant d'impoſteur fut traité ;
Mais je perdis bien-toſt ce reſte d'eſperance,
Mon Fils ne parut point. J'en jurai la vangeance,
Et deſlors reſolut de les immoler tous,
Avec ſoin, & ſans bruit, je préparay mes coups.
Heureux ! que dans le temps de m'en faire juſtice,
Le bruit de voſtre Hymen commence leur ſupplice.

MEDE'E.

Seigneur, par ce récit je comprens vos douleurs ;
Mais l'équité des Dieux ſçaura vanger vos pleurs,
J'en vois l'heureux augure à regarder quel zele
Range ſous vos Drapeaux voſtre Peuple fidelle.
Que n'eſpere-t-il point du bras & des exploits
De ce Chef dont il croit que vous ferez le choix ?
Tous nomment Sthenelus, avant que vous entendre,

Soit en s'aplaudiſſant de pouvoir vous comprendre,
Soit pour vous avertir par un détour ſecret,
Qu'ils ſuivroient au combat tout autre avec regret.
Luy ſeul eſt à leurs yeux digne de tant de gloire,
Son nom ſeul à leurs vœux répond de la victoire:
Il n'eſt point d'entrepriſe en marchant ſur ſes pas,
Où leur zele pour luy pût refuſer leur bras.
L'éclat de ſes exploits, ſon appuy favorable,
De ſon facile accueil le charme inévitable
Attire ſur ſes pas une nombreuſe Cour,
Qu'on voit par ſes bienfaits augmenter chaque jour,
Et fait à vos ſujets, dans leur ardeur extrême,
Regretter qu'à ſon front il manque un Diadême.
Et pouvez-vous, Seigneur, confier vos deſſeins,
Vos troupes, voſtre Etat, en de meilleures mains?
De ſa haine pour moy je connois le caprice;
Mais à mes Ennemis je ſçai rendre juſtice:
S'il me hait, il vous ſert, & je vois ſans courroux,
Ce qu'il fait contre moy, ſur ce qu'il peut pour vous.

EGE'E.

Ce ſentiment m'oblige & j'aime à voir, Madame,
Cette équité pour luy qui regne dans votre ame:
Quoy qu'enfin ces vertus qui le font eſtimer,
En tout autre peut-eſtre auroit droit d'allarmer:
Mais pour en craindre rien ſa foy m'eſt trop connuë,
Et je rens grace au Ciel qui l'offrit à ma veuë.
Par un charme impréveu dés ſon premier abord,
Du fils que je pleurois je ſentis moins la mort,
Je crus voir mon vangeur, & mon ame charmée,
Le deſtina dés-lors pour Chef à mon Armée.
Je n'attens ſon retour que pour me declarer.
A mes vœux juſqu'icy tout ſemble conſpirer:
Cependant vous diray-je un trouble qui m'agite?
Contre moy-même en vain ma raiſon s'en irrite,

Je fais pour le bannir des efforts superflus,
Un songe cette nuit m'a fait voir Sthenelus ;
Mes troupes sous son ordre à partir toutes prestes,
Fondoient sur sa valeur l'espoir de cent conquestes ;
Mille cris d'allegresse éclatoient dans les airs ;
Quand un nuage affreux percé de longs éclairs
S'est avancé vers nous du côté de Corinthe,
Un coup de foudre en sort qui nous remplit de crainte,
Et renverse en passant Sthenelus à mes pieds :
Aux yeux de mes soldats de sa cheute effrayez,
Moy-même, & c'est sur tout ce qui me doit surprendre,
Saisi d'une fureur que je ne puis comprendre,
J'avois le bras levé pour luy percer le sein,
Une effroyable voix a retenu ma main.
Arreste, me dit-elle, *arreste temeraire*,
Sçais-tu quel sang se vient verser ta colere ?
Ces mots m'ont fait frémir, & mon émotion
A finy les horreurs de cette illusion.

MEDE'E.

Seigneur, je sçay qu'une ame au-dessus du vulgaire,
De ces erreurs des sens ne s'épouvante guere ;
Mais d'un péril caché les Dieux plus d'une fois
Dans l'image d'un songe ont averti les Rois.
Déja sur vos desseins, pour prévoir tout obstacle,
De Delphes par vostre ordre on consulte l'Oracle,
Sa réponse, Seigneur, pourra vous reveler
S'il est quelque peril. . . Mais on vient vous parler.

SCENE III.

EGE'E MEDE'E, CLEONE, AMINTAS.

AMINTAS.

SEigneur, en ce moment le peuple plein de joye
Découvre les secours que Thebes vous envoye,
A travers la pouſſiere on les voit des remparts,
En bon ordre vers nous ſuivre leurs Etendarts;
Sthenelus empreſſé devançant leurs cohortes,
D'Athenes cependant ſe fait ouvrir les portes,
Suivy de Chefs Thebains, qui viennent, pour leur Roy,
D'une étroite union vous confirmer la foy.

EGE'E.

Madame, pardonnez ſi des ſoins neceſſaires..,&
Mais je vois vers ces lieux venir ces Etrangeres,
Je vais d'elles & d'eux libres dans peu de temps,
Du bonheur de ma flâme avancer les inſtans,
Ordonner les apreſts de l'Hymen où j'aſpire,

SCENE IV.

ERIXENE, THAMIRE, EGE'E, AMINTAS.

THAMIRE.

MA Fille & moy, Seigneur, ſortant de voſtre Empire,
Où de voſtre bonté les genereux effets....

EGE'E.

C'eſt trop vous ſouvenir de ſi foibles bienfaits,
Madame. Il doit tarder à votre impatience
De vous revoir aux lieux où vous priſtes naiſſance,
Vous pouvez toutes deux partir ſans differer,
Mes ſoins, pour vous conduire, ont fait tout préparer.
S'il eſtoit cependant quelque marque nouvelle,
Que vous puſſiez encor attendre de mon zele,
L'une & l'autre à loiſir vous pouvez y penſer,
Tandis qu'un nouveau ſoin m'oblige à vous laiſſer.

SCENE V.

ERIXENE, THAMIRE,

THAMIRE.

TOut ſuccede, Madame, à noſtre heureuſe feinte,
Et noſtre prompt départ va terminer ma crainte,

Venez, & ſans vouloir attendre ſon retour
Partons, abandonnons ce dangereux ſéjour :
Pour voſtre vie, ô Dieux ! quel péril manifeſte :
S'il alloit découvrir par quel hazard funeſte
La Fille de Pallante, au gré de ſes deſſeins,
Sous le nom de ma Fille eſt livrée en ſes mains :
Quoy donc ! qui vous arreſte ? & d'où vient ?...

ERIXENE.

Ah ! Thamire.

THAMIRE.

Quoy ? quel eſt ce ſoûpir, & que veut-il me dire ?

ERIXENE.

O ! ma chere Thamire ; en vain le ſort plus doux
D'un mortel ennemy m'aide à fuir le courroux ;
Pour calmer mes chagrins il n'a rien fait encore,
Et c'eſt toy maintenant, toy ſeule que j'implore ;
Et ſi tes ſoins pour moy dès que je vis le jour,
En mille occaſions m'ont fait voir ton Amour,
Jamais de cet amour une preuve certaine
Ne fut plus neceſſaire à la triſte Erixene.

THAMIRE.

Oüy, mais loin de ces lieux précipitons nos pas,
Vous me direz le reſte en fuyant ces climats,
Je pouray vous ſervir d'un eſprit plus tranquile.

ERIXENE.

Si je fuis, ton ſecours me devient inutile.
Et par qui craindrons-nous que nos ſoins ſoient trahis ?
Nous avons déguiſé nos noms, noſtre pays,
Noſtre vaiſſeau briſé par l'effort de l'orage,
Et coulé ſous les eaux auprès de ce rivage
N'a laiſſé ſur ces bords que quelques Matelots,
Qu'un Eſquif avec nous a pû ſauver des flots ;
Leur foy, leur intereſt les engage au ſilence.
Preſte-moy donc, Thamire, un moment d'audiance.

Ecoute des secrets d'où dépendent mes jours,

THAMIRE.

Parlez, expliquez-vous, Ciel! où tend ce discours?

ERIXENE.

Tu connois Sthenelus, ce Heros intrepide,
Que la gloire conduit sur les traces d'Alcide,
De cette heureuse Cour l'ornement immortel.

THAMIRE.

Ouy, Madame, je sçay que d'un monstre cruel,
Pour son premier exploit, jeune & sans nom encore,
Sa valeur affranchit les chemins d'Epidaure,
Je sçay qu'on l'y reçeut en vainqueur glorieux,
Qu'il vous vit, vous aima, vous plût; qu'en ses adieux
Sa douleur vous marqua la plus vive tendresse;
Mais quoy, n'avez-vous pas vaincu vostre foiblesse?
Rappellez-vous encore un fatal souvenir
Qui ne sert . . .

ERIXENE.

Et comment le pourrois-je bannir,
Quand ce Heros courant de victoire en victoire
D'étruit tous mes efforts par le bruit de sa gloire?
Songe par quels exploits son bras & son destin
Jusques en cette Cour luy firent un chemin,
Quels monstres étouffez par sa main vangeresse;
Et peux-tu bien Thamire accuser de foiblesse
Un amour genereux, dont la gloire est l'appuy;
Dois-je enfin l'oublier où tout parle de luy?

THAMIRE.

O Ciel! il est donc vray? vous l'avoüez, Madame;
Songez-vous quels périls menacent vostre flame?
Songez-vous quel devoir vous sépara tous deux?
Trop prompte à laisser naistre un amour malheureux,
Vous conceustes bien-tost quel obstacle invincible
Vos desirs trouveroient en un Pere inflexible:

D'ambitieux

D'ambitieux projets l'eſprit toûjours frapé,
Pour remonter au rang qu'il ſe croit uſurpé,
Pouvoit-il ſe reſoudre à donner à ſa fille
Un Epoux reſté ſeul d'une triſte famille,
Errant, infortuné, ſans appuy, que ſon bras ?
Sthenelus genereux finit cet embaras,
Il fit pour vous quitter un effort neceſſaire ;
Vous-même enfin renduë aux volontez d'un Pere,
Sans les vents oppoſez, vous alliez avec moy
Au Roy de Syracuſe engager voſtre foy ?
Eſt-il temps aujourd'huy de rappeller l'idée
D'un amour dont enfin vous fuſtes poſſedée ?
Sur Sthenelus icy quel eſpoir fondez-vous ?
Prétendez-vous, ô Dieux ! en faire voſtre époux ?
Quelque rang dans ces lieux que la faveur luy donne,
Pour en porter le titre a-t-il une Couronne ?
Et voſtre cœur dût-il juſques-là s'abaiſſer,
En s'uniſſant à vous, voudroit-il offenſer
L'implacable ennemy du ſang qui vous fit naiſtre,
Un Roy dont l'amitié l'a fait ce qu'il peut eſtre ?
Que dis-je ? oubliez-vous que par divers avis
Vos freres ſont chargez du meurtre de ſon fils ?
Combien avidement la douleur qui l'anime
Au défaut de leur ſang vous prendroit pour victime ?
Vous-même au moins de vous prenez quelque pitié.

ERIXENE.

Je vois dans ces conſeils ta ſincere amitié,
Thamire, je t'en louë, & je voudrois moy-même
Pouvoir d'un digne prix payer ce zele extrême,
Mais les conſeils ſont vains pour les cœurs réſolus.
Tu me prédis la mort ſi je vois Sthenelus ;
Mais ſi ſans luy parler j'abandonne ces rives,
Je meurs le cœur percé des douleurs les plus vives,
A ce cœur malheureux laiſſe au moins le plaiſir,

S'il ne peut fuire la mort, qu'il puiſſe la choiſir;
Mais à trop de frayeurs tu te laiſſes ſéduire,
Depuis noſtre départ conſidere, Thamire,
Ce que pour moy les Dieux ont fait juſqu'à ce jour,
A des raiſons d'Etat immolant mon amour,
Contrainte de traîner ma vie & ma miſere
Sous le joug d'un hymen à tous mes vœux contraire,
A quels maux éternels j'allois livrer mon cœur!
Les Dieux ont pris enfin pitié de ma douleur,
Ils ont changé les vents, & l'onde impetueuſe
M'a pouſſée aux ſeuls bords où je puiſſe eſtre heureuſe,
Et me pardonnerois-je aprés cette faveur?
De n'oſer juſqu'au bout éprouver mon bonheur?
Sthenelus n'eſt pas Roy, mais un heros Thamire,
Qui fait trembler les Rois, ou ſoûtient leur Empire,
Qui trouve dans ſon bras le garant de ſes vœux,
Aux yeux de l'Univers eſt-il au-deſſous d'eux?
Enfin ſi mon repos t'eſt de quelque importance,
Si de mon deſeſpoir tu crains la violence,
Seconde les efforts d'une innocente amour,
Sthenelus, tu le ſçais, arrive en cette Cour,
Avant que nous partions, il faut que je le voye,
Thamire, & tu me dois accorder cette joye.
Cherches-en les moyens les plus ſeurs, les plus prompts.

THAMIRE.

Hé bien vous le voulez, je cede à vos raiſons,
Et vais, pour vous ſervir employer tout le zele,
Que l'on peut exiger du cœur le plus fidelle.
De voſtre deſeſpoir il faut parer les coups,
Vous vivrez par vos ſoins, ou je meurs avec vous.

ERIXENE.

Ah! tu me rens la vie & me combles de joye.

Rentrez. Je cours, Madame, où voſtre ordre m'envoye.

SCENE VI.

THAMIRE *ſeule.*

OUy je vous ſerviray, mais comme je le doy,
Moy ! trahir ſon honneur pour luy prouver ma foy ?
Moy-même la livrer au trépas volontaire,
Où l'expoſe en ces lieux un amour temeraire ?
En mourant avec elle, emporter la douleur,
D'avoir preſté ma main pour luy percer le cœur !
Ainſi je remplirois les vœux & l'eſperance
De ceux qui m'ont commis ſon ſort dés ſon enfance ?
Non, non dans les perils où je la voy courir,
Allons contre elle-même il faut la ſecourir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

STHENELUS, ARCAS,

ARCAS.

De quel accueil, Seigneur, le Roy vient devant tous
D'honorer ces Thebains arrivez avec vous!
Avec quelle bonté sa faveur confirmée
Vient de vous declarer le Chef de son Armée!
Quelle noble carriere ouverte à vos exploits!
Combien sur vos rivaux vous éleve un tel choix!
Tout vous rit, tout vous cede, & Medée elle-même.
Vous avez entendu quelle chaleur extrême
Luy fait de vostre gloire embrasser le party.
De quel œil voyez-vous tant d'orgüeil démenty?
D'un si prompt changement quel est donc le mystere?
Vous craint-elle? est-ce feinte? est-ce amitié sincere?

STHENELUS.

Ou feinte, ou verité, je la connois trop bien,
J'en ay trop fait, Arcas, pour n'en soupçonner rien,
Et je sens que mon cœur, quelque effort qu'il se fasse,
Est encore trop loin de meriter sa grace.

Plus ſon pouvoir s'accroît, plus, au lieu de trembler,
Ma haine s'affermit, & Tembe redoubler;
Peut-eſtre que mon ame en eſt trop poſſedée;
Car enfin, quelques traits dont on peigne Medée,
Je ſçay que ſa beauté, ſon eſprit, ſon grand cœur,
Qui n'a jamais ployé ſous le faix du malheur,
De ſon Hymen rompu le trop ſenſible outrage
Pourroit à d'autres yeux en adoucir l'image;
Son amour éperdu fit tout ce qu'elle a fait:
Mais ſoit que dans mon cœur rien n'excuſe un fortfait,
Soit par un inſtinct que la nature inſpire,
Nous ſentions l'ennemy qui doit un jour nous nuire,
Je la vis à regret paroiſtre en cette Cour
Bien-toſt du ſouverain la faveur & l'amour,
Par des effets certains confirma ce préſage,
Et ſon Hymen prochain l'aſſure davantage,
Par les mêmes ſermens ils ſe vont engager;
Mais de tous mes ennuis c'eſt là le plus leger.

ARCAS.

Que dites-vous, Seigneur? vous à qui la fortune,
Rend preſque d'un grand Roy la puiſſance commune,
Vous qu'il vient d'honorer d'un ſi glorieux choix!

STHENELUS.

Ah! de là naiſt, Arcas, le trouble où tu me vois,
Tes yeux furent témoins du feu qui me devore,
Et dans quel deſeſpoir je partis d'Epidaure:
Reſolu de perir par un noble trépas,
Jaloux du nom d'Hercule, & marchant ſur ſes pas,
J'entrepris de vanger & d'affranchir la Terre
De Monſtres, de méchans échapez au Tonnerre,
Et du moins par l'éclat de mille exploits fameux,
Rendre illuſtre un amour qui ne pût eſtre heureux.
Le ſuccès en tous lieux ſuivit mon entrepriſe:
Enfin nous arrivons ſur les bords du Cephiſe,

Où, dans un sacrifice offert aux immortels,
Je me purifiay sur leurs sacrez Autels
De tant de sang impur dont ma main fut soüillée.
Le Prestre, en observant la victime immolée,
Plein d'un transport divin, m'annonce que les Dieux,
Par un ordre secret, m'appelloient en ces lieux:
Que j'y devois bien-tost voir la fin de mes peines,
Moy-même toûjours plein de la gloire d'Athenes,
Je m'y sentois porter par mes vœux les plus doux:
Mais lorsque ma grandeur m'y fait tant de Jaloux,
Lorsque versant sur moy ses faveurs les plus cheres,
Un Roy met son Armée en mes mains étrangeres,
Qu'il se rend de mon sort le garant & l'appuy,
Sçais-tu quel coup mortel il me porte aujourd'huy?
Ce qu'il vient d'exiger de mon obéïssance?
Prest à faire à Corinthe éprouver sa vangeance,
De Pallante à la fois il proscrit la Maison,
Et veut que j'en détruise & la race, & le nom.
Je ne puis trop permettre à mon zele homicide,
Et ses vœux sont trahis s'il reste un Pallantide.
Ainsi d'un fils qu'il pleure il veut vanger la mort;
Juge, Arcas, des ennuis où me plonge le sort.

ARCAS.

Je ne le voy que trop; une secrete flâme
Aux charmes d'Erixene assujettit vostre ame,
Vous voilà devenu, d'Amant, d'Adorateur,
L'ennemy de son sang, & son persecuteur.
Mais que dis-je, Seigneur, quelle esperance vaine
Vous force à tant d'égards, & flate vostre peine?
Le Roy de Syracuse, épris de ses appas,
Tout prest à l'épouser l'attend dans ses Etats;
Elle est, dit-on, partie, & peut-estre arrivée.
A vos desirs ainsi pour jamais enlevée.
Cet Hymen entre vous a rompu tout lien.

Et que perd voſtre amour puiſqu'il n'eſperoit rien ?

STHENELUS.

Je te diray bien plus, & tu peux bien m'en croire.
Si ſon cœur préferant ſon amour à ſa gloire,
Avoit pû la réſoudre à me voir ſon Epoux :
Moy-même, cher Arcas, de ſa gloire jaloux,
J'aurois dédit ſon cœur, j'aurois ſçû la deffendre,
D'un Hymen inégal qui l'eût fait trop deſcendre.
Que dis-je ? pour témoins j'en prens icy les Dieux :
J'ay cent fois ſouhaité qu'un Hymen glorieux
Sur ſon front quelque jour remit le Diadême,
Et même j'eſperois dans mon amour extrême,
Faire éclater pour elle un zele genereux,
Juſqu'à pouvoir ſervir un Rival trop heureux.
Mais helas ! en perdant tout ce qui peut nous plaire,
Que cette grandeur d'ame eſt bien imaginaire ?
Qu'elle ſe ſoûtient peu contre l'affreux ennuy
De voir tout ce qu'on aime entre les bras d'autruy ?
Je poſſedois le cœur de l'aimable Erixene,
Un gage d'un tel prix flattoit-il peu ma peine ?
Me la voir enlever, n'eſt-ce rien perdre, ô Dieux !
Nous nous ſommes promis dans nos derniers adieux
Que le ſort, que le temps, qu'une abſence éternelle,
Ne pourroit jamais rien ſur noſtre amour fidelle ;
Ce ſerment mutuel dont les Dieux grands,
Devoit nous conſoler des malheurs les plus grands,
Ah ! combien de perils va courir ſa promeſſe,
Entre les bras d'un Roy qui l'aime avec tendreſſe !
Moy-même armé contr'elle & contre tous les ſiens,
Combien pour l'oublier elle aura de moyens ?
Et comment ſoûtenir cette image funeſte ?
Mais allons, de mon ſort il faut ſubir le reſte :
Je ne ſuis point, Arcas, obligé d'eſtre heureux,
Mais de ſuivre ma gloire en dépit de mes feux.

Je voy bien que les Dieux, pour tromper ma tendresse,
Ont voulu m'ébloüir d'une vaine promesse.
Reprenons mon dessein, & qu'un noble trepas
Termine mes malheurs au milieu des combats.
L'Armée, & tous les Chefs attendent ma presence,
Pour hâter leur départ, allons en diligence.
Qui vois-je ? évitons-là.

SCENE II.

MEDE'E, STHENELUS, CLEONE, ARCAS.

MEDE'E.

SEigneur, me fuyez-vous ?
Suis-je encore à vos yeux un objet de courroux ?

STHENELUS.

Je courois sans vous voir où mon devoir m'appelle.

MEDE'E.

Permettez qu'admirant vostre gloire nouvelle,
Et profitant du sort qui vous offre à mes yeux,
Un moment avec vous j'en rende grace aux Dieux,
Peut-être après vos soins à rechercher ma haine,
Ce retour soutient mal la fierté d'une Reine ;
Mais tous mes vœux remplis par mon Hymen conclu,
Pourquoy vous garderois-je un courroux superflu ?
Vostre bras est l'appuy de ce Trône où je monte,
Je ne puis desormais vous haïr qu'à ma honte,

Et partageant le fruit de vos exploits fameux,
Un même sort confond nostre espoir & nos vœux,

STHENELUS.

De la bouche du Roy j'en ay sçû davantage,
Vous-même vous m'avez donné vostre suffrage :
Vos éloges, Madame, ont devancé son choix.
C'est par trop de bonté me confondre à la fois :
Mais trop peu digne enfin du bonheur de vous plaire,
Je ne puis m'empêcher d'y craindre du mistere ;
J'en combats vainement les secretes raisons :
Toutefois si mon cœur se trompe en ses soupçons,
Si le temps & mes soins m'en font voir l'injustice,
Loin d'en vouloir, Madame, éviter le supplice,
Je viens vous en vanger moy-même à vos genoux,
Par des soûmissions qui dépendront de vous.

SCENE III.

MEDE'E, CLEONE.

MEDE'E.

VA, garde tes soupçons, & prévois ma vangeance,
Je sçauray t'accabler malgré ta défiance ;
Déja pour ce dessein j'ay préparé mes traits :
O quel triomphe heureux! quel comble à mes souhaits!
Si preste à me placer sur le Trône où j'aspire,
Je pouvois par sa perte augurer mon Empire !
Je ne néglige rien. Des témoins assidus
Par mon ordre sans cesse observent Sthenelus,
Ils le suivront par tout, à la Cour, à l'Armée,
Et de ses moindres pas je dois estre informée.

Toy va chercher Thrasile, & l'ameine en ces lieux,
Je veux que de concert... mais il s'offre à mes yeux.

SCENE IV.

MEDE'E, THRASILE, CLEONE.

THRASILE.

NOn, je ne puis caher le dépit qui m'enflâme,
Je ne souffriray point cet outrage.. Ah Madame!
Excusez le transport d'un trop juste courroux,
Et souffrez qu'en secret j'ose me plaindre à vous.
Aux mains de Sthenelus le Roy met son Armée.
Peut-il d'un tel affront flétrir ma renommée?
Quel conseil, quel idée, ou quel charme fatal
Luy fait me préferer un indigne Rival,
Qui de l'Epire icy poussé par sa misere,
N'apporta de sa foy que ce gage sincere?
Que dis-je? je l'apprens de mille endroits divers,
Vous servez qui vous nuit contre moy qui vous sers;
C'est par vous qu'il obtient la place qui m'est deuë.

MEDE'E.

Ah! plusque vous, Seigneur, ce coup m'a confonduë:
En l'élevant si haut, je voulois que le Roy
Craignit que son pouvoir me séduisit sa foy:
Mais sans perdre en discours une vaine colere,
Nous avons depuis peu découvert un mystere,
Par qui nostre ennemy peut se voir opprimé,
Si le Roy par vous-même en estoit informé.
Voicy le temps venu de le luy faire entendre;

L'Oracle d'Apollon que l'on luy vient d'aprendre,
Et dont je me ſuis fait informer aprés luy,
Le jette, me dit-on, dans un profond ennuy.
C'eſt ſur quoy j'ay conçû l'eſperance ſecrete...
Mais je le voy venir tel que je le ſouhaite,
Triſte, & dans un état où l'eſprit agité,
En proye à ſes ſoupçons, prend tout pour verité.
Vous, ſecondez mes ſoins, je vay vous faire naiſtre
Le temps de s'informer de ce qu'il doit connoiſtre.

SCENE V.

EGE'E, MEDE'E, THRASILE.

EGE'E.

VOici le temps, Madame, où le Ciel en courroux
Se plaît, pour m'étonner, à redoubler ſes coups.
La nuit à mon eſprit offre une affreuſe image.
Le jour je ſuis frapé d'un funeſte preſage,
Et cherchant dans mon trouble à me voir éclaircy,
Je rends grace au deſtin qui nous raſſemble icy.
Je connois de tous deux le zele & la prudence,
Mon choix pour Sthenelus peut-eſtre vous offenſe,
Thraſile; mais je puis, content de voſtre foy,
Payer aſſez d'ailleurs tout ce que je vous doy.

THRASILE.

Je vous abuſerois, Seigneur, ſi j'oſois dire
Que ce choix imprévû n'a rien dont je ſoûpire:
J'ay crû qu'il m'eſtoit dû; mais enfin ma douleur
Ne peut rien ſur la foy que vous garde mon cœur,

La loy de mon devoir sur mes vœux souveraine...

EGE'E

Aprenez donc tous deux le sujet qui m'ameine,
Jugez si c'est à tort qu'il trouble mon repos,
Delphes sur mes projets s'explique par ces mots.

Dans tes desseins secrets un vain espoir te flate,
Et tu perds ta Couronne, au lieu de te vanger,
Si tu n'évites pas une main trop ingrate,
Dans ton sang toute à te plonger.

MEDE'E.

Ah! Seigneur.

EGE'E.

Le sujet qui trouble mon courage,
Ce n'est point le trépas que le Ciel me présage,
C'est de laisser mon Trône à de fiers ennemis,
Qui pour m'en dépoüiller se sont crus tout permis;
De les voir insultant au courroux qui m'anime,
Joüir par mon trépas du succès de leur crime.

THRASILE.

Seigneur, quoyque le Ciel vous donne à redouter,
Ce n'est point un malheur qu'on ne puisse éviter,
C'est un avis secret de vous garder d'un traistre,
Qui n'est plus dangereux, si l'on peut le connoistre;
C'est ce qui par nos soins doit estre examiné.
N'avez-vous rien, Seigneur, encore imaginé?

EGE'E.

Helas, tant d'ennemis jaloux de ma puissance,
Laissent-ils de soupçons manquer ma prévoyance?
Mais j'ignore aprés tout sur qui les arrester,
Et je craints qu'au hazard les faisant éclater,
Je ne les rende vains, & ne haste peut-estre
L'effet d'un noir complot que je ne puis connoistre.
Vain désir de sçavoir la volonté des Dieux,
Qui sous le voile obscur de mots mysterieux,

Nous

Nous marquant un danger digne de noſtre crainte,
Nous taiſent les moyens d'en éviter l'atteinte!
Ainſi dans nos perils, moins inſtruits que troublez,
Et par divers ſoupçons nos eſprits ébranlez,
Ne ſçachant que choiſir, où tout eſt vray-ſemblable,
Ont trop peu de clartez pour voir le veritable.

MEDE'E.

Oüy, Seigneur, mais les Rois, comme plus prés des Dieux,
Sont ceux à qui leur voix ſe fait entendre mieux,
Ils vous inſpireront un parti ſalutaire,
C'eſt à nous cependant à voir ce qu'il faut faire;
Dans nos moindres ſoupçons rien n'eſt à negliger.
Voſtre Sceptre & vos jours, Seigneur, ſont en danger;
D'un attentat ſi grand qui peut eſtre capable?
Quel bras dans voſtre Empire eſt aſſez redoutable?
Pallante dans ces lieux, pour ce lâche projet,
N'a-t-il point quelque Fils, ou quelque amy ſecret?
Cherchons, examinons, que rien ne nous échappe.
O Ciel! quel eſt icy le ſoupçon qui me frape.

EGE'E.

Quoy! qui ſoupçonnez-vous? & ſur quel fondement...

MEDE'E.

Mais, non, c'eſt un ſoupçon conçû trop promptement,
A ſa haute vertu c'eſt faire trop d'outrage,
Et je ne m'en veux pas expliquer davantage.

EGE'E.

N'importe, à nos ſoupçons, dûſſent-ils nous tromper,
Vous-même l'avez dit, rien ne doit échaper,
Il faut examiner la plus foible apparence.

MEDE'E.

Des jugemens humains déplorable inconſtance!
Celuy de qui tantôt mes ſoins officieux
Etaloient hautement le merite à vos yeux,

Dans la crainte pour vous, dont mon ame eſt preſſée,
Eſt celuy qui d'abord a frapée ma penſée.

EGE'E.

Sthenelus?

MEDE'E.

J'ay banny cet injuſte ſoupçons:
Cependant j'y voyois d'abord quelque raiſon.
Enflé de ſa fortune & de ſa renommée,
Diſois-je, & ſi chery du Peuple & de l'Armée,
A qui cet attentat ſe peut-il imputer,
Qu'au ſeul, dans ces Etats, qui peut l'executer?
Ce grand nom, ces vertus dont je vantois les charmes,
Sont pour de tels projets les plus puiſſantes armes,
Et c'eſt-à-dire vray, Seigneur, ce qu'aujourd'huy
Il faudroit redouter en tout autre que luy.
Mais enfin mieux que nous vous devez le connoiſtre,
Vos immenſes bienfaits nous font aſſez paroiſtre,
Que vous n'avez ſi haut élevé ſon pouvoir,
Que bien perſuadé qu'il feroit ſon devoir;
Et moy j'aime à luy voir conſerver voſtre eſtime,
S'il eſtoit criminel, pourrois-je eſtre ſans crime?
On diroit que mes ſoins à le trop aplaudir,
A tout oſer, Seigneur, auroit ſçû l'enhardir.

THRASILE.

Et moy, quoyque l'éclat de ſa grandeur ſoudaine
Me rende icy ſuſpect, & d'envie, & de haine,
Ce ſcrupule ne peut m'empêcher de parler,
Lorſque voſtre peril me force de trembler.
J'oſe donc, inſpiré par ma crainte ſecrete,
Soûtenir le ſoupçon que la Reine rejette,
Et vous dire, Seigneur, qu'avec tous les appuis,
Que trouve Sthenelus chez vos Peuples ſéduits,
Un autre appuy d'ailleurs peut flatter ſon attente,
Avant qu'il vous ſervît il avoit vû Pallante,

Et si j'en crois, Seigneur, quelques avis secrets,
Sa Fille le soûmit dès-lors à ses attraits.
Gagné secrettement par l'accüeil qu'ils luy firent?
Qui sçait alors entr'eux les mesures qu'ils prirent?
C'est ce qu'avec le temps nous pourrons éclaircir;
Mais quand pour General vous osez le choisir,
Maistre de vos Soldats qu'il prit soin de séduire,
Songez à quels périls il pourra vous réduire?
Quels moyens il aura de se débarasser,
De ceux qu'à la revolte il ne pourra forcer?
Et qu'un Chef dangereux qui pour luy seul travaille,
A propos, quand il veut sçait perdre une bataille.

MEDE'E.

J'ignorois ces raisons, & mon étonnement...
Mais à quoy pensez-vous, Seigneur, en ce moment?

EGE'E.

Je songe, en le nommant pour Chef de mon Armée,
Que son ame d'abord de cet honneur charmée,
N'a pû, contre Pallante, apprendre mon dessein,
Sans faire dans ses yeux voir un trouble soudain.
Toutefois je ne puis à son cœur magnanime,
Malgré tant de raisons, imputer un tel crime,
D'autres motifs secrets auront pû le troubler,
Je veux, pour les sçavoir, l'entendre & luy parler:
Il faut que de ma main un ordre le rappelle.
Gardons tous cependant un silence fidelle;
Je veux voir sa surprise, y sonder ses secrets,
Sur ce que j'auray vû, nous resoudrons après.

SCENE VI.

MEDE'E, THRASILE.

MEDE'E.

PAr ce commencement vous jugez de la ſuite,
Il faut le ſoûtenir par la même conduite;
Il faut de toutes parts... Mais j'aperçois Hyllus,
Que j'ay commis au ſoin d'obſerver Sthenelus.

SCENE VII.

MEDE'E, THRASILE, HYLLUS.

MEDE'E.

VOus pouvez, ſans rien craindre, ouvrir icy voſtre ame.
Parlez Hyllus.

HYLLUS.

Je viens vous apporter, Madame,
Un avis dont mes yeux ſont les garants certains,
Et que j'ay crû pouvoir ſervir à vos deſſeins.
Je ſuivois Sthenelus. De la jeune Etrangere,
Vers luy ſur ſon chemin j'ay vû venir la Mere;
Elle l'aborde, & moy plus loin de quelques pas,
Feignant de n'écouter que ſon fidelle Arcas,

Trop loin pour les oüir, ne pouvant davantage,
J'ay du moins obſervé leur maintien, leur viſage;
Ils paroiſſoient tous deux déplorer leurs malheurs,
Et Sthenelus tâchoit de retenir ſes pleurs.
Il m'a même ſemblé qu'ils nommoient Erixene.
Après un long diſcours, elle le quitte à peine,
Qu'un pretexte tout preſt m'en ſeparant auſſi,
J'ay devancé ſes pas pour vous chercher icy.

MEDE'E.

O Dieux! de cet avis que faut-il que je penſe?
Allons, courons au Roy l'apprendre en diligence.
Venez par voſtre voix confirmer ce raport.

THRASILE *ſeul.*

Allons. Ciel! que de traits aſſemble icy le ſort,
Pour perdre l'ennemy dont la grandeur m'accable?
Ah! plût aux juſtes Dieux qu'il ſe trouvât coupable.
Que ſans devoir ſa cheute à mes efforts jaloux,
Ma gloire en ſeureté pût ſervir mon courroux!

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE *seule.*

EN vain je cours par tout, brûlant d'impatience,
En vain de tous mes vœux je haſte ma preſence,
Elle ne paroît point. Dans quel cruels tourmens
Mon cœur, de ſon retour, contre tous les momens!
Qui pourra m'en donner enfin quelque lumiere?
C'eſt moy qui découvrant Sthenelus la premiere,
Au devant de ſes pas l'ay fait d'abord voler,
Je les ay vû tous deux s'aborder, ſe parler;
Mais un détour bien-tôt m'a dérobé leur vûë.
O deſtins ennemis! qu'eſt-elle devenuë?
De noirs preſſentimens me rempliſſent d'effroy;
Je vais m'en éclaircir. Enfin, je l'aperçoy.

SCENE II.

ERIXENE, THAMIRE.

ERIXENE.

HE' bien, Thamire enfin, Sthenelus ? . . .

THAMIRE.

Ah ! Madame,
Que mes juſtes conſeils n'ont-ils touché votre ame ?
Que n'avons nous plûtôt abandonné ces lieux ?
Que d'ennuis épargnez !

ERIXENE.

Je tremble, juſtes Dieux !
Et n'oſe te preſſer d'expliquer ce myſtere.

THAMIRE.

Armez-vous bien plûtôt d'une juſte colere.
Vous m'avez veu, Madame, aborder Sthenelus ;
Mais, ô triſte ſuccès de mes ſoins ſuperflus !
Il s'eſt d'abord troublé quand il m'a reconnuë,
Et ſembloit éviter & mes pas, & ma veuë :
Ah ! Seigneur, ay-je dit, avec empreſſement,
De la part d'Erixene, écoutez un moment,
Il s'arreſte, il s'étonne à me voir dans Athenes ;
Je luy conte en deux mots nos perils & nos peines.
L'Hymen de Syracuſe où réſiſtoient vos vœux,
Et reculé du moins par un naufrage heureux.
J'attendois, que preſſé de ſon amour extrême,
Pour venir vous trouver, il s'offriſt de luy-même ;

Mais rêveur, interdit, il me laiſſoit parler ;
Je brûlois d'un dépit difficile à celer,
Et mon zele, pour vous, a trop oſé peut-eſtre.
Mais s'en reſerve enfin, j'ay voulu le connoiſtre ;
J'ay dit qu'en voſtre nom, je voulois l'avertir,
Que vous vouliez le voir, avant que de partir,
Le perfide à ces mots a rompu le ſilence.
Moy la revoir ? dit-il, *quelle eſt ſon eſperance ?*
Emporté quelque temps par mes jeunes deſirs,
Sa beauté, je l'avouë, eut mes premiers ſoûpirs :
Mais les ſoins de ma gloire ont purgé ces foibleſſes,
Je dois à mon Roy ſeul mon zele, & mes tendreſſes,
Je tiens à ſon pouvoir par d'éternels liens,
Et tous ſes ennemis ſont devenus les miens.

ERIXENE.

Ciel !

THAMIRE.

Ainſi plus d'amour, & qu'une prompte fuite
La tire des perils, où ſon ſort l'a conduite.
La plaindre en ſes malheurs, & n'en rien découvrir,
C'eſt tout ce qu'à ma foy ma gloire peut ſouffrir.
L'infidelle à ces mots ſe dérobe à ma veuë,
Et me laiſſe à tel point ſurpriſe & confonduë,
De douleur, de dépit ſi ſaiſie à la fois,
Que j'en pers quelque tems l'uſage de la voix.

ERIXENE.

Juſte Ciel ! qu'ay-je fait, & quelle ignominie
Ternit en un moment le reſte de ma vie ?
Quel affront m'attendoit en ces funeſtes lieux ?
O ma foy mépriſée ! ô ma famille ! ô Dieux !

THAMIRE.

Madame, ou je me trompe, ou je voy ſa penſée,
Le lâche mouvement d'une ame intereſſée,
Sous ces fauſſes raiſons luy fait cacher ſa peur.

Il voit que dans ces lieux Pallante eſt en horreur.
Il craint que pour ſa Fille une ardeur plus fidelle
Ne renverſât bien-toſt ſa fortune nouvelle :
Mais ſans plus regretter de frivoles amours,
Le temps preſſe, il faut fuir, il faut ſauver vos jours.

ERIXENE.

Fuir avec un affront qui comble mes miſeres?

THAMIRE.

Oüy, fuir pour vous vanger, pour voir bien-toſt vos Freres,
Avec leurs Alliez fondre ſur ces Etats;
D'un Roy qui vous adore allons armer le bras:
Qu'en ſoldats, en Vaiſſeaux Syracuſe fertile,
Bien-toſt dans cette guerre entraîne la Sicile.
Athenes, croyons-en mille Oracles divers,
Par Syracuſe un jour doit eſtre miſe aux fers.
Eprouvons ſon deſtin en un temps ſi propice.
Eſſayons, s'il ſe peut, en vous faiſant juſtice,
De détruire un Etat où le lâche aujourd'huy
Croit voir à ſa grandeur un ſi ſolide appuy.

ERIXENE.

Ouy, ç'en eſt fait, partons. Tu m'y vois reſoluë;
Toute plainte, Thamire, eſt icy ſuperfluë.
Qu'une juſte colere étouffe un lâche amour.
Je brûle de quitter cet odieux ſéjour.
Va, dis que pour partir au Port tout ſe diſpoſe,
Et toy de ton coſté prépare toute choſe,
Je ſuy tes pas.

THAMIRE.

J'y cours, Madame, en ce moment,
O de mon artifice heureux évenement!

SCENE III.

ERIXENE *seule.*

ARreſte, malheureuſe, une fureur ſi prompte.
Où prétens-tu porter ton malheur & ta honte ?
Vas-tu rendre ton cœur aux tendreſſes d'un Roy
Qui t'attend pour t'offrir ſon Trône avec ſa foy ?
Vil rebut d'un ingrat, quel don vas-tu luy faire ?
Et tel qu'il eſt ce cœur, indigne de luy plaire,
Crois-tu qu'il y conſente, & ſe puiſſe trahir,
Pour le bonheur d'autruy, dont il ne peut joüir ?
Et de quel front vas-tu, quand c'eſt toy qui l'offenſes,
De ce Prince qui t'aime implorer les vangeances ?
L'ingrat dont tu plains l'aſçû vanger de toy ;
C'eſt toy qu'il faut punir du mépris de ſa foy.
Oüy, devant que ta honte en tous lieux ſe publie,
Où tu laiſſas ta gloire, il faut laiſſer la vie.
Allons, tranchons nous-même un deſtin odieux :
Mais cherchons le perfide, expirons à ſes yeux ;
D'un triomphe ſi beau qu'il goûte l'avantage ;
Ou plûtoſt, s'il ſe peut, que cette triſte image,
Puiſſe, pour le punir, luy laiſſer dans le cœur
Un ſouvenir affreux, une éternelle horreur.
Mais qui vient m'arreſter ?

SCENE IV.

EGE'E, ERIXENE, AMINTAS.

EGE'E *à Amintas.*

AVant que l'introduire,
D'abord qu'il paroiſtra qu'on vienne m'en inſtruire.
à Erixene. *Amintas ſort.*
Votre Mere n'eſt point, Madame, dans ces lieux.

ERIXENE.

Quelques ſoins du départ l'éloignent de mes yeux,
Seigneur : mais je la vois, & je vous laiſſe enſemble.

EGE'E

Non, un même intereſt en ce lieu nous aſſemble,
Madame, & devant vous je veux auſſi m'ouvrir.

ERIXENE *à part*

O Ciel ! ſelon mes vœux ne puis-je au moins mourir.

SCENE V.

EGE'E, ERIXENE, THAMIRE.

THAMIRE.

VOus, Seigneur, en ces lieux, quelle faveur nouvelle !
Noſtre départ eſt preſt, & le vent nous appelle.

Mais de tous vos desirs nous faisant une loy . . .

EGE'E.

Je ne veux qu'un moment, Madame, écoutez-moy:
Depuis que sur ces bords les flots vous ont poussée,
Vous sçavez jusqu'icy quelle ardeur empressée.
M'a fait, où je l'ay pû, prévenir vos souhaits.
Pour azile d'abord vous eustes mon Palais;
En vous y recevant, vous me fistes connoistre,
Que d'illustres parens l'Elide vous vit naistre:
Toutes deux, disiez-vous, vous traversiez les flots;
Pour porter vostre hommage au Temple de Delos.
Pour accomplir vos vœux, troublez par un naufrage.
J'ay fait tout préparer, je n'ay pû davantage,
Je vous l'ay déja dit; mais enfin à mon tour,
Avant que de vous voir éloigner de ma Cour,
Puis-je du moins, Madame, esperer pour salaire,
Que vous vous expliquiez avec un cœur sincere,
Et que vous me disiez, sans détours superflus
Quel interest icy vous joint à Sthenelus.

THAMIRE.

Moy, Seigneur? Je voy bien qu'on vous a fait entendre,
Que je viens de le voir, & pourquoy m'en deffendre?
Mais au plus dur trépas qu'on me livre aujourd'huy,
S'il est quelque interest qui me lie avec luy.
Un favorable sort l'amena dans l'Elide,
Où son bras nous défit d'un ennemy perfide,
Nous luy devons beaucoup: & lors qu'en vostre Cour
Un bruit par tout semé nous apprend son retour,
Quels sentimens ingrats aurions-nous fait paroistre,
De partir sans le voir, sans luy faire connoistre
Quelle part nous prenons à ses felicitez,
A ce comble d'honneurs qu'il tient de vos bontez.

EGE'E.

Pourquoy donc à ſes yeux montrant tant d'allegreſſe,
Vous a-t-il écoutée avec tant de triſteſſe ?
Quelle douleur ſecrete agitoit ſon eſprit ?

THAMIRE.

Il plaignoit nos malheurs tracez dans mon récit.

EGE'E.

Et que luy diſiez-vous, en parlant d'Erixene ?
D'où vient à tous deux cette rougeur ſoudaine ?
Quel trouble a donc frapé voſtre cœur inquiet ?
Ah ! vous me déguiſez icy quelque ſecret,
Il faut me l'avoüer ſans differer, ſans feindre ;
Ou ma juſte rigueur ſçaura vous y contraindre.

THAMIRE.

Que vous dire, Seigneur, ſi vous n'en croyez rien ?
Vous doutez de ma foy.

EGE'E

Vous réſiſtez. Hé bien,
Gardes.

ERIXENE.

Ah ! retenez, Seigneur, voſtre colere :
Je vais vous éclaircir par un aveu ſincere :
Mes jours meritent-ils que par tant de détours
On cherche à prolonger leur déplorable cours ?
Valent-ils que pour eux l'innocence périſſe ?
Sur moy ſeule, Seigneur, doit tomber le ſuplice.
C'eſt pour moi, c'eſt par moi qu'elle agit en ces lieux,
Sa foy pour ſa Maiſtreſſe eſt tout ſon crime.

THAMIRE.

O Dieux !

EGE'E.

Qu'entens-je ? & comment donc eſt-elle voſtre mere ?

ERIXENE.

Elle a ſous ce faux nom voſtre colere.

Dès mes plus jeunes ans attachée à mon sort,
Elle m'a cru par là garantir de la mort:
Mais je reprens mon nom pour luy sauver la vie,
Pour offrir au courroux, dont vostre ame est saisie,
Un sang plus criminel, plus digne de vos vœux,
Et qui pourra suffire enfin pour toutes deux.
Cette faveur a droit de flater mon attente,
Et je vous en conjure en fille de Pallante.

EGE'E.

Vous!

THAMIRE.

Ah! qu'avez-vous dit?

ERIXENE.

Pouvez-vous en douter?
Est-ce un nom qu'en ces lieux il fût doux d'emprunter?
Oüy, vous voyez en moy cet Erixene même,
Qui loin de son Païs, cherchant un Diadême,
Triste joüet des vents, & des flots, & du sort,
Est jettée en vos bras pour y trouver la mort.

EGE'E.

Qu'entens-je? & quel objet à mes yeux se presente!
Vous Erixene! vous la Fille de Pallante?
La Sœur de ces cruels, dont la noire fureur,
Du meurtre de mon Fils ose avoüer l'horreur?
Mais avec ces ces raisons de craindre ma vangeance,
D'où vient à l'éviter si peu d'impatience?
Quel dessein si long-temps vous arreste en des lieux
Où ma haine a proscrit vostre sang odieux?

ERIXENE.

Je vous ay dit, Seigneur, ce que j'ay pû vous dire,
Pour obtenir de vous la mort que je desire.
Le reste est inutile, & ne vous touche point.

EGE'E.

Non, je veux estre encor éclaircy sur ce point.

Je veux apprendre tout.

ERIXENE.

Et comment m'y contraindre ?
Qui ſouhaite la mort, qu'a-t-il encore à craindre ?
Voulez-vous faire plus que de m'oſter le jour ?

EGE'E.

En vain vous me croyez tromper à voſtre tour.
Je voy, trop averty par le Ciel favorable,
Le perfide deſſein dont vous eſtes capable ;
Et quelque fermeté qui vous puiſſe aſſurer,
Du fond de voſtre cœur je ſçauray le tirer.

THAMIRE.

Ah ! Seigneur, arreſtez, je vais ne vous rien taire.
Et pourquoy vous cacher un innocent myſtere.
Il eſt vray de Pallante elle a receu le jour :
Mais loin qu'un noir deſſein l'arreſte en voſtre Cour,
Bien loin d'y partager la haine de ſes freres,
On l'y verroit ſans peine oublier ſes miſeres,
Y diſputer de zele avec tous vos ſujets,
Si le ſort & l'amour ſecondoient ſes projets.
Elle aime en vos Etats

ERIXENE.

Ah ! que fais-tu, Thamire ?
Tu me couvres de honte, au moment que j'expire.

THAMIRE.

Eſt-ce un crime honteux que d'aimer Sthenelus ?
Oüy, les déguiſemens ſont icy ſuperflus,
Seigneur, c'eſt ce Heros, c'eſt ce ſujet fidelle,
Qui maiſtre de ſon cœur, vous en répond pour elle.

EGE'E.

Ils s'aiment donc tous deux, ce n'eſt point un faux brüit !
Ah ! c'eſt de quoy ſur tout je voulois eſtre inſtruit.
Le reſte qu'on me cache eſt facile à comprendre.

SCENE VI.

EGE'E, ERIXENE, THAMIRE, AMINTAS.

AMINTAS *bas à Egée.*

A Vos ordres, Seigneur, Sthenelus vient se rendre,
Il demande à vous voir avec empreſſement.

EGE'E.

Conduis les l'un & l'autre en leur apartement;
Qu'on les garde avec ſoin dans un profond ſilence,
Après tu le feras venir en ma preſence.
Suivez-le toutes deux.

THAMIRE.

Qu'avez-vous fait? helas!

ERIXENE.

Je m'arrache à des maux pires que le trépas.

SCENE VII.

EGE'E *ſeule.*

ENfin les juſtes Dieux offenſez par le crime,
A mes reſſentimens livrent une victime,
Je la puis immoler aux manes de mon Fils.

Je puis voir à leur tour pleurer mes ennemis :
En attendant qu'un jour par des coups plus funeſtes,
Dans les flots de leur ſang j'en étouffe les reſtes.
Je ne crains plus rien d'eux, je tiens entre mes mains,
Le traiſtre dont l'audace appuyoit leurs deſſeins :
Il n'en peut éviter la peine legitime,
Tout le convainc, tout ſert à me prouver ſon crime.
Mes ſonges, mes terreurs, les Dieux, ce lâche amour,
Que ſon cœur perfide m'a tû juſqu'à ce jour.
Oüy, voilà contre luy dans ce ſonge ſincere,
Quelle cauſe inconnuë allumoit ma colere ;
Le voilà ce nuage environné d'éclairs,
Qui vers nous de Corinthe avançoit dans les airs.
Ce coup de foudre affreux, échapé de la nuë,
Par qui fut renverſé le perfide à ma veuë.
Enfin voilà l'ingrat dont je ſuis menacé.
O triſte aveuglement! ô projet inſenſé!
Ennemis éloignez craignant les entrepriſes,
Je me mets en état de braver leurs ſurprises,
Et ſous le nom d'amy, je laiſſe un impoſteur
Se cacher dans mon ſein pour luy percer le cœur.
Il vient. O juſtes Dieux dont la bonté me guide!
Vous qui voyez ſon cœur, n'eſt-ce là qu'un perfide?
Avec quelle aſſurance il paroiſt à mes yeux?

SCENE VIII.

EGE'E, STHENELUS.

STHENELUS.

SEigneur, pour vous trouver j'ay volé vers ces lieux.
Par votre ordre preſſant rappellé de l'Armée,
J'en ay ſenty mon ame en ſecret allarmée.
Quel obſtacle imprévû, quelle neceſſité
Vous fait changer ſi-toſt un projet arreſté?
D'où vient ſur voſtre front une douleur ſi grande?

EGE'E.

M'oſes tu bien encore faire cette demande?
Qui le ſçait mieux que toy?

STHENELUS.

Seigneur, que dites-vous?
Quel motif inconnu m'attire ce courroux?

EGE'E.

Va je ſuis éclairé ſur tes vains artifices;
Je ſçay tous tes deſſeins, je connois tes complices,
Il eneſt en mes mains, tu ne me trompes plus.

STHENELUS.

Et ce diſcours, ô Ciel! s'adreſſe à Sthenelus?

EGE'E.

A luy-même, à l'ingrat dont la noire furie,
Pour prix de cent bienfaits, veut m'arracher la vie.

STHENELUS.

Moy?

EGE'E.

L'oſes-tu nier quand tout eſt éclaircy ?

STHENELUS.

Et qui de voſtre foy s'oſe jouer ainſi ?
Qui peut donc vous tenir cet horrible langage ?
A ! je m'étonne peu de ce ſoudain orage :
Je ſçay trop les écüeils, où facile à changer,
Le ſort, dans une Cour, expoſe un Etranger.
En luy la nouveauté d'abord a de quoy plaire :
Mais ſi ſon zele enfin l'y rend trop neceſſaire,
Ce que des mains du Prince il reçoit de bienfaits,
Sont autant de larcins qu'il fait à ſes ſujets.
Auſſitoſt en ſecret, ou bien à force ouverte,
Mille ennemis jaloux travaillent à ſa perte :
Par l'eſpoir du ſuccés d'autant plus animez,
Que ſans aucuns parens de ſa cheute allarmez,
Il n'a que des amis, qu'a ſa grandeur nouvelle
Attacha la fortune, & qu'il perd avec elle.
Mais vous, Seigneur, mais vous pour qui la verité,
Dans les plus ſombres cœurs n'a point d'obſcurité,
Vous dont mille bienfaits ſemblent faire paroiſtre,
Qu'à vos yeux pleinement ma foy s'eſt fait connoître
De vils flateurs icy ſecondez-vous les vœux ?
Voſtre bonté, pour moy, fait mon crime envers eux.
Voilà ce qui les bleſſe, & comme en ma preſence
Ils n'oſent contre moy hazarder leur vangeance,
Les lâches, en ſecret, me frapent par vos coups,
Et pour cacher leur honte ils ſe couvrent de vous.
Ne leur ſervez plus d'ombre, & laiſſez-les paroiſtre,
Souffrez que tels qu'ils ſont je les faſſe connoiſtre,
Et qu'en les confondant, je ſauve voſtre foy,
D'un piege dangereux qui vous nuit plus qu'à moy.
Je ne ſçaurois, Seigneur, y perdre que la vie,
Ma gloire, après ma mort, contre leur calomnie,

Laiſſe dans l'Univers d'aſſez fameux témoins :
Mais tandis qu'à ma perte ils engagent vos ſoins,
Que vous les ſecondez, ſouffrez que je le die,
De mon trépas, ſur vous, va tomber l'infamie,
Sur mon tombeau, Seigneur, votre gloire périt.
C'eſt-là ce qui contr'eux redouble mon dépit,
Et doit auſſi contr'eux tourner votre colere,
Et non contre un ſujet qui fidelle & ſincere,
Eut mieux aimé de vous le plus cruel trépas,
Que ce reproche affreux qu'il ne meritoit pas.

EGE'E.

Ciel ! faut-il qu'à tes yeux, le crime qui t'outrage,
Oſe de l'innocence emprunter le langage,
Et ſous ſes propres traits ſe déguiſe aujourd'huy,
Juſqu'à faire douter le Juge entr'elle & luy ?
D'un aſſaſſin caché ma vie eſt menacée ;
Je le cherche, & ſur luy tout je te ma penſée,
Luy ſeul me rend ſuſpect tout ce qu'on me fait voir.
Quel eſt icy ſur moy l'effet de ton pouvoir ?
Pour ſéduire mon cœur quels ſont enfin tes charmes ?
Moy qui regnay toûjours au milieu des allarmes,
Qui d'ennemis couverts tout preſt d'eſtre ſurpris,
Sur d'éternels ſoupçons vois flotter mes eſprits,
Par quel art en dépit de mon experience,
Peux-tu calmer ſi-toſt ma juſte défiance ?
De quel trouble ſaiſi je te laiſſois parler !
Que dis-je ! de mes yeux je ſens des pleurs couler.
Quel affront pour mon cœur, ſi tu n'es qu'un perfide
Et que faut-il enfin icy que je décide ?
Avec ce que je ſens, te puis je condamner ?
Après ce que je ſçay, te puis-je pardonner ?

STHENELUS.

Ny l'un, ny l'autre icy n'eſt en voſtre puiſſance.
Vous ne pouvez, Seigneur, condamner l'innocence,

Ny ſa juſte fierté n'admet point de pardon,
Ce ſeroit une tache imprimée à ſon nom.
Pour luy rendre juſtice il faut la reconnoiſtre,
Et ce trouble ſecret dont vous n'eſtes pas maiſtre,
Ce tendre mouvement qui vous vient d'agiter,
C'eſt elle par ma voix qui vient de l'exciter.
Dans votre ame pour moy, ſouffrez qu'elle décide.
Vos pleurs n'ont point, Seigneur, coulé pour un perfide.
Laiſſez à votre cœur deſabuſer vos yeux.
Et quel tigre cruel, quel monſtre furieux,
Après tous les effets d'une bonté ſi tendre...

EGE'E.

Va faral ſéducteur, je ne veux plus t'entendre.
Que ſert de m'éclaircir? que ſert de menacer?
Ton ſang me fut trop cher, pour le vouloir verſer.
Fuy plûtoſt, ſans t'armer d'une audace coupable,
Si tu ſens qu'on t'impute un crime veritable.
Fuy, dis-je, ſauve-moy du honteux embarras,
De punir à regret, ou de ne punir pas,
Et ſans vouloir pourſuivre une indigne victoire,
Quand j'épargne ton ſang, épargne auſſi ma gloire.

SCENE IX.

STHENELUS *ſeul.*

NOn, je ne puis, Seigneur, obéïr cette fois,
Ma gloire... Mais il fuit, il n'entend plus ma voix.
Juſtes Dieux! à quel point a-t-on pû le ſéduire?

De mon amour peut-eſtre on aura ſçû l'inſtruire ?
Peut-eſtre avec Thamire on m'aura vû parler,
Et quelqu'un l'aura pû connoiſtre & déceler.
Mais craint-on un amour ſans fruit, ſans eſperance ?
Et que m'a-t-elle dit qu'il prenne pour offenſe ?
Qu'Erixene entraînée où l'appelloit ſon ſort,
Syracuſe déja l'a reçûë en ſon port ;
Et qu'elle allant l'y joindre, un effroyable orage,
La força d'aborder ce dangereux rivage ;
Qu'elle en alloit partir. Quel lieu de ſoupçonner . . ;
Mais l'impoſture enfin peut tout empoiſonner.
L'innocence eſt en proye aux plus foibles indices.
Mais qui ſont contre moy ces témoins, ces complices ?
Qui ſont ceux en ſecret qui les ont fait parler ?
C'eſt ce que par nos ſoins il nous faut démeſler.
Allons, n'épargnons rien pour vanger mon injure,
Pour confondre à jamais l'envie & l'impoſture.
Monſtres plus dangereux, plus dignes de courroux,
Que tous ceux qu'à la Grece ont immolez mes coups.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MEDE'E, THRASILE.

THRASILE.

O Dieux! quelle avanture impréveuë, étonnante!
Cette jeune Etrangere eſt Fille de Pallante!
Un faux nom la cachoit aux yeux de cete Cour!
Elle vient d'avoüer ſon ſort & ſon amour!

MEDE'E.

Oüy, Seigneur, & le Roy m'en a dit la nouvelle.

THRASILE.

Il voit la verité de mon avis fidelle.
Il voit que ſur ce traiſtre, avec trop de raiſon,
Je luy voulois tantoſt inſpirer mon ſoupçon:
Il ne peut plus douter quel but, quelle eſperance,
De Pallante & de luy fondoit l'intelligence.
Sa perte eſt infaillible, & tout doit la haſter.
Et quel ſcrupule encor pourroit nous arreſter!
La fortune nous guide, & le Ciel nous éclaire.
Que dis-je? à nos efforts que reſte-t-il à faire?

Le Roy par ſon Arreſt va regler ſon deſtin.

MEDE'E.

Ah ! qu'un eſprit ſi juſte eſt encore incertain!

THRASILE.

Quoy ! doute-t-il du crime après tant d'évidence ?

MEDE'E.

Je ne ſçay; mais l'on peut douter de la vangeance.
Il a veu Sthenelus, & quand je l'ay preſſé
De me conter entre-eux ce qui s'eſtoit paſſé,
A mes yeux, il eſt vray, ſa bouche a fait paroiſtre
Un vif reſſentiment preſt à punir un traiſtre :
Mais, ou je ſuis trompée, ou ſous ces vains éclats
De ſon cœur incertain il cachoit l'embaras :
Il ne ſuit qu'à regret un courroux légitime.
Et d'où vient qu'un Coupable accuſé d'un tel crime,
Tranquile & triomphant, bien loin d'eſtre arreſté,
Oſe encore à nos yeux étaller ſa fierté ?

THRASILE.

Juſte Ciel ! Ainſi donc notre haine trompée,
Verroit à tous ſes coups ſa victime échapée ?

MEDE'E.

Que dites-vous ? Peut-il éviter aujourd'huy,
Le ſupplice cruel qui s'appreſte pour luy ?
Ne l'allons-nous pas voir au gré de noſtre haine.
Frappé mortellement dans le cœur d'Erixene ?
Rien ne la peut ſauver, & le Roy l'a promis,
Sur elle il vangera le meurtre de ſon Fils.
Il vient de donner même un ordre en ma preſence,
De la conduire au fort pour plus grande aſſurance :
Les Juges ſont choiſis qui doivent prononcer
L'Arreſt de ſon trépas, que l'on veut avancer.
Mais ce ſang eſt trop peu pour contenter Medée,
D'une entiere vangeance il faut remplir l'idée ;
Dès ce jour, s'il ſe peut, il faut que tous les deux,

L'un

L'un à l'autre, en mourant, ſoient un ſpectacle affreux.
Que leur amour ſervant à leur douleur extréme,
Chacun, en expirant, tremble pour ce qu'il aime.
Un vain eſpoir icy n'ébloüit point mon cœur,
Je tends à Sthenelus un piege ſi flateur,
Que dût-il le prévoir, il eſt inévitable,
Et je veux que le Roy le trouve ſi coupable,
Qu'il n'oſe plus en croire un amour confondu,
Et prononce à tous deux l'Arreſt qui leur eſt dû.

THRASILE.

Quoy ? que méditez-vous Madame, & quelle adreſſe...

MEDE'E.

Amintas, dont les yeux veillent ſur la Princeſſe,
Eſt de ceux dont ſous main mes ſoins & mes bienfaits
Ont diſpoſé le zele à ſuivre mes ſouhaits :
D'accord avec Hillus, il m'a promis ſans peine...
Mais Sthenelus paroît, voyez ce qui l'ameine,
Et mon deſſein après, entre nous concerté,
Aura beſoin de vous pour eſtre executé.

SCENE II.

STHENELUS, THRASILE.

STHENELUS.

MOn abord en ces lieux ſemble chaſſer la Reine,
Mais il ſuffit de vous pour me tirer de peine :
C'eſt vous ſur tout, Seigneur, que je cherchois.

THRASILE.

Pourquoy ?

STHENELUS.

D'une horrible impoſture on a flétry ma foy:
On a dit, & mon cœur frémit à le redire,
On a fait croire au Roy qu'un noir projet m'inſpire,
Qu'une aveugle fureur m'arme contre ſes jours.

THRASILE.

Hé bien, ſi l'impoſture a ſemé ce diſcours,
Il eſt trop éclairé pour s'en laiſſer ſéduire;
Dans ſon cœur aiſément vous pourrez la détruire.
Que pouvez-vous en craindre?

STHENELUS.

Et ce n'eſt pas auſſi
La crainte qui me trouble, & qui m'ameine icy.
Mais je voudrois quel cœur aſſez perfide
Oſe icy me charger d'un ſi noir parricide?
Pourriez-vous me l'apprendre. &...

THRASILE.

Non, je ne ſçay point
Qu'un perfide vous ait accuſé ſur ce point:
Mais je ſçais un ſujet fidelle, inébranlable,
Qui garde pour le crime une haine implacable,
Et qui ne craignant rien de tout votre courroux,
S'eſt oſé juſques-là declarer contre vous.

STHENELUS.

Et quel eſt-il?

THRASILE.

C'eſt moy.

STHENELUS.

Toy! Cette perfidie
En ce même moment te coûteroit la vie,
Mais il faut arreſter ce menſonge en ſon cours,
Et juſques-là ma gloire a beſoin de tes jours.
Je veux, pour réparer pleinement mon injure;
Que tu meures chargé d'une vaine impoſture.

THRASILE.

Et moy, trop juſtement animé contre toy,
De ton crime déja j'aurois vangé le Roy,
Si ta mort n'eſtoit dûë au courroux qui l'anime,
Et je ne luy veux point dérober ſa victime.
Mais ſi par ton adreſſe heureuſe à le tromper,
Son courroux ébloüy te laiſſoit échaper.
Moy-même je ſçaurois, par ta perte ſoudaine,
Le ſauver des périls où ſa bonté l'entraîne.

STHENELUS.

Hé bien donc, ſi c'eſt là ce qui flate tes vœux,
Oſe aller le preſſer de nous oüir tous deux :
Oſe devant ſes yeux paroiſtre en ma preſence.

THRASILE.

Je feray ce qu'il faut pour haſter ſa vangeance,
Et confondre à la fois quiconque devant luy,
De l'amy de Pallante oſe eſtre icy l'appuy.

SCENE III.

STHENELUS *ſeul.*

DE l'amy de Pallante ! ah ! c'eſt aſſez me dire,
Je n'en puis plus douter. L'entretien de Thamire,
Mes feux qu'en vain toûjours j'ay cru tenir ſecrets,
Voilà d'où l'impoſture emprunte tous ſes traits,
Il court même un bruit ſourd, que loin d'eſtre partie,
Thamire eſt arreſté, & qu'on craint pour ſa vie.
Je voudrois la revoir, je voudrois eſtre inſtruit...
Ah ! quel eſt, loin de vous, le ſort qui me pourſuit
Belle Erixene ? helas ! c'eſt peu de tant d'allarmes
Qui déchirent mon cœur, éloigné de vos charmes,

C'eſt peu qu'à Syracuſe un Hymen trop fatal,
Livre tout mon bonheur aux mains de mon Rival:
De ma douleur icy l'on m'oſe faire un crime.
La faveur de mon Roy, ſes bienfaits, ſon eſtime,
Maiſtreſſe, amis, grandeurs, je perds tout en ce jour:
Et je n'ay conſervé qu'un malheureux amour.
Cependant, pourſuivons, achevons de connoiſtre
Le crime, les témoins... Mais qui vois-je paroiſtre?

SCENE IV.

ERIXENE, STHENELUS, AMINTAS. Gardes.

ERIXENE *à Aminias.*

LE Roy l'ordonne: Allons. Ah! qu'aperçois-je icy?

AMINTAS.

De tous leurs ſentimens tâchons d'eſtre éclaircy.

STHENELUS.

Quelle avanture, ô Dieux! quelle ſurpriſe extréme!
Quoy! c'eſt vous que je voy, vous en cette Cour même!
Vous vous taiſez, Madame, & détournez les yeux.
Amintas, par quel ſort eſt-elle dans ces lieux?

AMINTAS.

C'eſt de quoy maintenant je ne puis vous inſtruire,
Et de ce pas au Fort je m'en vais la conduire.

STHENELUS.

Souffrez que je luy parle icy quelques momens.
Vous inſtruirez le Roy de tous nos ſentimens.

Vous les allez ſçavoir. Vous, ô Ciel ! dans Athenes.
Vous ?

ERIXENE.

Et quel intereſt prenez-vous à mes peines ?

STHENELUS.

Quel intereſt j'y prens ! ne me connoiſt-on plus ?
Avez-vous à ce point oublié Sthenelus ?

ERIXENE.

Vous Sthenelus ? Jadis un Heros magnanime,
Sous ce nom, il eſt vrai merita mon eſtime,
La Grece, l'Univers d'une commune voix
Celebroit ſes vertus, & vantoit ſes exploits :
Mais il n'en reſte plus qu'une vaine memoire,
Un autre a pris ſon nom, dont il flétrit la gloire,
Et marche ſur les pas de ces monſtres cruels,
Dont le vray Sthenelus délivra les mortels.

STHENELUS.

Quel diſcours, juſte Ciel ! & qu'y puis-je comprendre?

ERIXENE.

Au perfide ! tu feins de ne le pas entendre.
Tu viens ſous cette feinte à loiſir contempler
Les maux dont il te plaiſt icy de m'accabler.
Regarde, aſſure-toy de l'excés de mes peines.
Tes plaiſirs ſont certains tu me vois dans Athenes,
Aux mains d'un ennemy de mon ſang alteré,
Par ſa haine déja mon trépas eſt juré.
On t'oſte pour jamais ma preſence importune,
Et l'obſtacle qu'en moy redoutoit ta fortune.
Ma mort de tes deſſeins te rend maiſtre abſolu,
Et tu vas eſtre heureux comme tu l'as voulu.
Triomphe maintenant & vante ta victoire,
Fier auteur de mes maux dont tu tires ta gloire,
Et pour plaire à ce Roy que tu ſers aujourd'hy,
Fay luy bien concevoir ce que tu fais pour luy,

L'oubly de ton bonheur trahy par tes parjures,
Ce que je souffre icy, mes périls, mes injures,
Ma mort, dont tes mépris m'ont sçû faire une loy,
Tu n'as que trop payé ce qu'il a fait pour toy.

STHENELUS.

De mon étonnement je ne reviens qu'à peine,
O Dieux! c'est Sthenelus dont se plaint Erixene.
Moy parjure! & l'auteur du malheur qui vous suit!
Contre moy dans ce jour tout est-il donc séduit?
N'est-il donc plus pour moi d'ami qui ne m'accable?
C'est trop long-temps ici s'allarmer d'une fable,
On impose à tous deux, Madame, & je le voi.
Sur un recit trompeur vous accusez ma foi,
Et moi je vous croyois déja dans Syracuse.
Thamire m'a trompé, comme elle vous abuse.

ERIXENE.

Thamire jusques-là m'auroit osé trahir?

STHENELUS.

J'ignore contre moi ce qui la fait agir:
Mais quelle honte à moi que vous l'ayez pû croire!
Que vous-même à l'envie abandonniez ma gloire!
Et que vous confirmiez, en outrageant ma foi,
Tout ce qu'on ose ici publier contre moi!
Qu'enfin un seul moment détruise dans votre ame,
Toute l'impression qu'y fit jamais ma flâme!

ERIXENE.

O Dieux! d'un Infidelle est-ce là le discours?
Qu'ay-je fait, juste Ciel! Si vous m'aimez toujours?
Helas! dans ma douleur, croyant votre inconstance,
Je viens d'apprendre au Roy mon nom & ma naissance:
Mais qu'il regle mon sort, au gré de sa fureur,
Desabusée enfin de ma funeste erreur,
Qu'un doux calme succede à ma douleur mortelle!

Quel bonheur de penſer que vous m'eſtes fidelle ?
O comment expier mon juſte courroux !
Et toutefois helas ! Seigneur, puniriez-vous
Un cœur qui ſe croyant trahi par ce qu'il aime,
Pour ne rien épargner, commence par lui-même ?

STHENELUS.

Ah ! que dans d'autres temps un diſcours ſi charmant,
Me combleroit de joïe & de raviſſement ?
Mais il ne s'agit plus du bonheur de ma flâme,
Quelle crainte pour vous agite ici mon ame ?
O ! barbare deſtin qui ſçait faire à mon cœur,
Du bonheur de vous voir, le comble du malheur !
Sur mon amour connu pour une Pallantide,
Le Roy croit que je trame un deſſein parricide.
Je puis, en me lavant d'un forfait inconnu,
Détruire les diſcours dont il eſt prévenu.
Mais par quelques efforts que je me juſtifie,
Dans le même péril je laiſſe votre vie.
Vous n'en eſtes pas moins du ſang infortuné,
Que pour vanger ſon Fils ſa haine a condamné.
Ainſi ce même bras, à qui tout fut facile,
Utile à l'Univers, à vous ſeul inutile,
Ne peut plus me ſervir contre un deſtin jaloux,
Qu'à me percer le ſein, pour mourir avec vous.

ERIXENE.

Que dites-vous, ô Ciel! voudriez-vous vous-même,
Combler par votre mort mon infortune extrême,
Corrompre les douceurs que m'offre le trépas ?
Voulez-vous que par moi, privez de votre bras
L'Univers indigné déteſte ma memoire ?
Vivez, Seigneur, vivez pour lui, pour votre gloire,
Pour la mienne. Ma mort n'enleve à vos ſouhaits,
Que ce qu'un triſte Hymen vous oſtoit pour jamais.
Elle épargne du moins à voſtre ame bleſſée,

Du bonheur d'un Rival l'effroyable penſée ;
E le épargne à mon cœur le deſeſpoir ſecret,
De ſe voir pour jamais unie à ce qu'on haït.
Qu'eſt-ce que le trépas auprès d'un tel ſupplice?
Souffrez, Seigneur, ſouffrez que je m'en affranchiſſe.
Laiſſez-moy dans la tombe, aſſurant mon repos,
Me flater que je vis dans le cœur d'un Heros,
Dont à tout l'avenir la gloire juſtifie,
Un malheureux amour qui m'a coûté la vie.

AMINTAS,

Madame, avec regret j'interromps vos diſcours,
Ma pitié pour tous deux en a ſouffert le cours :
Mais à plus differer je me rendrois coupable.

STHENELUS.

Ah! Madame.

ERIXENE.

Cedons au ſort inévitable.
Adieu, Seigneur.

SCENE V.

STHENELUS.

O Ciel! où me vois-je réduit?
De tant d'amour pour moy ſa mort ſera le fruit?
Pour en parer le coup quel parti dois je prendre?
Allons trouver le Roy, courons lui faire entendre.

SCENE VI.

STHENELUS, HYLLUS.

HYLLUS.

ON vient de m'apporter, Seigneur, en cet inſtant,
Ce Billet, qui pour vous eſt, dit-on, important.
Voyez, conſultez bien ce que l'on vous annonce,
Et faites-moy ſous main tenir votre réponſe.

SCENE VII.

STHENELUS *ſeul.*

QUe me veut-il? Ouvrons. Je n'y voi point de ſeing;
Et je ne connois point les traits de cette main.

Profitez d'un avis fidelle,
Le Roy vient de ſigner l'Arreſt de votre mort.
Erixene aura méme ſort.
Sauvez-vous cette nuit, & fuyez avec elle.
Celuy qui dans vos mains remettra ce billet
Eſt fidelle, & doit vous apprendre,
Et l'heure & les moyens d'accomplir ce projet,
Et la route qu'il faudra prendre.

D'où me vient cette lettre? & qui dans mon malheur,
M'offre icy ſon ſecours avec tant de chaleur?

Quel amy... Mais plûtoit n'eſt-ce point que Medée
N'eſperant plus ma mort, ſans ſuccès demandée,
En m'effrayant, du moins, me voudroit écarter
D'une Cour où je ſuis pour elle à redouter ?
Allons, montrons au Roy par cet écrit coupable,
Des pieges qu'on me dreſſe, un témoin veritable ;
Qu'il comprenne... Mais non, quand ce billet rendu
Juſtifieroit mon cœur d'un crime prétendu,
Ce n'eſt que me ſauver, & toute cette adreſſe
N'aſſure point icy les jours de ma Princeſſe.
Et qui ſçait, aprés tout, ſi cet avis ſecret,
Ne me vient point du Roy, qui me perd à regret ?
Tantôt de mon deſtin craignant pour moi la ſuite,
Lui-même il me vouloit obliger à la fuite.
Mais quoy ? remettroit-il ſa victime en ma main ?
Quoi qu'il en ſoit, il faut hazarder ce deſſein.
Eſt-il d'autres moyens de ſauver Hrixene ?
Si je n'entreprens rien, ſa mort eſt trop certaine,
Je ne ſuis pas certain, flatté par ce Billet,
Que le ſens qu'il contient cache un piege ſecret.
Ah ! contre mon devoir en quel pas je m'engage ?
De tous mes ennemis quel ſera le langage ?
Qu'ils ſe vont applaudir de m'avoir accuſé !
Mais enfin ce que j'aime à la mort expoſé,
Emporte ma raiſon, éperduë, égarée.
Allons : Mais de ces lieux quand je l'aurai tirée,
Je reviens auſſi-toſt me rendre aux mains du Roy,
Et payer de mon ſang, & pour elle, & pour moy.

♣♣♣

SCENE VIII.

ARCAS, STHENELUS.

ARCAS.

Seigneur, qu'ay-je entendu ? quelle étrange nouvelle ?

STHENELUS.

Vien, ſur moi, cher Arcas, j'ay beſoin de ton zele.
Allons, où le deſtin, vainement combattu,
Malgré tous mes efforts, entraîne ma vertu.

Fin du quatriéme Acte.

SCENE PREMIERE.

EGE'E *ſeul.*

JUSTE Ciel ! Qu'ay-je appris ! ma vangeance eſt bravée,
Du Fort, avec Thamire, Erixene eſt ſauvée ;
Et ſa garde ſéduite avec elle ſortant,
Deux hommes ont paru, qui l'ont jointe à l'inſtant.
De loin, & dans la nuit, on n'a pû les connoître ?
Mais quoi qu'en mes Etats je craigne plus d'un Traître,
Quoi qu'Erixene ici puiſſe eſtre en ce projet,
Des amis de ſon Pere appuyée en ſecret,
Je n'en puis accuſer que la main d'un Rebelle,
Qu'une amour éperduë intereſſe pour elle.
C'eſt Sthenelus, ſans doute, accompagné d'Arcas,
Mes ordres ſont donnez pour courir ſur leurs pas ?
Il leur reſte à paſſer les portes de la Ville :
Mais comme cet obſtacle à prévoir eſt facile,
Il eſt a préſumer qu'ils ont auſſi ſéduit,
Ceux qui pour les garder, y veillent cette nuit.
Ainſi pour me trahir tout eſt d'intelligence.
Voilà pour un Ingrat le fruit de ma clemence.
De toutes mes bontez voilà quel eſt le prix.

SCENE

SCENE II.

EGE'E, HYLLUS.

HYLLUS.

CAlmez l'inquietude où flotent vos eſprits,
Seigneur, avec vos vœux la fortune conſpire,
Et l'on vient de reprendre Erixene, & Thamire,
On les rameine.

EGE'E.

O Dieux! vous m'avez ſecouru.

HYLLUS.

De leur fuite averty Thraſile eſt accouru,
Suivy d'un gros d'amis & de ſoldats fidelles,
Et ſans peril d'abord a crû s'emparer d'elles:
Leur eſcorte en effet a fuy ſans réſiſter,
Deux ſeuls à vos ſoldats oſent les diſputer,
Et leur courage aidé du deſordre & de l'ombre,
Balance quelque temps l'avantage du nombre.
Ils ſe font un rempart de mourans & de morts;
Et tandis qu'a les prendre on fait tous ſes efforts,
On emmeine Erixene. & j'ay cru que mon zele
Vous en devoit, Seigneur, la premiere nouvelle.

EGE'E.

Allez, que ſans Thamire on l'ameine en ces lieux,
Je veux l'entendre ſeul.

SCENE III.

EGE'E *seul.*

O Secourable Dieux,
Vous ne permettez pas que l'audace & le crime
Bravent si pleinement mon courroux legitime,
Et faisant avorter un dessein odieux,
Sur son perfide Autheur vous dessillez mes yeux.
Plus de lâche retour, plus d'indigne clemence,
Si l'Ingrat une fois retombe en ma puissance.
Mais déja ma captive est remise en mes mains.

SCENE IV.

EGE'E, ERIXENE, HYLLUS.

EGE'E

QUoy Madame, c'est vous qui formez ces desseins?
Vous qui braviez tantôt la mort en ma presence,
Vous craignez maintenant & fuyez ma vengeance?
Sans doute depuis peu vos projets glorieux,
Par de nouveaux attraits vous ont frapé les yeux?

ERIXENE.

N'insultez point, Seigneur, au malheur qui m'entraîne,
Et joüissez du sort qui m'offre à votre haine:

Immolez un obiet qui vous bleſſe les yeux.
Le Ciel me fit d'un ſang qui vous eſt odieux.
Voilà quel crime en moy doit icy vous déplaire.
Pourquoy m'en chercher un frivole, imaginaire ?
De quoy m'accuſez-vous, & qu'eſt-ce que je puis ?
Suis-je donc tant à craindre en l'état où je ſuis ?
Des rives où j'allois par l'orage écartée,
Vous cherchois-je en ces bords, où les flots m'ont jettée ?
Et ſi vous me croyez, le motif & le prix
De ce complot ſecret contre vous entrepris,
M'auroit-on envoyée au Roy de Syracuſe ?
Ce n'eſt point la frayeur qui fait que je m'excuſe.
Pallantide, ce nom me condamne à la mort,
J'en accepte l'arreſt ; mais du moins dans mon ſort,
Ne meſlez pas, Seigneur, ceux que de vaines Fables
A vos yeux abuſez, font paſſer pour coupables.

EGE'E.

Pour garans de leur foy je prendray vos diſcours.
Et qui m'aſſurera trompé par vos détours,
Que le bruit d'un hymen qu'on prit ſoin de répandre,
N'eſtoit pas un faux bruit ſemé pour me ſurprendre ?
Tandis que vous veniez, pleine de vos projets,
Inconnuë, & preſente, en hâter les effets :
Votre haine commune à toute votre race,
Votre déguiſement, votre amour, votre audace,
L'avis des Dieux, les vents & les flots en courroux,
A l'aſpect de ce Port declarez contre vous :
Votre deſeſpoir même après tant d'artifices,
Sont-ce là contre vous de trop foibles indices ?
Mais ſi la verité parle par votre voix,
Sans feinte, ſans détour, dites-moy cette fois,
Quels ſont ces défenſeurs, de qui l'audace extrême:

SCENE V.

EGE'E, AMINTAS, ERIXENE.

AMINTAS.

N'En doutez plus, Seigneur, c'eſt Sthenelus luy-même,
Et ce fer vous en eſt un témoin aſſuré,
Je l'ay tiré du ſein de Thraſile expiré.
Sans doute Sthenelus accablé par le nombre,
Dans la confuſion de cette nuit ſi ſombre,
Aſſez ſubitement ne l'a pû dégager
Du corps, où ſa fureur venoit de le plonger:
Je l'arrache avec peine, &c.

EGE'E.

Me trompé-je? donne,
Que vois-je? juſtes Dieux!

AMINTAS.

Seigneur, qui vous étonne?
Quel mouvement ſoudain agite vos eſprits?

EGE'E.

Ah! je connois enfin l'aſſaſſin de mon Fils.
Mais quoy? ne s'eſt-on pas aſſuré de ce Traiſtre?

AMINTAS.

Oüy, Seigneur, & bien-tôt vous l'allez voir paroître.
Vos Soldats ont pris ſoin, ſur vos ordres exprès,
De reſerver ſa vie à vos juſtes Arreſts.
Mais comme l'on craignoit que le peuple en allarme,
Pour un captif ſi cher ne prit contr'eux les armes:

Pour éviter la foule, en conduiſant ſes pas,
Ils prennent des détours qu'on ne ſoupçonne pas.
Arcas eſt en lieu ſeur, & par ma vigilance
Je ſçauray... Mais je voy Sthenelus qui s'avance.

EGE'E.

Enfin, graces aux Dieux, je vais eſtre vangé.

ERIXENE.

O ſort! pour m'accabler tu n'as rien negligé.

SCENE VI.

EGE'E, STHENELUS, ERIXENE, AMINTAS.

STHENELUS.

SEigneur, ſans qu'il falut y forcer mon courage,
De mon retour certain vous aviez là le gage,
Moy-même je venois m'offrir au chaſtiment
D'un deſſein genereux entrepris vainement;
C'eſt l'unique forfait où ma flâme trompée...

EGE'E.

Le ſeul forfait, Ingrat! connois-tu cette épée?

STHENELUS.

Oüy, Seigneur, c'eſt la mienne, & cette même main
D'un perfide ennemy vient d'en percer le ſein.
Par elle j'ay puny ſa trahiſon connuë.

EGE'E.

Et comment en tes mains eſt-elle parvenuë?

STHENELUS.

C'eſt de tout l'Univers un ſecret ignoré,
Et qui jamais par moy ne ſera declaré.

Quel fruit tirerez-vous de ſçavoir ce myſtere ?

EGE'E.

Quel fruit peux-tu pretendre en me le voulant taire ?
Je ne connois que trop d'où partent tes refus,
Perfide, c'eſt par toy que mon Fils ne vit plus.
Sa mort a mis ce fer dans tes mains homicides,
Et c'eſt avec raiſon que les fiers Pallantides
Se ſont vantez du coup dont ils t'avoient chargé,
Mais que viſiblement les Dieux m'ont protegé!
Qu'ils t'ont bien aveuglé, quand ta main ſanguinaire
Oſa porter contre-elle un témoin ſi ſincere!
Par quel évenement tes crimes éclaircis...

STHENELUS.

Qui moy! vous m'imputez la mort de votre Fils?
Où l'aurois-je connu? Par quel nouvel outrage
Veut-on...

EGE'E.

Cette fierté t'eſt un foible avantage:
Il faut, il faut parler? il faut me confeſſer,
Par quel ſort en tes mains ce fer a pû paſſer.

STHENELUS.

Si ma fidelité frape peu votre veuë,
Ma fermeté du moins vous eſt aſſez connuë,
Pour comprendre qu'il n'eſt ni pouvoir, ni rigueur,
Capable d'arracher un ſecret de mon cœur.
S'il vous eſt cependant d'une extrême importance,
Qu'aujourd'huy, malgré moy, je rompe le ſilence:
Je ſouhaite, Seigneur, une grace de vous;
J'en excepte mes jours dévoüez à vos coups:
Faites-moy ſeulement une ferme promeſſe,
Que vous épargnerez cette jeune Princeſſe.
Peut-être mon ſecret, quand vous l'aurez apris,
Ne vous paroîtra pas, Seigneur, d'un ſi grand prix;
Mais tel qu'il eſt enfin, ſi vous voulez l'entendre,

Ce n'eſt qu'à ce prix ſeul que je puis vous l'aprendre.

EGE'E.

Ses jours ſont aſſurez, je te le jure.

ERIXENE.

Et moy,
Quelque ſoit ce ſecret que veut ſçavoir le Roy,
J'en atteſte des Dieux la puiſſance ſuprême,
Vous en perdrez le fruit, & par cette main même,
Je meurs, ſi vous mourez, & malgré votre effort.

STHENELUS.

Vous perdrez ce deſſein quand vous ſçaurez mon ſort.
Je me vais attirer votre juſte colere;
Ouy, celuy qui forma le deſſein de vous plaire,
Pour qui d'un Roy puiſſant vous mépriſez les vœux,
Et bravez tous les traits d'un ſort ſi rigoureux,
N'eſtoit qu'un Impoſteur, qu'un peu de renommée,
Cachoit ſous un faux nom à votre ame enflâmée,
Et qui brûlant d'un feu qui vous doit outrager,
N'offroit à votre amour que le Fils d'un Berger.

ERIXENE.

Qui? vous?

EGE'E.

Et d'où vient donc que tu t'es oſé dire
Du ſang de Sthenelus, illuſtres en Epire?

STHENELUS

Le ſort en fut l'auteur, les Dieux m'en ſont témoins,
Et l'endroit, où ce fer fut trouvé par mes ſoins.

EGE'E.

En quel temps? en quel lieu?

STHENELUS.

Sous un Autel ruſtique,
Dans un bois où l'on vient par un uſage antique,
Implorer tous les ans Jupiter Sthenien.
C'eſt là, c'eſt de ce nom que je formay le mien,

Au lieu du premier nom, qui donné par mon Pere,
De ma baſſe origine eût trahy le myſtere,
Et par mille travaux je courus démentir,
Le ſort injurieux qui m'en a fait ſortir.
Frapé de leur éclat, chacun me voulut croire
D'un ſang dont en effet je ſoutenois la gloire,
Je laiſſay dans l'erreur tous les Peuples ſurpris,
Et dérobay par là mon ſang à leurs mépris.

EGE'E.

Quel trouble dans mon cœur ce récit a fait naiſtre?
Et qui t'avoit appris où ce fer pouvoit eſtre?

STHENELUS.

Mon Pere qui touchoit aux portes du trépas.
Il m'appella, me prit, pleurant entre ſes bras,
Me dit que de mon ſort je priſſe peu d'allarmes,
Qu'il ſçavoit que les Dieux, pour eſſuyer mes larmes,
Me feroient retrouver bien-tôt dans leur appuy,
Tout ce que par ſa mort je croyois perdre en luy;
Que par ce fer caché ſous un Autel champeſtre,
Un jour avec éclat je me ferois connoiſtre:
Il me marqua l'endroit où je l'irois trouver,
Et ſurpris de la mort, il ne put achever;
J'executai ſon ordre, & pour n'y plus paroiſtre,
J'abandonnay déſlors le lieu qui m'a vû naiſtre,
Et ſous un nouveau nom déguiſant mon deſtin,
De mon trépas alors courut un bruit certain;
J'appuyay ce faux bruit qui cachoit ma naiſſance.

EGE'E.

O Ciel! ne démens point ma ſecrete eſperance.
Et ton Pere? quel nom portoit-il? en quels lieux
As-tu reçû de luy la lumiere des Cieux?

STHENELUS.

De tout mon ſort, Seigneur je vous ay rendu conte;
Qu'eſt-il beſoin encore de vous prouver ma honte?

EGE'E

Il y va de tes jours, de ton bonheur, du mien.

STHENELUS.

Son nom eſtoit Lycas.

EGE'E.

Dieux ! qu'entens-je ? & le tien ?

STHENELUS.

Vous le voyez, Seigneur, gravé ſur cette épée.

EGE'E.

De quel étonnement ay-je l'ame frappée !
Et ton pays ?

STHENELUS.

Un lieu nommé Celenderis ;
Prés des murs de Trezene.

EGE'E.

Ah Theſée ! Ah mon Fils !
Eſt-ce toy que le Ciel offroit à ma colere ?
Eſt-ce toy que je trouve armé contre ton Pere ?

STHENELUS.

Moy Seigneur !

ERIXENE.

Luy ſon Fils !

EGE'E.

Ouy, reconnois ton ſort,
Crois-en d'un Pere émû la joye & le tranſport.
Un autre par mon ordre en prit le caractere ;
Rends-moy le cœur d'un Fils, tu vois l'amour d'un Pere,
Et détachant ton ſort d'un complot odieux,
Vien regner ſur le Trône, où regnoient tes Ayeux.
O Dieux ! où m'emportoit une aveugle furie ?
Pour vanger ton trépas j'allois t'oſter la vie.
Vous, courez à la Reine annoncer ce bonheur.

Vous, courez à la Reine annoncer ce bonheur.

ERIXENE *à part.*

Croiray-je, juſtes Dieux, ce que je voy ?

STHENELUS.

Seigneur,
Pardonnez à mon ame interdite, éperduë.
Le ſilence où me jette une joye imprévûë.
Moy le Fils de mon Roy ? Par quel tendre tranſport
Je ſens que mon amour me confirme mon ſort !
Que je ſuis de ce nom digne par ma tendreſſe !
Mais, Seigneur, vous voyez cette jeune Princeſſe,
C'eſt moy, c'eſt mon amour qui cauſa ſes malheurs,
Et bien loin de ſonger à ſéparer nos cœurs,
Souffrez ce ſentiment d'une flâme fidelle.
Plus de gloire pour moy, plus de bonheur ſans elle;
Elle eſt de mes travaux & le prix & l'objet.

SCENE VII.

EGE'E, STHENELUS reconnu pour Theſée, ERIXENE, AMINTAS, UN GARDE.

UN GARDE.

DE la Reine Seigneur, apprenez le projet.
Du ſort de votre Fils elle eſt inſtruite a peine;
Que j'ay vû ſur ſon front une rougeur ſoudaine.
La honte & le dépit éclatent dans ſes yeux.
Elle s'en va, dit-elle, abandonner ces lieux.
Son départ réſolu s'apprête en diligence.

SCENE DERNIERE.

EGE'E, THESE'E, ERIXENE.

THESE'E.

AH! faut-il que pour moy, Seigneur;

EGE'E.

Va ta preſence
Me conſole de tout, & je vaincrai mon cœur
Pour mettre tous mes ſoins à combler ton bonheur.

Sans vous je ne puis rien, & c'eſt à vous, Madame
D'achever mon projet en couronnant ſa flâme ;
Je croy que votre cœur ne m'en dédira pas.
Par là de nos maiſons calmons tous les debats.
Que Pallante avec joye apprenne que ſa Fille
A remis, par mon choix, le Sceptre en ſa famille.

ERIXENE.

Seigneur, quelle bonté, quel deſtin glorieux...

EGE'E.

Allons, & que le bruit s'en répande en tous lieux,
Qu'Athenes partageant mon bonheur & ma joye,
Reconnoiſſe le Fils que le Ciel me renvoye.

FIN.

POLIXENE,

TRAGÉDIE.

A MONSEIGNEUR
LE PRINCE D'ESPINOY.

MONSEIGNEUR,

Cet Ouvrage que je prens la liberté de dédier à VOSTRE ALTESSE, *lui avoit déja été lû pluſieurs fois, avant que d'être expoſé ſur le Theatre. C'eſt par votre goût,* MONSEIGNEUR,

c'eſt ſur la juſteſſe de vos ſentimens que je me ſuis aſſuré de ce qu'il y avoit alors qui dût plaire ou déplaire au Public, & je n'ai laiſſé de fautes que dans les endroits, où la foibleſſe de mon genie ne m'a pas permis de profiter de vos lumieres. Je puis même dire que l'eſtime avec laquelle vous aviez parlé de cette Tragédie, avant ſa repreſentation, avoit déja diſpoſé tout le monde à l'écouter favorablement. Ainſi, MONSEIGNEUR, cette protection que j'oſe vous demander ici, n'eſt qu'une continuation de celle, dont vous avez déja bien voulu l'honnorer. Ce me ſeroit en méme tems une occaſion bien naturelle de ſatisfaire les ſentimens de ma reconnoiſſance, en faiſant l'éloge de mon Protecteur, & de marquer par là l'honneur que fait aux Belles Lettres, l'amour, & le goût que V. A. conſerve pour elles au milieu des occupations de la Guerre, mais je ſçai quel riſque court auprès d'elle un faiſeur d'éloges. Sa grandeur d'ame lui

perſuade, qu'il ſuffit de les meriter; & il eſt plus ſûr pour moi de m'en tenir aux aſſurances du profond reſpect, avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur
A. D. L. F.

PREFACE.

LE ſujet de cette Tragedie eſt ſi connu, qu'il n'eſt pas beſoin que je l'explique ici plus au long, & il eſt aiſé de diſtinguer ce que j'ai trouvé dans la Fable, d'avec ce que l'Art m'a fourni. Mon entrepriſe, à la verité, a été bien hardie pour un coup d'eſſai. J'avois lieu d'apprehender que je n'euſſe pas aſſez de force, pour ſoûtenir un ſujet auſſi terrible que celui-là, & faire goûter ſur notre Theatre ce qu'il a de ſauvage, & de feroce à notre égard. Mais les difficultez ne m'ont point rebuté. Au contraire, il m'a ſemblé que, ſi j'avois quelque genie, c'étoit de ces difficultez mêmes que je devois tirer les principaux agrémens de ma Tragedie.

Comme c'eſt ma premiere, je me flatois que les Critiques dédaigneroient de l'attaquer; mais je me ſuis bien trompé. Elle leur a paru digne de leur envie, & ils m'ont fait l'honneur de me traiter comme un homme, dont ils auroient eu à détruire la repu-

tation déja établie par d'autres Ouvrages. Ils ont formé auſſitôt des cabales, qui n'ont rien oublié de leurs artifices ordinaires, pour décrier ma Piece, & j'ai eû le plaiſir d'y voir ſouvent quelques-uns de ces Meſſieurs qui y venoient exprès pour avertir le Public, par l'air de leur viſage, & par leur contenance, qu'elle ne devoit pas lui plaire : mais par bonheur pour moi, le Public ne s'en eſt pas rapporté à eux. Il n'a pû s'imaginer qu'il y vinſent ſi ſouvent, pour le bizarre deſſein de s'y ennuyer.

Tout ce qu'ils ont repris dans mes quatre premiers Actes, eſt ſi frivole, & a fait ſi peu d'impreſſion ſur l'eſprit des gens raiſonnables, que je croi pouvoir ſans me faire tort, m'épargner la peine d'y répondre. Je ne m'arrêterai ſeulement qu'au cinquiéme Acte qui a été le plus attaqué, & dans lequel ils prétendent que j'ai fait des fautes que l'on ne peut pas défendre. C'eſt ce que nous allons voir.

La premiere de ces fautes, qui paſſe chez eux pour abſolument inſoutenable ; c'eſt où Polixene declare à Ulyſſe, le deſſein que Pyrrhus a formé de la ſauver par la fuite. Ils diſent qu'il y a trop d'ingratitude à cette Princeſſe, d'expoſer par là ſi inhu-

mainement deux Princes, qui ont hasardé toute chose pour elle. Mais je prie ces Messieurs, de considerer, qu'en parlant de Pyrrhus, elle ne dit rien qu'Ulysse ne sçût déja, & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il crût qu'autre que ce Prince, pût entreprendre de la tirer des mains des Grecs. Quant à Telephe, elle n'en parle point. Il est vrai qu'elle dit, qu'elle doit fuïr en Mysie; mais quoique Telephe en fût Roi, tout le monde le croyoit mort, & Ulysse ne pouvoit pas juger qu'il eût part à cette entrepriſe. D'ailleurs Polixene, ſe livrant elle-même entre les mains d'Ulysse, il n'a plus de soupçons à éclaircir. Toute son attention n'est plus qu'à voir ce qui arrivera de cette Princesse. Je demande maintenant si cet endroit est insoutenable.

Mais l'objection où ils ont crû triompher davantage, c'est celle qu'ils m'ont faite dans mon dénoüement.

Ils m'ont reproché d'avoir falsifié l'Histoire dans la mort de Polixene. Il est vrai que je ne leur ai point fait voir, comme chez les Anciens, Pyrrhus égorgeant cette Princesse de propos déliberé: mais loin d'en meriter le moindre blâme, ils devroient au contraire me tenir compte d'avoir sçû

par là leur adoucir une action ſi atroce, & qui n'auroit pas manqué de leur faire horreur à eux-mêmes. Un Poëte, eſt un Poëte, & non pas un Hiſtorien; ſelon les regles de l'Art j'ai droit de préferer à une verité choquante, une vraiſemblance agreable. Ainſi l'enſeigne Ariſtote qui déclare expreſſément, *que ce n'eſt pas le propre du Poëte de dire les choſes comme elles ſont arrivées, mais comme elles ont pû ou dû arriver neceſſairement, ou vraiſemblablement.* Ainſi l'ont pratiqué les plus celebres Auteurs, & c'eſt ſur ce précepte que feu Monſieur Corneille, dit ſur la mort de Clytemneſtre, que *pour rectifier ce ſujet à notre mode, il faudroit qu'Oreſte n'eût deſſein que contre Egiſte, que cette Reine s'opiniatrât à la défenſe de ſon adultere, & qu'elle ſe mît entre ſon fils, & lui ſi malheureuſement qu'elle reçût le coup que ce Prince voudroit porter à cet aſſaſſin de ſon Pere.* Et qu'ai-je fait autre choſe ?

Pluſieurs perſonnes judicieuſes ſe ſont renduës à ſes raiſons : mais, m'ont dit quelques-uns ; pourquoi faire faire le recit de cette mort par Pyrrhus même ? l'état où il eſt lui laiſſe-t'il l'eſprit aſſez libre pour raconter un tel accident ? Mais pour peu de bonne volonté qu'ils euſſent eû pour moi, auroient-

ils dû regarder celà comme un recit ? Pyrrhus au deſeſpoir de ſon malheur, eſt déſarmé & entraîné par ſes amis vers ſa tente. Il rencontre ſon Rival, à qui il demande la mort, & pour le porter à la lui donner, il lui apprend comme il vient de tuer lui-même la Princeſſe qu'ils aïmoïent tous deux. N'eſt-ce pas là une action, plutôt qu'un recit ?

ACTEURS.

POLIXENE.

PYRRHUS.

TELEPHE.

ULYSSE.

ISMENE, Confidente de Polixene.

LYCAS, Confident de Pyrrhus.

ARSACE, un Troyen de la ſuite de Polixene.

DORIS, une Suivante de Polixene.

La Scene eſt devant les ruines de Troye, dans les tentes de Pyrrhus.

POLIXENE,

POLIXENE,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.

OUY, Seigneur, vôtre bras animé par la gloire
Dans nôtre Camp d'abord ramena la victoire,
Et terraſſant les murs & l'orgueil d'Ilion,
De Sparte enfin vengée a relevé le nom.
Par vous, par vos exploits, les Grecs comblez de joye,
A l'aſpect des treſors & des remparts de Troye,

Dont leurs yeux de plus près ont connu la hauteur,
De ſa chûte aux Deſtins pardonnent la lenteur.
Pour porter le butin, attendu dans Mycene,
Tous nos mille Vaiſſeaux ne ſuffiſent qu'à peine,
Et de tout ce butin votre cœur peu flaté
Ne veut en retenir qu'une jeune Beauté,
L'aimable Polixene, à qui le ſort ſevere
A ravi, par vos mains, & le Trône, & ſon Pere.
Mais cependant, malgré tant d'exploits ſi fameux,
Je doute qu'aujourd'hui, favorable à vos vœux,
Le fier Agamemnon puiſſe voir, ſans envie,
La Fille de Priam à vos loix aſſervie.
Sans ſon conſentement, au mépris de ſes droits,
De votre ſeul aveu vous avez fait ce choix.
Vous ſçavez que ſoigneux de venger ſes injures.....

PYRRHUS.

La vérité s'accorde avec tes conjectures.
Ulyſſe à ce ſujet doit venir me parler.
Je l'attens.

LYCAS.

Ainſi rien ne peut vous ébranler,
Et....

PYRRHUS.

Je t'entens. On dit que pour venger ſon frere,
Autour de Troye en pleurs, traîné ſur la pouſſiere,
Sous l'eſpoir d'un hymen, ſes criminels appas,
D'Achile, dans le piege, attirérent les pas:
Mais j'en ſuis bien vengé, Lycas, & plus peut être
Que n'attendoit la Grece, & que je n'ai dû l'être.

LYCAS.

Loin de vouloir, Seigneur, armer votre courroux
Contre des malheureux abatus par vos coups,
Je ſçai qu'un Conquerant met le comble à ſa gloire,
En moderant pour eux l'orgueïl de la victoire;
Et c'eſt avec plaiſir que je vois aujourd'hui
Une tendre pitié vous rendre leur appui.
Conſolez, protegez cette jeune Princeſſe:
Mais ſans prendre pour elle une indigne tendreſſe,
Sans vouloir que l'hymen uniſſant vos Maiſons . . . .

PYRRHUS.

Ceſſe de m'oppoſer d'inutiles raiſons.
Un amour invincible, & me force & m'entraîne.
D'un vain remords au moins épargne-moi la gêne.
En quel tems, en quels lieux, ô Ciel! à quel Vainqueur
L'Amour & le Deſtin ont-ils livré mon cœur?
Quel exemple jamais, avec plus d'évidence,
A marqué leur caprice, & fait voir leur puiſſance.
L'indigne mort d'un Pere excitant mon courroux,
Je pars, je viens à Troye. Elle cede à mes coups.
Alors, il t'en ſouvient, pour venger ma patrie,
Dans le Palais forcé quelle fut ma furie!
Tu vis à quel excès j'en pouſſai les tranſports.
Je courois à travers, & la flâme & les morts.
J'arrive tout ſanglant aux lieux où Polixene
Attendoit le moment de ſa perte certaine.
Là des femmes en foule, & ſa Mere & ſes Sœurs
Embraſſoient un Autel arroſé de leurs pleurs.
Soudain à mon abord cette troupe tremblante
D'un effroyable cri marque ſon épouvante.

Toutes au même instant tombent à mes genoux.
Polixene en rougit, & s'offrant à mes coups,
D'une fille de Roi, que la Fortune brave,
Tien, fais une victime, & non pas une Esclave.
Me dit-elle. A ces mots, à l'éclat de ses yeux,
Qui sembloit redoubler par l'horreur de ces lieux,
Tout mon courroux s'éteint, & voyant mon épée
Qui fumoit dans ma main, du sang des siens trempée,
Je parus, dans le trouble où flotoient mes esprits,
Un criminel confus, dans son crime surpris.
Plein d'une émotion inconnuë à moi-même,
Je cherchois une excuse à mon desordre extrême,
Quand Telephe enflâmé d'amour & de couroux
Accourt à sa défense & vient fondre sur nous.
Si j'avois ignoré ce qui causoit mon trouble,
Ma fureur que ce Prince, & réveille & redouble,
M'en fit appercevoir le principe fatal.
Je sentis que mon bras combattoit un Rival.
Je sentis dans sa mort tout ce que sent une ame,
Qui se voit délivrer d'un obstacle à sa flâme.
Que te dirai-je, enfin ? Mon cœur depuis ce jour
Attend tout son bonheur du sort de son amour.

LYCAS.

Mais quelle est pour vos feux cette fiere Princesse ?
Tout lui parle, Seigneur, contre votre tendresse.
Voulez-vous, par les droits de Maître & de Vainqueur,
La contraindre à l'Hymen, sans l'aveu de son cœur?
En avez-vous enfin quelque garand sincere ?
Je croi qu'instruit du piege, où tomba vôtre Pere,
Avant que vous fier, Seigneur, à ses appas,
Vous avez sçû longtems examiner....

PYRRHUS.

Helas !
Soit qu'un aveugle amour faſſe mon aſſurance,
Soit qu'une ame ſincere ait peu de défiance :
Mais enfin, ſi ſon cœur ſe fut toujours forcé
A flâter mes deſirs, comme il a commencé,
Elle eût pû me tromper, & l'exemple d'Achile
A mes ſens enchantez devenoit inutile.
Mais depuis quelque tems je la voi ne ſonger
Qu'à fuïr mes entretiens, ou qu'à les abreger.
Je voi de mon eſpoir avorter tous les charmes
Dans ſes yeux tantôt fiers, tantôt trempez de larmes.
En vain j'en ai voulu découvrir les raiſons.
C'eſt trop nourrir, Lycas, d'inutiles ſoupçons.
Il faut que pour jamais mon embarras finiſſe,
Et dès que j'aurai ſçu ce que me veut Ulyſſe,
Je veux .... Mais je le voi qui s'avance vers nous.

SCENE II.

ULYSSE, PYRRHUS, LYCAS.

ULYSSE.

VOus ſçavez quel ſujet m'ameine devant vous,
Seigneur. On vous a dit avec combien de peine
Agamemnon vous voit retenir Polixene,
Que ce choix fait par vous, ſans l'avoir conſulté,
Lui ſemble un attentat ſur ſon autorité.
Il eût été content que vôtre ame moins fiere
Eût voulu ſe forcer à la moindre priere :
Mais vous voulez, dit-il, ne rien devoir qu'à vous,
Et bravez hautement ſes loix & ſon courroux.
Je ſçai, quelque chagrin qui contre vous l'inſpire,
Que ſon pouvoir tout ſeul, Seigneur, ne peut vous nuire :
Mais tous les autres Rois, offenſez comme lui,
A ſes reſſentimens prêteront leur appui.
Quand pour Chef de l'Armée ils l'élûrent eux-mêmes,
Pour joindre plus d'honneurs à ſes tîtres ſuprêmes,
Ils réſolurent tous d'une commune voix
Que du butin conquis il eut le premier choix,
Et qu'après, ſans qu'aucun pût s'en faire une injure,
Le ſort choisît pour eux, & prévint tout murmure,

Pourquoi le ſeul Pyrrhus, de ſa grandeur jaloux,
Enfraint-il une loi, que nous ſubiſſons tous ?
Diſent-ils. Sa valeur, il faut qu'on le confeſſe,
Par d'illuſtres efforts, a bien ſervi la Grece :
Mais s'il croit qu'aujourd'hui l'éclat de ſes exploits
Le doit mettre au-deſſus, & de nous, & des loix,
Qu'il ſonge, à le flater quelque ſoin qu'on employe,
Que dix ans après nous arrivé devant Troye,
Ses bras n'ont abattu que des murs chancelans,
Par l'effort de nos coups ébranlez dès longtems.
Seigneur, tel eſt de tous le langage ſincere
Que j'expoſe à vos yeux ſans fard & ſans myſtere,
Afin que vous puiſſiez avec pleine clarté
Conformer le remede à la néceſſité.

PYRRHUS.

Seigneur, dans ce chagrin dont leur ame eſt ſaiſie,
Je voi, ſans m'étonner, leur noire jalouſie :
Et quoi que votre bouche ait pû me déclarer,
L'exemple de mon Pere a dû m'y préparer.
Après mille travaux, à leur deſſein utiles,
Qu'à peine ont-ils payez de loüanges ſteriles,
Leur lâcheté ſouffrit qu'un affront à leurs yeux,
Flêtrit impunément ſon front victorieux.
Ce fut pour tous les Chefs une inſigne victoire,
De voir Agamemnon, ennemi de ſa gloire,
Rabaiſſer ſes exploits, pour relever les leurs,
Et pouſſer ſon dépit, juſqu'à verſer des pleurs :
Mais lorſque profitant du bruit de ſa retraite,
Hector ſe promettoit leur entiere défaite,
Que les chaſſant du Camp, embraſant leurs Vaiſ-
ſeaux,
Il fermoit à leur fuite, & la terre & les eaux ;
Alors humbles, honteux de ce fatal divorce,

Du bras qui leur manquoit ils connurent la force ;
Et ce Roi si superbe, & ces Chefs si jaloux
Se crûrent trop heureux d'appaiser son courroux.
Alors, Seigneur, alors, on lui rendit justice.
On ne se piqua plus de l'indigne caprice
De vouloir lâchement enlever de ses bras
Une fille, le prix de tant d'heureux combats.
Mais depuis qu'au tombeau le sort l'a fait descendre,
Quels honneurs les Ingrats songent-ils à lui rendre ?
On le laisse oublié dans un vil monument,
Dont sa cendre & son nom est l'unique ornement ;
Tandis qu'ils sont chargez des tresors d'un Empire,
Que sans son propre Fils leurs bras n'ont pû détruire ;
Et ce Fils à leur gré pousse trop loin ses droits,
D'oser de sa Captive être maître à son choix.
Seigneur, si je n'ai point mérité de salaire,
Je demande le prix des exploits de mon Pere,
De Telephe par lui contraint dans ses Etats
A vous livrer passage, après tant de combats,
De Thebes, de Lesbos, de Lyrnesse, de Chryses,
De Scyros, de Scylla, de Tenedos conquises,
Du carnage arrêtant les eaux du Simoïs,
De l'Aurore pleurant le trépas de son Fils,
D'une fiere Amazone aux flots livrée en proye :
Je demande le prix du desespoir de Troye,
Quand elle vit tomber, sous ses coups trop certains,
Celui, dont le bras seul reculoit ses destins.
Du mépris de ses loix Agamemnon m'accuse :
Mais qu'il quitte, il est tems, un orgueil qui l'abuse.
Après avoir vengé l'affront de Menelas,
J'ai dégagé vers lui mes sermens & mon bras ;

Des Princes de la Grece il ceſſe d'être arbitre,
Et les flâmes de Troye ont effacé ce tître.
Ces Princes, il eſt vrai, ſatisfaits de ſes loix,
Juſqu'au jour du départ lui conſervent ſes droits.
Ils peuvent faire plus; & ſi c'eſt leur envie,
Lui ſoûmettre à jamais leurs Etats & leur vie.
Chacun peut à ſon choix diſpoſer de ſon bien,
Et moi je fais auſſi ce qu'il me plaît du mien.

ULYSSE.

Seigneur, je l'avoüerai, ſans aucun artifice,
Ce diſcours eſt fondé ſur beaucoup de juſtice:
Mais dans votre conduite un peu trop de fierté
Empêche qu'on en ſente, & goûte l'équité.
Cette hauteur en vous nous bleſſa dans Achile.
Sa valeur, il eſt vrai, nous fut longtems utile:
Mais d'un eſprit ſi fier un ſervice en effet
Eſt un joug qu'il impoſe, & non pas un bienfait.
Voulez-vous d'un ami croire l'avis ſincere?
D'Agamemnon vous-même appaiſez la colere,
D'un viſage plus doux repreſentez vos droits,
Et forcez tous les Grecs de loüer vos exploits.

PYRRHUS.

Oüi, je ſçai que d'encens tous les Mortels avares
Ne l'offrent que par force aux vertus les plus rares,
Et chargez à regret de ſemblables tributs,
Ne cherchent qu'un prétexte à fonder leur refus.
Mais quelle eſtime auſſi voudroit-on que j'en fiſſe?
S'ils le donnent par force, ils l'ôtent par caprice.
Pour un bien ſi peu ſûr, ce n'eſt pas mon deſſein
D'en abandonner un, Seigneur, qui m'eſt certain.
Mais pour trancher, enfin, ce diſcours inutile,

Songez qu'il eſt pour vous plus noble & plus facile,
De convaincre les Grecs ; contre moi ſoûlevez,
De ces mêmes raiſons, que vous-même approuvez,
Que d'employer, Seigneur, tout ce grand artifice
A me faire eſſuyer ici leur injuſtice.

ULYSSE.

Hé bien, puiſque les Grecs n'obtiennent rien de vous,
Prince, je dois ici vous declarer pour tous,
Que vous-même étouffant une vaine tendreſſe,
Il faut entre leurs mains remettre la Princeſſe,
Ou qu'enſemble appuyant les droits d'Agamemnon,
Bientôt de vos refus ils ſe feront raiſon.

SCENE III.

PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

ET nous allons, Lycas, inſtruits de leur menace,
Nous mettre hors d'état de craindre leur audace.
Allons voir mon Armée, & prêts à tous beſoins,
De leurs reſſentimens prévenons tous les ſoins:
Mais la Princeſſe vient.

SCENE IV.

POLIXENE, PYRRHUS, LYCAS, ISMENE.

POLIXENE.

Par mille cris de joye,
Dont j'entens retentir les rivages de Troye,
En ce moment, Seigneur, j'apprens que vos Vaisseaux
N'attendent que les vents pour repasser les eaux,
Et je viens, si je puis, dans le tems qui me reste,
Par vous de mes malheurs parer le plus funeste.

PYRRHUS.

Madame, commandez. Par quel rare bonheur,
Vous-même m'offrez-vous....

POLIXENE.

Je connois votre cœur.
Le mien aussi pour vous s'est fait assez connoître;
Et ne pouvant douter quel il est, & doit être,
Voudriez-

Voudriez-vous, Seigneur, traîner dans vôtre Cour
L'objet infortuné d'un inutile amour ?
Et me voir de malheurs & d'opprobres chargée
Servir d'un doux spectacle à la Grece vengée ?
Epargnez-moi, Seigneur, un si mortel affront.
Souffrez que sans passer les flots de l'Hellespont,
J'acheve aux bords Troyens ma triste destinée,
Avec la liberté du moins où j'y suis née.
De tout ce que par vous en un jour j'ai perdu,
C'est le seul bien par vous qui peut m'être rendu.

PYRRHUS.

Que parlez-vous d'affront ? de liberte perduë ?
Quel esclavage ici vous blesse donc la vûë ?
A nous voir tous les deux, qui de vous ou de moi,
Paroît donner, Madame, ou recevoir la loi ?
Ah ! bien loin que les Grecs insultent à vos larmes,
Ils trouvent vôtre sort digne de leurs allarmes.
Ils vous veulent, Madame, enlever de mes mains.

POLIXENE.

Eux, Seigneur ?

PYRRHUS.

Je cours mettre obstacle à leurs desseins,
J'y hazarderai tout ; & si pour vous mon zele
Sort vainqueur du combat, où leur fureur m'appelle,
C'est à vous d'approuver, en recevant ma foi,
Ce que son juste arrêt aura reglé pour moi.

Il faut, il faut, enfin, que leur haine jalouſe,
De Pyrrhus deſormais reſpecte en vous l'Epouſe.
Je ne demande pas qu'avec empreſſement
Vous acceptiez mon offre en ce même moment.
Je voi trop dans vos yeux l'embarras de votre ame;
Et ſi votre fierté veut aujourd'hui, Madame,
Par un refus ouvert confondre mon amour,
Pour me l'apprendre, au moins attendez mon retour.

SCENE V.

POLIXENE, ISMENE.

POLIXENE.

QU'entens-je ? Où me réduit la Fortune inhumaine ?
Mes ennemis entre eux ſe diſputent ma chaîne.
Je deviens le ſujet, le prix de leurs combats.
Si Pyrrhus eſt vaincu, que deviendrai-je, helas !
Je tombe aux mains des Grecs. S'il triomphe au contraire,
Prendrai-je pour époux l'aſſaſſin de mon Pere ?

ISMENE.

Ah ! Madame, perdez ce fatal ſouvenir.
Vos Peres au tombeau doivent vous réünir.
Par vous périt le ſien, par lui périt le vôtre,
Et le trépas de l'un venge celui de l'autre.
Quoi devez-vous encor....

POLIXENE.

Et lui puis-je jamais
Faire payer aſſez tous les maux qu'il m'a faits ?

Dans le piege fatal ſi j'attirai ſon Pere,
C'étoit pour l'immoler aux mânes de mon frere,
Pour lui faire expier ces tranſports, dont l'horreur
Sur Hector expirant ſignala ſa fureur.
J'ai depuis à venger mon Pere, & Troye en flâme,
Mon ſort ſeconde mal les projets de mon ame :
Mais vengeons-nous du moins, ſelon notre pouvoir.
Mépriſons ſes ardeurs, détruiſons ſon eſpoir.
Que mon cœur ſoit l'écueil où ſa gloire ſe briſe.

ISMENE.

Madame, pardonnez à ma juſte ſurpriſe.
Quel ſentiment réveille en vous cette fierté ?
Avec moins de courroux vous l'avez écouté.
Et vos yeux déſarmez . . . .

POLIXENE.

Ah ! j'en rougis Iſmene.
Par quel art avoit-il ſéduit ainſi ma haine ?
Comment a-t-il jetté ce trouble dans mes ſens ?
Mais il n'a pas eu lieu de s'en vanter longtems.
Et j'en vais avec ſoin pourſuivre la vengeance.
Qui ? moi ? de ſon amour me voir la récompenſe ?
Comment d'un tel hymen vaincre la juſte horreur,
A l'aſpect de ces murs détruits par ſa fureur ?
Ma vertu juſques-là ſeroit-elle affoiblie ;
O Ciel ! ſous ſes débris Troye eſt enſevelie,
Et ce Roi, que l'Aſie adoroit en tremblant,
N'eut point d'autre bucher, que ſon Palais brûlant.
Tous les miens ont péri par le fer, par la flâme,
Ou réduits à ſubir un eſclavage infâme,

Sans ſecours, ſans eſpoir, inſultez dans leurs fers,
De leurs gémiſſemens ils rempliſſent les airs.
Moi ſeule je joüis des miſeres de Troye.
Que dis-je ? avec les Grecs, je partage leur proye.
Tout rit autour de moi, tout prévient mes deſirs.
On me parle d'amour, d'hymen & de plaiſirs.
Au milieu de la Grece, ai-je donc pris naiſſance ?

ISMENE.

De ces tourmens ſecrets je plains la violence.
Jamais d'un ſort cruel les injuſtes rigueurs . . . .

POLIXENE.

O caprice fatal, qui diſpoſe des cœurs !
Par combien de raiſons Telephe eût dû me plaire ?
Le nom de Fils d'Hercule, & d'ami de mon Pere,
Le trône de Myſie, & mille exploits fameux,
Tout me parloit, Iſmene, en faveur de ſes feux.
Cependant, à ma honte, un cruel qui m'opprime
A plus fait ſur mon cœur qu'un Roi ſi magnanime.

ISMENE.

Sans doute ſon amour méritoit votre choix :
Mais d'un penchant fatal peut-on forcer les loix ?
Du reſte quels efforts, ſelon votre puiſſance,
Pouvoient mieux lui marquer votre reconnoiſſance ?
Pour rendre à ce Heros les honneurs du bucher,
Dans la foule des morts vous l'avez fait chercher.
S'il ne s'eſt pas trouvé, vos pleurs pour ſa memoire
Ne conſacrent-ils pas votre eſtime & ſa gloire.
Quitte envers lui, Madame, examinez du moins

Ce qu'aux feux de Pyrrhus peuvent devoir vos soins.
Vous voyez, c'est le seul, qui....

POLIXENE.

C'est assez, Ismene.
On parle de combat; j'ai lieu d'en être en peine.
Va, fais partir Arsace, & fidele témoin,
Qu'il me vienne de tout informer avec soin.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

POLIXENE, ULYSSE.

ULYSSE.

TAndis que de Pyrrhus l'heureux éloignement
D'un ſecret entretien nous offre le moment ;
De la part de nos Grecs, j'ai deux mots à vous dire.
Madame, commandez que chacun ſe retire.

POLIXENE.

Et quel ſujet, Seigneur, vous peut conduire ici ?

ULYSSE.

Un ſujet important qui vous regarde auſſi.
De nos troubles preſens êtes-vous informée ?

POLIXENE.

On m'a dit qu'envoyé par les Chefs de l'armée,
Vous avez ſans effet entretenu Pyrrhus.

ULYSSE.

Oüi, Madame, & les Grecs bleſſez par ſes refus,
Et ſur tout par le bruit du prochain Hymenée,
Qui doit à votre ſort unir ſa deſtinée,
Pour rompre ſes projets, veulent tout hazarder,
Et la force à la main le contraindre à ceder :
Mais avant qu'on s'engage à ce remede extrême,
Je viens au nom de tous, m'adreſſer à vous-même.
Nous ſçavons vos vertus, nous les admirons tous :
Mais nous ſçavons auſſi votre haine pour nous ;
Et deſormais, s'il faut vous en parler ſans feindre,
Nous la méritons trop, pour ceſſer de la craindre.
N'eſt-ce pas elle, enfin, qui pour nous perdre mieux,
Appuyant ſes projets du pouvoir de vos yeux,
Trouva l'art de nous faire un ennemi perfide
De Telephe, d'un Roi, Fils d'un Grec, Fils d'Alcide?
Que dis-je ? Achile même épris de vos attraits,
N'alloit-il pas pour vous trahir nos interêts ?
Lorſqu'au pied des Autels ſon trépas ſalutaire,
Sçût empêcher l'effet d'un hymen téméraire ?
Si vos yeux loin de nous, ſe font craindre à ce point,
Contre nous, parmi nous, que ne pourriez-vous point?
Maîtreſſe de l'eſprit d'un Prince redoutable,
Plein pour nous d'une haine à la vôtre ſemblable ?
Voit-on pas aux périls qu'il affronte aujourd'hui,
Juſqu'où s'étend déja votre pouvoir ſur lui ?
Non, non ; trop d'embarras ſuivroient notre victoire.

Les Grecs cherchent en paix à joüir de leur gloire,
Et ce qui dans Achile a dû les allarmer,
Contre ſon Fils, Madame, a droit de les armer.
A rompre cet hymen leur gloire eſt engagée,
Et l'injure en ſera prévenuë ou vengée.
Enfin à ce projet vous-même oppoſez-vous.
Pyrrhus, ſans votre aveu, ſera-t-il votre époux ?
Vous perdrez ſon appui : mais enfin tous nos Princes,
Pour azile, à l'envi vous offrent leurs Provinces,
Notre amitié fera ce que fait ſon amour.
Voyez où vous voulez fixer votre ſéjour ;
Chez Neſtor, chez Calchas, à la Cour de Mycene,
Heureux ! Si votre choix s'arrêtoit à la mienne !

POLIXENE.

Quelle gloire, Seigneur, qu'au milieu de mes fers,
Au milieu des débris du trône que je perds,
Ulyſſe Ambaſſadeur, devant moi ſe préſente,
De la part de la Grece heureuſe & triomphante !
Que mes propres Vainqueurs, troublez dans leurs ſouhaits,
Me faſſent leur arbitre & de guerre & de paix !
Mais de quoi vient pour eux me charger votre adreſſe ?
Que m'importent à moi les périls de la Grece ?
Quel interêt ſi grand ai-je à remplir ſes vœux ?
Ses Princes m'offrent tous un azile chez eux.
J'en reçoi leur parole, & la vôtre pour gage :
Mais ce n'eſt pas ſortir, c'eſt changer d'eſclavage.
Quel plaiſir, quel bonheur, que ces Vainqueurs cruels
Périſſent à mes yeux par leurs coups mutuels !
Qu'aujourd'hui dans ſon ſein cette terre funeſte
De ceux qui l'ont détruite enſevelit le reſte,

Et qu'on ne parlât plus d'Ilion embrasé,
Sans parler de leur Camp sous sa chûte écrasé ?
Dût m'accabler leur rage, ô mon Pere, ô Patrie,
Plandrois-je en vous vengeant, & mon sang & ma vie ?

ULYSSE.

D'un si fier sentiment les Grecs n'ont point douté ;
Mais pour vous arracher à cette fermeté,
Sçachez que les Troyens qu'ils ont en leur puissance,
Votre mere, vos Sœurs, sentiront leur vengeance,
Seront tous immolez prémices des horreurs
De la guerre qu'entr'eux allument vos fureurs.

POLIXENE.

Et quelle peur par-là prétendez-vous leur faire ?
Craindront-ils une mort qui finit leur misere ?
Qui d'eux auroit regret à son sang répandu,
Si dans les flots du vôtre il étoit confondu ?
Ils me desavoüeroient, si ma pitié timide
Déroboit ce plaisir à leur cœur intrépide ;
Et ceux qui trembleroient d'un si noble projet,
Valent-ils que pour eux on en manque l'effet ?
Mais non. Pour m'étonner c'est un vain artifice.
Qui perdroit plus que vous en un tel Sacrifice ?
Quoi ? vos Chefs couronnant tant de travaux divers,
Auroient mis une Reine & ses Filles aux fers ;
Et par un vain caprice, à leur gloire funeste,
Pour une qu'ils n'ont pas, se priveroient du reste ?
Perdroient de leurs exploits le fruit & les témoins ?
Ah ! puisque de ma haine ils redoutent les soins,

Que n'en craindroient-ils pas, ſi leur main meurtriere
A ma vengeance encor offroit cette matiere ;
Si Pyrrhus qui le peut me ſauvoit de leurs coups ?
Car enfin contre lui que fera leur courroux ?
Il n'a que ſes ſoldats : mais tels que leur courage
Cent fois aux Grecs fuyant a fait tourner viſage,
Les a ſauvez du bras d'Hector victorieux.
Que craindra-t-il de vous, ſecondé par les Dieux,
Quand de vos cruautez, dont frémit la nature,
Tant de meurtres affreux combleront la meſure ?

ULYSSE.

Madame, c'eſt en vain que nous voulons juger
De ce que doit le Ciel ou ſouffrir ou venger.
Souvent nos paſſions, ou de profonds myſteres
Dérobent ſes raiſons à nos foibles lumieres.
Ce qu'on voit de certain, c'eſt qu'un rapt odieux,
Contre tous les Troyens a ſoûlevé les Dieux,
Qu'en protegeant le crime, ils ont part à la peine,
Et que nous leur rendons, enfin, haine pour haine.
Si vous trouvez, Madame, injuſte & plein d'horreur
Le deſſein, qui contre eux flate notre fureur,
Que ne l'empêchez-vous, quand vous le pouvez faire ?
A qui nous eſt ſoûmis eſt-ce à nous de complaire ?
Mais vous voulez nous voir immoler par nos coups,
D'un funeſte ſuccès n'accuſez donc que vous.
Au reſte des Troyens ſi l'on ôte la vie,
C'eſt vous, c'eſt votre orgueil qui ſe les ſacrifie.
Et ne préſumez pas que ce reſte détruit
De nos travaux, Madame, emporte tout le fruit.
D'Ilion embraſé moins nous laiſſons des traces,
Et plus nous groſſiſſons le bruit de ſes diſgraces,

Par là notre vengeance éclate d'autant plus.
Si nous mourrons vainqueurs, vous périrez vaincus.
Et nos peuples du moins, gardans notre memoire.
Pourront en ſûreté joüir de notre gloire.
Mais pour vous ſecourir, je fais un vain effort,
Et ma prudence cede à votre mauvais ſort.
C'eſt peu de mes diſcours, pour ébranler votre ame.
Les effets vous pourront convaincre. Adieu, Madame.

SCENE II.

POLIXENE *seule.*

ME diroit-il bien vrai ? l'excès de leurs fureurs....
Ciel ! je verrois périr mere, freres, & sœurs,
Tant de braves Troyens ! O Troye, ô ma Patrie,
Laisse à mon amitié prendre soin de leur vie.
Aussi-bien leur trépas ne peut te relever.
Mais pour qui ma pitié veut-elle les sauver ?
Pour des Maîtres cruels, dont l'orgueilleuse haine
Les veut à leurs Etats montrer chargez de chaîne,
Les y livrer en bute à mille affronts divers.
Mais de quels bruits affreux retentissent les airs,
Isinene ?

SCENE III.

POLIXENE, ISMENE.

ISMENE.

JE ne ſçais. On diroit que la foudre
Tombe ſur tous les Grecs, & les réduit en poudre,
Leurs crimes dans nos murs ont bleſſé tous les Dieux.
Mais ſçavez-vous encor leur deſſein odieux ?
Les armes à la main, leurs fureurs inquietes
Viennent vous arracher de l'aſile où vous êtes ;
Tous leurs Captifs par eux vont périr égorgez.

POLIXENE.

Ou plûtôt, chere Iſmene, ils vont mourir vengez.
Pour quel ſort plus heureux voudroient-ils encor vivre ?
Et moi pourrai-je voir leur bonheur ſans les ſuivre ?

ISMENE.

Vivez, vivez plûtôt, pour venger leur trépas.
Pyrrhus, tous ſes ſujets vous prêteront leurs bras.
Si ſon hymen, Madame, eſt pour vous un outrage,
De ſes empreſſemens un refus vous dégage.

Pour vous en délivrer, n'eſt-il que le trépas ?
Quand Telephe dans Troye adoroit vos appas,
Vous réſiſtiez ſans peine à ſes plus vives plaintes.
Sentez-vous que Pyrrhus, plus digne de vos craintes,
Vous doive . . . .

POLIXENE.

Arrête, Iſmene, & détourne tes yeux,
D'un amour que mes ſoins voudroient cacher aux Dieux.
Mais Arſace revient. Qu'a-t-il à nous apprendre?

SCENE IV.

ARSACE, POLIXENE, ISMENE.

ARSACE.

AH ! quel malheur, Madame, ai-je à vous faire entendre ?
Quel horrible recit ? Par où le commencer ?

POLIXENE.

De quoi que le Deſtin me puiſſe menacer,
Arſace, expliquez-vous. Aveuglez de leur rage,
Les Grecs de leurs Captifs ont-ils fait un carnage ?
N'ont-ils rien excepté ? nos deſtins conſommez....

ARSACE.

Le bruit de ce deſſein nous avoit allarmez :
Mais Neſtor & Calchas ont, par leur induſtrie,
De ces cœurs inhumains deſarmé la furie.

POLIXENE.

Que m'apportez-vous donc ? les Grecs ſont-ils vainqueurs ?

ARSACE.

Ecoutez du deſtin juſqu'où vont les rigueurs.
Les Grecs perſuadez que de juſtes allarmes,
A Pyrrhus moins ardent feroient quiter les armes,
D'abord qu'il les verroit tout prêts à l'accabler,
Couroient ſous leurs drapeaux en foule s'aſſembler.
Mais lui, ſans s'allarmer du ſoin qui les travaille,
Exhortoit fierement les ſiens mis en bataille.
Cet orgueil les irrite. Ils veulent achever,
Ce qu'ils n'ont commencé, qu'afin de l'éprouver.
Si proches du combat, leur fierté leur fait croire,
Qu'à s'en vouloir dédire, il y va de leur gloire.
Nos champs alloient rougir d'un carnage nouveau.
D'Achile entre les camps s'élevoit le tombeau.
Pyrrhus y jette l'œil. *O Heros, dont la vie,*
Par la haine des Grecs, fut jadis pourſuivie,
Soûtiens mon bras, dit-il; *Qu'il nous venge tous deux.*
A peine il achevoit, ô prodiges affreux!
Sous nos pieds chancelans tremble ſoudain la terre,
De ſon ſein ébranlé ſort un bruit de tonnerre,
Le Ciel en retentit. Les rivages troublez,
En font entendre au loin les éclats redoublez.
Sur la croupe des monts, les forêts dans les nuës,
Flottent en mugiſſant, comme vagues émûës,
Tandis que des rochers de leur place emportez,
Tombent dans les valons, à bonds précipitez.
Troublez de tant d'horreurs les camps ſe réüniſſent.
Alors avec un bruit, dont les plus fiers frémiſſent,
La tombe ouvre en ſon ſein un abîme ſans fonds,
Et nous montre un paſſage aux Royaumes profonds.
D'Achile en cet inſtant, ſort l'Ombre épouventable,
Il a cet air encor menaçant, redoutable,

Tel que, lorſque ſon bras forçant nos bataillons,
Faiſoit de ſang Troyen ruiſſeler les ſillons.
Les Grecs, les élemens, tout ſe taît à ſa vûë.
Et quelle eſt de Pyrrhus la terreur imprévûë,
Quand s'adreſſant à lui, d'un ton plein de courroux,
Son Pere, par ces mots, s'explique devant tous?
Contre les Grecs, mon fils, cette fureur eſt vaine.
C'eſt du ſang ennemi que j'exige en ce jour,
Et pour la flote en Grece il n'eſt point de retour,
Si ton bras en ce lieu n'immole Polixene.

ISMENE.

Ah, Madame!

ARSACE.

A ces mots qu'il acheve, en laiſſant
A Pyrrhus interdit un regard menaçant,
Dans l'Empire des morts auſſitôt il retombe,
Et ſur lui ſe referme & l'abîme, & la tombe.
Mais la mer ſuccedant à ces objets d'horreur,
Et du fils de Tethis appuyant la fureur,
S'enfle, & pouſſant ſes flots vers le port de Sigée,
En défend la ſortie à la flote aſſiegée.

POLIXENE.

Tous les Grecs ont d'abord confirmé cet arrêt?

ARSACE.

Leur cruauté s'accorde avec leur interêt.
Sur tout Agamemnon en cache en vain ſa joye,
Et ſon perfide cœur ſur ſon front la déploye.

De ce Prince autrefois ennemi ſans retour,
Son amitié pour lui ſe ſignale en ce jour.
Il veut que tous les Grecs jurent, après lui-même,
De faire executer ſa volonté ſuprême.

POLIXENE.

Et Pyrrhus ?

ARSACE.

On le voit ſaiſi d'étonnement,
Et ſon ſilence affreux cache ſon ſentiment.
Sans avoir vû les Grecs, il revient vers ſa tente.

POLIXENE.

Il ſuffit.

SCENE V.

POLIXENE, ISMENE.

ISMENE.

O Disgrace ! ô rigueur accablante !
Madame, pouvez-vous en cet affreux instant,
Faire voir un esprit si ferme & si constant ?
Ce recit, dont l'horreur a glacé mon courage....

POLIXENE.

Laisse-moi de mon sort concevoir l'avantage,
Laisse-le-moi goûter, Ismene. Je me vois
Parvenuë au moment souhaité tant de fois.
Je découvre le port, où vont finir mes peines,
Je voi le coup heureux qui va briser mes chaînes.
C'en est fait, je n'ai plus à cacher dans mon cœur,...
O Ciel ! de quels tourmens j'évite la rigueur !

ISMENE.

Ainsi donc vous voulez renoncer à la vie.
Mais vous figurez-vous qu'au gré de votre envie,
Pyrrhus d'un camp barbare écoutant les raisons....

SCENE V.

DORIS, POLIXENE, ISMENE.

DORIS.

MAdame, pardonnez, ſi je vous interromps.
Un homme, dont les yeux marquoient une ame émûë,
Errant autour d'ici, s'eſt offert à ma vûë;
Il m'aborde, & ſçachant que je ſuis près de vous,
Depuis nos murs détruits par les Dieux en courroux,
Sur vous, ſur votre ſort, il me prie avec larmes,
De vouloir éclaircir ſes ſecretes allarmes,
Lorſque voyant vers nous quelques Grecs s'avancer,
Il s'eſt vû, pour les fuïr, contraint de me laiſſer.
Son habit eſt d'un Grec; ſur l'air de ſon viſage,
Paroît d'un noble ſang l'aſſuré témoignage.
C'eſt tout ce que j'en ſçais.

POLIXENE.

Et qui puis-je penſer.
Qui juſques là pour moi ſe puiſſe intereſſer?
Mais on vient. C'eſt Pyrrhus. Evitons ſa préſence,
Allons loin de ſes yeux affermir ma conſtance,
Et préparer mon cœur en ſecret combatu,
A lui faire l'adieu qu'exige ma vertu.

SCENE VII.

PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.

ENfin nous ſommes ſeuls, vous pouvez ſans contrainte,
A votre cœur preſſé permettre ici la plainte,
Seigneur, vous n'avez plus à cacher vos douleurs,
Devant des ennemis, que flatent vos malheurs.
Rompez enfin, rompez ce terrible ſilence.
N'oſez-vous de vos maux me faire confidence ?

PYRRHUS.

Ah ! que ne peut la mort, en ce moment cruel,
M'impoſer, cher Lycas, un ſilence éternel ?
Dieux ! quel ſpectacle affreux vient de frapper ma vûë !
Quelle ſubite horreur dans le Camp répanduë ?
Eſt-ce Achile, qui vient de parler à ſon Fils ?
Quelle voix ! quels regards ont glacé mes eſprits !
Quel ordre ! ſans mourir ai-je bien pu l'entendre ?
Moi ? que d'un ſang ſi cher j'aille abbreuver ſa cendre !

Que de mes ennemis j'en repaiſſe les yeux !
Non, il n'en ſera rien. J'en atteſte les Dieux.

LYCAS.

Il le faut avoüer, l'ennui qui vous accable....

PYRRHUS.

Helas ! quel eſt ton ſort, Princeſſe déplorable ?
C'eſt peu qu'hommes & Dieux, dépoüillant la pitié,
Te prennent pour l'objet de leur inimitié,
L'Enfer forçant les loix de ſes Royaumes ſombres,
Pour préparer ta mort, déchaîne auſſi les ombres.
Pour theatre ſanglant, il choiſit un tombeau,
Où le Pere eſt ton juge, & le Fils ton bourreau,
Et pour combler aux douleurs, dont mon ame eſt la proie,
Le fier Agamemnon y meſure ſa joie.

LYCAS.

Hé quoi ! les ſentimens d'un ennemi jaloux,
Vous portent-ils, Seigneur, de ſi ſenſibles coups ?
Seul de tous les Heros, penſiez-vous que l'Envie
Dût toujours épargner l'éclat de votre vie ?
Mais qu'importe à vous voir réduit à cet effort,
Que ce Prince ſuperbe inſulte à votre ſort ?
Ne le bravez-vous pas, en ſauvant Polixene ?

PYRRHUS.

En le bravant ainſi n'ai je rien qui me gêne ?
Mon Pere vainement ſera donc cette fois,
Sorti de ſon tombeau, pour me dicter ſes loix ?

J'aurai donc ſans effet entendu ce tonnerre,
Cette voix, qu'en tremblant vient d'écouter la terre!
J'ai ſi ſouvent aux Grecs reproché leur mépris.
C'eſt Achile aujourd'hui qui s'explique à ſon Fils.
Sa voix des plus ingrats a réveillé le zele.
A ſes ordres moi ſeul paroîtrai-je rebele ?
Sur leur flote Thetis punira mes refus.
De ce que fit leur Chef ne me ſouvient-il plus !
Lui-même dans l'Aulide, aux yeux de ſa famille,
Pour eux, pour leur départ, il immola ſa fille,
Et moi je n'oſerai, trop plein de mon amour,
Du ſang d'une Ennemie acheter leur retour.
Voilà, voilà, Lycas, ſi j'oſe la défendre,
Ce que les Grecs trompez auront droit de répandre,
Ce que tous mes ſoldats penſeront de leur Roi,
Ce qu'à moi-même enfin, j'ai déja dit de moi.

LYCAS.

Que je vous plains, Seigneur ! Quel courage invincible,
Ne ſeroit ébranlé par un coup ſi terrible ?
Vous avez pleinement compris votre devoir,
Cependant voulez-vous....

PYRRHUS.

O fatal deſeſpoir !
Faut-il trahir mon Pere ? immoler ma Maîtreſſe ?
Je ſens pour l'un & l'autre une égale tendreſſe.
Mon cœur, pour l'un des deux, contre tous, oſe tout,
Et pour l'un, contre l'autre, à rien ne ſe réſout.

LYCAS.

LYCAS.

Je comprens pour vos feux quel eſt ce coup de foudre,
Mais c'eſt reſoudre enfin que de ne rien reſoudre,
Seigneur, c'eſt pour Achile expliquer vos refus,
Puiſqu'ainſi vous rendez ſes ordres ſuperflus,
Sans doute, ils ſont cruels : mais pour n'y pas ſouſcrire,
Quelque effort genereux que l'amour vous inſpire,
Vous ſeul que ferez-vous? Tous les Grecs, d'une voix,
Veulent faire d'Achile executer les loix.
Vos ſoldats, qui d'abord s'étoient armez pour elle,
Pleins du nom de ce Chef, dont la gloire immortelle
Jadis, pour tant d'exploits, ſe ſervit de leurs bras,
Ont reſpecté ſon ordre, & mis les armes bas.
Sans eux, que ferez-vous?

PYRRHUS.

Sans moy, que peut-on faire?
C'eſt à moy d'accomplir les ordres de mon Pere.
Seul, & ſans faire rien, je puis les braver tous.

LYCAS.

Mais ſi votre refus enflamme leur courroux,
S'ils nous viennent en foule accabler l'un & l'autre,
S'ils trouvent une main, qui ſuppléе à la vôtre,
Vainement vous voudrez leur faire concevoir,
Que vous ſeul. . . . .

PYRRHUS.

Tu dis vrai : mais il y faut pourvoir
Mes projets ont icy beſoin de ton adreſſe :
Lycas : va de ma part, voir les Chefs de la Grece,
Et ſonge, en leur parlant, à bien executer
Les ordres importans, que je te vais dicter.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TELEPHE.

JE ne la trouve plus, & ma recherche eſt vaine.
Sans doute c'eſt ici qu'on garde Polixene.
Mais ſans l'en avertir, je crains, ſi j'oſe entrer,
Quelque témoin ſuſpect, qui peut s'y rencontrer,
Le trouble de mes ſens me feroit reconnoître.
Et comment devant-elle en ſerois-tu le maître,
Infortuné Telephe? En quel état, ô Dieux,
La rigueur de ſon ſort va l'offrir à tes yeux,
Des hommes, des Enfers, & des Dieux condamnée,
Ne viens-tu que pour voir ſa mort infortunée?
Nul ne paroît encor. Fortune, c'eſt par toi,
Que dans Troye un des miens, hazardant tout pour moy,
M'emporta tout couvert de ſang & de pouſſiere,
Dans un bois, où ſes ſoins m'ont rendu la lumiere;
C'eſt toy, qui juſqu'ici vient de guider mes pas;

Souffre que mon amour, qui brave le trépas,
A ma Princeſſe encor ſe puiſſe faire entendre,
Et fai-moi ſuivre enfin le parti qu'il faut prendre.
Des Grecs pour quelque temps je puis tromper les yeux,
Le langage, l'habit, ma mort cruë en tous lieux,
Le déſordre du Camp, tout aide à mon audace.
Allons. Eſſayons tout. Quel peril me menace,
Dont mon cœur deſormais ait lieu de s'étonner?
A quels projets, ô Ciel! j'oſe m'abandonner!
Pour chercher en ce Camp une ingrate que j'aime,
Je néglige & Sujets, & Sceptre, & Diadême,
Je me livre au pouvoir d'un vainqueur irrité.
O Heros immortel, dont je tiens la clarté,
Hercule, juſqu'ici, fidele à ta memoire,
J'ay ſuivi ſur tes pas les ſentiers de la Gloire:
Mais un funeſte amour m'a perdu comme toy.
Mes vœux ſont exaucez, enfin on vient à moy.

SCENE II.

DORIS, TELEPHE.

DORIS.

JE venois vous chercher. J'ai dit à la Princeſſe,
Le ſoin qui dans ſon ſort, Seigneur, vous intereſſe,
Et je vous conduirois en ſon appartement :
Mais Pyrrhus vers ces lieux avance en ce moment,
Quand il ſera parti, venez en diligence....

TELEPHE.

Quoy toûjours quelque obſtacle à mon impatience ?
Mais quel parti croit-on qu'il embraſſe en ce jour ?
Contre un devoir cruel, croit-on que ſon amour....

DORIS.

Il vient.

TELEPHE.

Qu'à ſon aſpect ma colere allumée....
Mais ſortons, & ſçachons ce qu'on dit dans l'armée,
Et s'il oſe accomplir ce deſſein plein d'horreur,
Ne ménageons plus rien dans ma juſte fureur.

SCENE III.

PYRRHUS, DORIS, LYCAS.

PYRRHUS.

PUis-je voir la Princeſſe?

DORIS.

A nos regards ſouſtraite,
Elle a voulu, Seigneur, un moment de retraite;
Je la vais avertir.

SCENE IV.

PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

HE bien, Lycas, quel fruit
Tes ſoins au Camp des Grecs, ont-ils enfin produits ?

LYCAS.

Je n'ay rien oublié, pour les réduire à croire,
Que votre cœur ſuivra le parti de ſa gloire,
D'Achile ſur vos vœux j'ay vanté le pouvoir,
Et votre cœur laſſé d'un amour ſans eſpoir.
A mes raiſons d'abord j'ay vû les uns ſe rendre,
Et leur joye à mes yeux ſur leur front ſe répandre.
D'autres penſent, Seigneur, qu'en cette extremité
Cedant avec regret à la néceſſité,
Par ce conſentement, vous voulez à leur vûë,
Cacher votre foibleſſe, & l'ennui qui vous tuë.
Je n'ay point crû devoir combattre des ſoupçons,
Qui les trompent bien mieux que toutes mes raiſons.
En un mot tous les Grecs, pleins d'un eſpoir frivole,
Attendent à demain l'effet de ma parole.
Et ne ſongeront point à troubler en ce jour,
Ce que pour les tromper vous inſpire l'Amour.

PYRRHUS.

Où me vois-je reduit ! ô Ciel l'eût-on pû croire,
Qu'une feinte jamais dû démentir ma gloire ?
Mais il eſt des revers, ou, malgré ſon effort,
La vertu la plus ferme eſt le joüet du ſort.

LYCAS.

Cependant penetrez d'un ſi rare ſervice,
Pour vous en rendre grace, ils ont fait choix d'Ulyſſe.
Bien-tôt de leur réponſe il va venir inſtruit.
Juſqu'ici l'artifice eſt aſſez bien conduit,
Il faut pourſuivre, il faut vous faire violence,
Et le bien ſoûtenir, Seigneur, en ſa preſence.
Je vais, pour y donner encor plus de crédit,
Semer dans votre Camp ce que je leur ay dit.
Il vous reſte du temps pour prendre vos meſures.
La nuit qui doit, Seigneur, ſous ſes ombres obſcures,
Cacher votre deſſein, & tromper tous les yeux,
De quelque temps encor ne couvrira les Cieux.

PYRRHUS.

Va, la Princeſſe vient.

SCENE V.

PYRRHUS, POLIXENE.

POLIXENE.

HE bien, de votre Pere,
Troye en cendres n'a point assouvi la colere...
Il faut à ce Heros quelque chose de plus,
Mon sang. Tous les délais sont ici superflus.
Pour répondre à l'honneur que me fait tant d'estime.
Hâtons nos pas, allons luy livrer sa victime.

PYRRHUS.

Quel dessein? quel discours? Que pensez-vous de moy?
M'avez-vous fait l'affront de douter de ma foy?
Sur ce honteux soupçon votre fierté fondée,
Vient-elle ici braver ma flâme intimidée?
Enfin avez-vous crû qu'on pût, par quelque effort,
Du destin de Pyrrhus détacher votre sort!

POLIXENE.

Ah! c'est-là ce qui rend mon trépas necessaire,

Ce qui me bannir l'arrêt de votre Pere,
C'eſt vous même, vous ſeul que je crains en ce jour.
Oüi, Prince, je ne meurs que pour fuir votre amour,
Que parce qu'en ſecret, en dépit de moi-même,
Malgré tous mes efforts, je ſens que je vous aime.

PYRRHUS.

Vous m'aimez, juſtes Dieu! ce bonheur impré-
vû....

POLIXENE.

Pour vous le déguiſer, j'ay fait ce que j'ay pû:
Mais l'état, où je ſuis, rend ce ſoin inutile,
Et des bords du tombeau, dont je fais mon azile,
J'oſe vous l'avoüer, j'oſe, en quittant le jour,
Vous demander enfin raiſon de votre amour.
D'où vient qu'en immolant mon Pere à votre
haine,
Vous avez conſervé les jours de Polixene?
Epargniez-vous mon ſang, pour le deshonorer?
De celles qu'en vos mains le ſort voulut livrer,
D'où vient qu'à votre amour je ſuis ſeule expoſée?
M'auriez-vous donc, Cruel, à ce point mépriſée,
Que de croire mon cœur plus foible que les leurs,
Plus capable en un mot d'oublier vos fureurs?
Vos ſoins ont réüſſi. Je ne m'en puis dédire:
Mais que de tous les maux ce ſoit pour vous le
pire,
De voir que le ſeul prix qui flatoit vos ſouhaits,
Vous eſt, ſi près de vous, enlevé pour jamais.

PYRRHUS.

Vous me condamneriez à cet affreux ſupplice?

Sur quel reproche, ô Ciel ! & par quelle injuſtice?
Depuis quand les reſpects, les ſoupirs, & les ſoins,
Sont-ils de nos mépris devenus les témoins ?
Ah ! d'une guerre éteinte oublions les offenſes.
Suis-je encor à vos yeux un objet de vangeances :
Hector, même pour vous, que feroit-il de plus ?
Oüi, Madame, avec ſoin examinez Pyrrhus,
Et ſi du jour fatal, qui m'offrit à vos charmes,
J'ay jamais négligé la moindre de vos larmes,
Si de tous vos ennuis je ne fais pas les miens,
Si mes Peuples me ſont plus cher que les Troyens,
S'il me peut échapper une ſeule penſée,
Où vous ne ſoyez pas au moins intereſſée,
S'il eſt rien hors de vous qui me puiſſe flatter,
Alors comme ennemi vous me devez traiter,
Alors votre courroux doit eſtre inexorable :
Mais que je ſois puni, ceſſant d'être coupable ?
Que de ſcrupule vains votre cœur combatu
Faſſe mon deſeſpoir l'objet de ſa vertu !

POLIXENE.

Et que prétendez-vous? quel vain eſpoir vous reſte?
Vous voyez contre moy, par un accord funeſte ;
Le Ciel, l'Enfer, les Flots, les vents ſe révolter,
Et la terre gémir, laſſe de me porter.
Seigneur, trop d'Ennemis en veulent à ma vie,
Pour croire qu'elle échappe à leur fureur unie.
Qu'ay-je à leur oppoſer qu'un Prince, dont la foy,
Dont les ſecours contre-eux ſont des crimes pour moy ?
A vous-même, Seigneur, ne font-ils point d'injure?
Juſqu'au fonds des Enfers votre Pere en murmure.
Pouvez-vous bien aimer, ſans de ſecrets combats,
Pouvez-vous proteger l'Auteur de ſon trépas?

De ſon arreſt ſanglant vous frémiſſez dans l'ame.
Mais il ne s'agit plus de flater votre flâme,
Et ſi votre cœur tremble à s'y déterminer,
Moi-même en ce moment je viens vous l'ordonner.
Nous avons, l'un par l'autre, offenſé notre gloire.
Il en faut, l'un par l'autre, expier la memoire,
Et ma mort nous en offre un moyen éclatant,
Moy vous en donnant l'ordre, & vous l'executant.
Et ne préſumez pas, que malgré mon envie,
Votre refus, Seigneur, puiſſe ſauver ma vie.
L'un de nous aujourd'hui doit trancher mon deſtin.
Si ce n'eſt votre bras, ce ſera cette main.
Choiſiſſez. Votre Pere y condamne la vôtre.
Ses ordres ſont trompez, ſi je meurs par une autre.
Ma mort eſt inutile à ſon ombre en courroux,
Et Polixene enfin n'en meurt pas moins pour vous.

PYRRHUS.

Hé bien, ç'eſt eſt donc fait. Puiſque c'eſt votre envie,
Allons, il faut tous deux renoncer à la vie.
Je vais au ſacrifice accompagner vos pas,
Ma main y donnera l'exemple à votre bras,
Et prévenant les maux où votre mort me livre....

POLIXENE.

Ah! ce n'eſt point pour moi que vous avez dû vivre,
Et ce n'eſt point pour moi que vous devez mourir.
Vous ne me ſauvez point en cherchant à périr.
Juſqu'où s'étend l'excès de votre tyrannie?
N'avez-vous pas, Cruel, aſſez troublé ma vie?
M'enviez-vous encor les douceurs de ma mort?

PYRRHUS.

PYRRHUS.

Oüi, pour les partager, & ſuivre votre ſort.

POLIXENE.

Non Prince... mais que fais-je ? & de quelle foi-bleſſe
Me convainc aujourd'hui votre injuſte tendreſſe !
Tantôt, preſque avec joye, un genereux effort
M'a fait de tous les miens enviſager la mort,
Et je ſens que ſoudain mon courage ſe glace,
Quand il faut voir perir l'auteur de leur di'grace !
Tremblez, Prince, tremblez, d'avoir fait aujourd'hui
Trop ſentir à mon cœur votre pouvoir ſur lui.
Je vais ſur mon deſtin me conſulter encore,
Et ſi contre vos feux quelque appui que j'implore,
Je n'ai que ce moyen de ne vous craindre plus,
Periſſent à la fois Polixene & Pyrrhus.

SCENE VI.

PYRRHUS.

O Ciel ! d'un ſexe foible eſt-ce-là le langage?
Rougiſſez, juſtes Dieux, du malheur qui l'outrage,
Et dans elle épargnez des vertus, qu'à genoux,
Aux pieds de vos Autels, nous adorons en vous.
Et toi qui veux ſa mort, reviens, reviens, mon Pere,
Revoquer au plûtoſt ton arreſt ſanguinaire,
Ou de quoi qu'aux Enfers tu puiſſes murmurer,
Sa vertu pour jamais te va deshonorer.
Mais en ta place au moins j'aurai ſoin de ta gloire.
Allons, retournons-y. Qu'une heureuſe victoire....

SCENE VII.

TELEPHE, PYRRHUS.

TELEPHE.

ARreſte. Il faut ici t'expliquer avec moi.

PYRRHUS.

Et quel audacieux ..... Mais qu'eſt-ce que je voi ?

TELEPHE.

Ton plus grand ennemi, Telephe en ton camp même.

PYRRHUS.

Telephe encor vivant ! Quelle ſurpriſe extrême !
Pour jetter mon eſprit dans un trouble nouveau,
Tous les morts aujourd'hui ſortent-ils du tombeau ?
Et qui t'amene icy ? Qu'y viens-tu faire ?

TELEPHE.

Apprendre
La verité d'un bruit, qui vient de ſe répandre.
Tes fureurs à mes yeux n'ont que trop éclaté :
Mais te croirai-je enfin aſſez de cruauté,
Pour vouloir immoler aux manes de ton Pere,

Une aimable Princeſſe, à qui tu n'as pû plaire?
Le mépris d'un amour, qui lui doit faire horreur,
A ce barbare effort pouſſe-t'il ta fureur?
Parle, il faut t'expliquer.

PYRRHUS.

Et qu'oſes-tu prétendre?
Au milieu de ce Camp, crois-tu mieux la défendre,
Que dans les murs de Troyes? à l'aſpect de tes Dieux?
Des mains de tous les Grecs la ſauveras-tu mieux?

TELEPHE.

Non, mais je veux du moins, en mourant avec elle
T'en traîner avec nous dans la nuit éternelle.
Je viens pour ce deſſein, me livrer à ta foi,
Et quelque inimitié qui t'arme contre moi,
Contre un ſeul ennemi, j'ai cru que ton courage
Rougiroit d'employer un honteux avantage;
Qu'il ne trouveroit pas indigne de tes coups
Un Prince, qui des Grecs défiant le courroux,
Dans deux combats ſanglans, aux bords de la Myſie,
De leur ſang le premier rougit les Champs d'Aſie;
Qui ne voulut jamais d'alliance avec eux,
Qui contr'eux n'épargna ni ſon bras ni ſes vœux;
Enfin qui t'eût cherché juſqu'au fonds de la Grece,
Au ſein de tes Etats, pour vanger la Princeſſe.

PYRRHUS.

Tu m'as rendu juſtice, & l'épreuve fait foi
Que je n'ai pas beſoin de ſecours contre toi.
J'approuve tes deſſeins. Ton bras, je le confeſſe,

Me doit jusqu'au tombeau disputer la Princesse.
Mais tu prends mal ton temps, & malgré tous nos vœux,
Nous sommes sur le point de la perdre tous deux.
Mon trépas, ni le tien n'assure point sa vie.
Tu m'entens. Laisse-moi. Que ta vaine furie
De mes desseins ici ne trouble point le cours,
De ce camp ennemi va, fui, sauve tes jours,
N'attens pas que les Grecs instruits de ton audace.

TELEPHE.

Non, non. Quelque malheur dont le Ciel me menace
De Polixene ici je ne crains que la mort.
Je ne partirai point qu'assuré de son sort,
Et soit qu'elle se sauve, ou bien qu'elle périsse,
Je veux ici....

SCENE VIII.

LYCAS, PYRRHUS, TELEPHE.

LYCAS.

SEigneur, on apperçoit Ulyſſe.
Vous l'allez voir bien-tôt paroître dans ces lieux.

PYRRHUS.

Sors, dérobe au plûtoſt ta preſence à ſes yeux,
Et pour rendre en ce Camp ton ſejour plus facile,
Accepte-y ma tente & ma foi pour azyle,
J'y répons de ta vie. Et toi, va promptement,
Lycas, condui ce Prince en mon appartement.
Qu'on cache ſa venuë avec un ſoin extrême,
Et qu'il ſoit reſpecté, ſervi, comme moi-même.

TELEPHE.

J'y vais, & me fiant à mon propre Rival,
Je crois à ſa vertu faire un honneur égal.
Mais ſonge qu'au plûtoſt il faut qu'on m'éclairciſſe....

PYRRHUS.

Tes vœux ſeront contens. Mais ſors, évite Ulyſſe.
Je le vois qui s'approche. O fâcheux entretien!

SCENE IX.

ULYSSE, PYRRHUS.

ULYSSE.

OBſervons ſes regards, ſon air & ſon maintien.
Quelles graces, Seigneur, n'ai-je point à vous rendre.
De ce qu'en votre nom on vient de nous aprendre!
Quel noble & rare effort! Quel genereux retour
Pour la Patrie enfin ſignale votre amour?
Le ſang qu'Agamemnon ſacrifia pour elle,
Quelque cher qu'il lui fût, coûta moins à ſon zele.
Il nous importoit moins. Sans vous la Grece en pleurs,
Livrée aux attentats de fiers Uſurpateurs,
Nous attendoit en vain, pour ſortir d'eſclavage,
Sans vous errans en vain ſur ce triſte rivage,
Retenus par les flots, notre rage & nos cris
D'Ilion embraſé vangeroient les débris.
C'eſt vous ſeul qui des Grecs conſommez la victoire.
Et je viens de leur part vous conjurer de croire
Qu'ils voudroient tous, Seigneur, à de ſi grands bienfaits
De leur reconnoiſſance égaler les effets.

PYRRHUS.

J'ai donc trouvé, Seigneur, le ſecret de leur plaire?

Vous voyez ce que c'eſt que d'eſtre neceſſaire.
Leur mépris. .. Mais enfin il faut tout oublier..
Ce jour doit pour jamais nous réconcilier.
Dans l'effort douloureux qu'il faut que je me faſſe,
Leur amitié du moins modere ma diſgrace,
Prince, & c'eſt un bonheur qui m'eſt d'autant plus doux,
Que pour m'en aſſurer, ils ont fait choix de Vous;
Et moi, pour mieux répondre à leur faveur extrême,
Je cours tout préparer pour ce devoir ſuprême.

SCENE X.

ULYSSE *ſeul.*

JE n'en croi rien pourtant. Il fuit, je le voi bien,
L'embarras dangereux d'un plus long entretien.
A ſon eſprit boüillant la feinte eſt étrangere.
Ce plein conſentement ne peut être ſincere.
Pour remplir un devoir qui fait trembler d'effroi,
Un cœur n'eſt point ſi libre, & ſi maître de ſoy.
Qu'attend-il après tout? Croit-il tromper Ulyſſe?
Moi qui des Dieux jadis démêlai l'artifice,
Quelle honte pour moi que ce jeune Guerrier
A mon experience impoſaſt le premier!
Quoiqu'aux Grecs aſſemblez il ait pû faire entendre,
De ce piege d'abord j'ai bien ſçû me défendre,
Et lui venant ici rendre grace, en leur nom,
J'ai voulu de plus près éclaircir mon ſoupçon.
Allons, informons-les de notre défiance,
Et par nos ſoins ſecrets, par notre vigilance,
Gardons-le de trahir des ordres, malgré nous,
D'où dépend ou la perte, ou le ſalut de tous.

Fin du troiſiéme Acte.

ACT IV.

SCENE PREMIERE.

PYRRHUS, LYCAS.

LYCAS.

VOs ordres ſont ſuivis, & vous devez attendre
Que l'on prendra de lui tous les ſoins qu'on peut prendre :
Mais pour toute faveur, ce qu'il a ſouhaité,
C'eſt qu'on le laiſſaſt ſeul rêver en liberté,
En attendant, Seigneur, que, ſur ce qui le touche,
Il ſoit plus ſeurement inſtruit par votre bouche.
Il voudroit.... Mais, Seigneur, quels nouveaux déplaiſirs
De votre ame inquiete arrachent ces ſoûpirs ?

PYRRHUS.

Ah ! tu ne connois pas encor toute ma peine.
De tourmens en tourmens le Deſtin me promene,
Et toute ma conſtance à braver ſon courroux
Ne ſert qu'à l'engager de redoubler ſes coups.

Mon amour d'autant mieux croyoit tromper Ulyſſe,
Que moi-même appuyant mon premier artifice,
Je viens, aux yeux des Grecs, d'ordonner l'appareil,
Qu'on attend pour demain, au lever du Soleil.
Mais j'apprens au retour, que ſoupçonnant ma fuite,
Il fait par les miens même obſerver ma conduite,
Et qu'au tour de mon Camp, pour arrêter mes pas,
Ses ſoins en divers lieux ont placé des ſoldats.
Plût aux Dieux toutefois qu'en ſauvant Polixene,
Ces obſtacles ſi grands fiſſent toute ma peine!
Par des chemins ſecrets la tirant de ces lieux,
Je la pourrois encor dérober à leurs yeux.
Mais, ô vaine eſperance! O projet inutile!
En vain contre les Grecs je lui cherche un azyle.
C'eſt d'elle, & non plus d'eux, que je la dois ſauver,
C'eſt moi ſeul qu'elle fuit, & qu'elle veut braver;
Elle-même aujourd'hui victime volontaire,
Répond à leur fureur de l'arreſt de mon Pere,
Et lorſque je lui veut arracher ce deſſein,
Me montre un bras tout preſt à ſe percer le ſein.

LYCAS.

Je conçois l'embarras où ſa fierté vous livre.
Et comment donc, Seigneur, l'engager à vous ſuivre?

PYRRHUS.

C'eſt un projet, Lycas, qu'il faut abandonner.
Je viens d'en former un dont tu vas t'étonner.
Tu m'as vû dans ce jour, d'une ame réſoluë,

Braver mille dangers préſentez à ma veuë :
Mais ce nouveau deſſein où s'engage mon cœur,
M'offre enfin un péril digne de ma terreur.
Un péril .. Ah Lycas, quel ſort cruel m'entraîne !
Que je vais payer cher les jours de Polixene !
C'eſt moi qui, ſoulevant ma vertu contre moi,
Vais trahir mon amour, pour lui prouver ma foi ;
Qui détourne ſur moi le deſtin qui l'opprime,
Qui d'Achile en courroux ſuis la triſte victime,
Et qui, pour me donner enfin le coup mortel,
De tous mes Ennemis choiſis le plus cruel.

LYCAS.

Que dites-vous, Seigneur ? Quel deſeſpoir vous preſſe ?

PYRRHUS.

Va ſçavoir ſi je puis parler à la Princeſſe.
Après notre entretien, je t'inſtruirai de tout.

SCENE II.

PYRRHUS *seul.*

O Dieux ! à quel tourment mon amour se réſout !
Quelle preuve je vais vous donner de mon zele,
Polixene ? Ah pourquoi, par une mort cruelle,
Ne puis-je racheter les malheurs où je cours ?
Mais puiſqu'à ce prix ſeul je puis ſauver vos jours,
Allons, & réſolus à cet effort ſuprême,
Montrons-nous fils d'Achile, en le trahiſſant même.
Et toi, ſi les combats d'un malheureux amour
Dédiſent tes faveurs que j'implore en ce jour,
Dédaigne, juſte Ciel, ma honteuſe foibleſſe,
Et ne m'aide pas moins à ſauver ma Princeſſe.

SCENE III.

LYCAS, PYRRHUS.

LYCAS.

POlixene, Seigneur, va paroître à vos yeux.
Elle veut, sans témoins, vous entendre en ces lieux.

PYRRHUS.

Va, fais venir icy Telephe.

SCENE IV.

POLIXENE, PYRRHUS.

PYRRHUS.

ENfin mon zele
Vient de trouver, Madame, une route nouvelle,
Qui de tant de perils ſauve vos jours troublez,
Sans bleſſer votre gloire, à qui vous m'immolez;
Et ſi dans votre cœur cette cruelle gloire,
Ne me peut pardonner une vaine victoire,
Je vais, par un tourment pire que le trépas,
La vanger pleinement de tous mes attentats.

POLIXENE.

Comment ?

PYRRHUS.

Ma gloire icy rougit d'être réduite,
Madame, à vous offrir le parti de la fuite.
Moi-même je devrois, les armes à la main,
Forçant le Camp des Grecs, vous ouvrir un chemin;
Sur mon trône, à leurs yeux, aſſurer votre vie:
Mais vous voyez quel ſort s'oppoſe à cette envie.
Abandonné des miens, preſſé de tous côtez,
Les flots de l'Helleſpont contre moi révoltez,

Ferment à mes Vaiſſeaux le paſſage en Epire.
Il vous faut pour azyle un plus heureux Empire,
Il faut que mon amour, je frémis d'y penſer,
En dépôt quelque temps oſe vous y laiſſer.
Heureux de racheter par ce cruel ſupplice...

POLIXENE.

C'eſt donc là le deſſein qu'il faut que j'applaudiſſe?
Qui doit vanger ma gloire? Et quel autre projet
Feroit mieux de ma honte éclater le ſecret.
Ce dépôt contre moi n'eſt-il pas un indice?
Feroit-il pas d'abord penſer avec juſtice,
Que du Deſtin ailleurs attendant le retour,
Je vais m'y conſerver, Seigneur, à votre amour?
Souffrirois-je un moment ce ſoupçon qui me bleſſe?
Je ne vous aurois donc declaré ma foibleſſe,
Que pour vous avertir de vous en prévaloir,
Et de ſauver en moi votre plus doux eſpoir?
Enfin où trouverois-je ailleurs un ſort tranquile?
Quel Prince à ma miſere offriroit un azyle?
Eſt-ce quelqu'un des Grecs? j'aime mieux le trépas.
Eſt-ce quelqu'un des Rois voiſins de ces Etats?
Les lâches du vainqueur redoutant la vengeance,
Déteſtent avec nous leur funeſte alliance.
Sur leur foi déſormais me pourrois-je aſſurer?
Ils ne me recevroient qu'afin de me livrer.
Déja même déja le cruel Roi de Trace
A peine a des Troyens entendu la diſgrace,
Que pour plaire à la Grece, il a ſacrifié
Mon frere Polidore, en ſes mains confié.
Non, non, leur lâcheté, dont je ſuis trop certaine,

Ne diſpoſera point du ſort de Polixene.

PYRRHUS.

Et c'eſt auſſi de quoi je veux vous garentir.
Ce que vous avez craint je l'ai ſçû preſſentir,
Et dans les mains du Prince à qui je vous confie,
J'aſſure votre gloire enſemble & votre vie.

POLIXENE.

Et quel eſt-il, Seigneur?

PYRRHUS.

Le voici.

POLIXENE.

Juſtes Dieux!
Que vois-je? quel prodige? En croiray-je mes yeux?

SCENE V.

TELEPHE, PYRRHUS, POLIXENE.

TELEPHE.

OUi, Madame, c'eſt moi qu'ici le Ciel envoye,
Pour voir des maux plus grands que les flammes de Troye;
C'eſt moi qui de mes jours conſervez malgré moi,
Viens mettre tout le fruit à vous prouver ma foi,
Suivre votre deſtin, mourir, s'il vous accable.

POLIXENE.

A ces marques Telephe eſt trop reconnoiſſable,
Et je rend grace aux Dieux, qui plus doux cette fois,
Ont permis que...

PYRRHUS.

Le temps nous eſt cher à tous trois,
Madame. Pour parer le peril qui nous preſſe,
A ce Prince à vos yeux ſouffrez que je m'adreſſe,
Oüi, Prince, écoutez-moi. Pareils en nos ſouhaits,
L'amour nous rend tous deux ennemis pour jamais.
Mais, ſans vous demander que votre haine ceſſe,

Ne ſongeons maintenant qu'à ſauver la Princeſſe,
Et pleins de ce projet, pour quelque temps du moins,
Sans réünir nos cœurs, réuniſſons nos ſoins;
Moi-même méditant une ſecrete fuite,
Je voulois me charger du ſoin de ſa conduite:
Mais les Grecs défians, pour troubler mes projets,
Ont mis autour de moi mille témoins ſecrets;
Et tandis que d'eux tous j'attache ſeul la veuë,
Il faut par une route, à leurs yeux inconnuë,
Qu'un autre moins ſuſpect la dérobe à leurs coups,
Qu'il la garde en dépôt; & cet autre c'eſt vous.

TELEPHE.

Moi?

PYRRHUS.

Ne rougiſſez point de cette confiance.
Loin qu'elle ſoit pour vous une ſecrette offenſe,
Loin de montrer par-là que mon cœur peu jaloux
Mépriſe les efforts d'un Rival tel que vous,
Votre amour, vos vertus, je l'avourai ſans feindre,
Vous rendent des mortels pour moi le plus à craindre:
Mais de tous les malheurs, enfin, que je prévoi,
La mort qu'on lui prépare, eſt le plus grand pour moi,
Et ces mêmes vertus, Prince, cet amour même,
Que je dois redouter auprès de ce que j'aime,
Eſt ce qui ſur vous ſeul m'a fait jetter les yeux,
Pour remettre à vos ſoins ce dépoſt précieux.
Plus je vous crains pour moi, plus j'eſpere pour elle,
Et votre intereſt propre engage votre zele.
Mais lorſque vous l'aurez conduite en votre Cour,

Il eſt une faveur que j'exige à mon tour ;
Et c'eſt d'accorder, Prince, à ma douleur extrême,
Ce que de moi tantôt vous ſouhaitiez vous-même.

TELEPHE.

Oüi, je vous le promets, je ferai mon devoir.
Et j'atteſte des Dieux le ſouverain pouvoir,
Que l'on ne verra point, en effort magnanime,
Ceder le ſang d'Hercule au ſang qui vous anime.
Et quant à ce projet dont vous chargez mes ſoins,
Prince, j'ai des ſecours où l'on penſe le moins.
En venant vers ces lieux, j'ai ſçeu dans un bois ſombre,
De Myſiens choiſis cacher un petit nombre,
Les laiſſant incertains, où j'aurai pû marcher.
Faiſons que de ce Camp ils viennent s'approcher,
Et fondant ſur les Grecs, s'ils troubloient notre fuite,
Puiſſent en combattant retarder leur pourſuite.
J'irai les avertir pour les faire avancer,
Des lieux où la Princeſſe avec moi doit paſſer,
Moi ſeul, puis démêler la route difficile,
Qui dans ce vaſte bois conduit à leur azyle.

PYRRHUS.

Oüi ! rien n'eſt mieux conçu, j'en rend graces aux Dieux,
Et je vais dans mon Camp, m'aſſurer par mes yeux,
Quel chemin en leurs bras, pourra mieux vous conduire.
Auſſi-toſt vous irez, Prince, les en inſtruire.
Je n'ai point demandé, Madame, en ce deſſein,

Votre conſentement dont je ſuis trop certain,
Vous ſuivrez avec joie un Prince, que vos larmes
Ont... Mais de cette idée éloignons les alarmes,
Et gardons de troubler un genereux effort,
Dont tous mes ſentimens ne ſont pas bien d'accord.

SCENE VI.

POLIXENE, TELEPHE.

TELEPHE.

DAns quels raviſſemens un tel deſſein me plonge !
Quel bonheur, juſtes Dieux ! ſi ce n'eſt point un ſonge ?
De quel abyme affreux, ſous quels maux abbatu,
A quel comble de gloire, ô ſort, m'éleves-tu ?
Quoi, ma belle Princeſſe, au moment redoutable,
Que je vois votre mort prochaine, inévitable,
Quand mon unique ſoin, mon eſpoir le plus doux,
N'eſt plus que de vous ſuivre en mourant avec vous,
Des fers & du trépas, c'eſt moi qui vous délivre ?
Dans mes propres Etats, c'eſt vous qui m'allez ſuivre ?
Enfin c'eſt mon Rival qui vous livre en mes mains,
Et juſqu'à ſon amour, tout ſert à mes deſſeins ?

POLIXENE.

De tant d'évenemens tout à coup accablée,
Pardonnez, ſi mon ame & ſurpriſe & troublée,
M'interdit ſi long-temps l'uſage de la voix.
En quels lieux, par quel ſort, Seigneur, je vous revois !

O que de votre mort le bruit m'avoit frappée!
Et quel eſt mon bonheur de me voir détrompée!
Mais quel chagrin ſe méle à vous voir dans ces lieux,
De vos jours conſervez deſavoüer les Dieux!
Dans ce Camp ennemi vous livrer ſans défenſe!
Ah! quittez-moi, fuyez, & craignant leur vengeance,
Après ce que pour moi vous coûte votre amour,
Sauvez-moi du malheur de vous coûter le jour.

TELEPHE.

Que me propoſez-vous, & dans quelle penſée..!

POLIXENE.

Et vous, où vous emporte une ardeur inſenſée?
Vous me voulez, Seigneur, conduire en vos Etats,
Tous les Grecs irritez ne m'y ſuivroient-ils pas?
Vous imaginez-vous qu'ils perdent ſans murmure,
Le prix de leur retour que mon ſang leur aſſure?
Vous combattrez pour moi, vous braverez leurs coups.
Mais le Deſtin de Troye eſt plus puiſſant que vous.
M'en irai-je à mon tour troublant toute l'Aſie,
Montrer un autre Helene aux Peuples de Myſie,
De la Guerre chez eux rallumer le flambeau,
Et de mon propre azyle en faire leur tombeau?
Leur ſang n'a-t-il donc pas aſſez rougi nos fleuves?
N'ay-je point de vos feux encor aſſez de preuves?
N'avez-vous point encor par aſſez de combats,
Confondu de mon cœur les ſentimens ingrats?
Ah! c'eſt à moi, Seigneur, à me faire un azyle.
Laiſſez-moi. J'en ſçay un infaillible, facile,

Digne de ma vertu, conforme à mes ſouhaits,
Et que mes ennemis ne troubleront jamais.

TELEPHE.

Moi, Madame, ſans vous que je parte, je fuye?
Que ſans vous un moment je puiſſe aimer la vie?
Quels timides conſeils oſez-vous me donner?
Votre ſort juſques-là peut-il vous étonner?
Vous voulez que des Grecs je redoute l'armée,
Que leur propre victoire a preſque conſumée:
Bien loin de nous troubler, ils ſeroient trop heureux,
Que le ſort leur permît de retourner chez eux.
Avant que d'avoir pû réparer leurs ruines,
Je puis, en m'uniſſant aux Puiſſances voiſines,
Dont mes ſoins, mon credit releveroient l'eſpoir,
Trouver de quoi braver les Grecs & leur pouvoir.
Sans votre mort qu'exige & preſſe leur furie,
Il n'eſt point de retour pour eux en leur patrie?
Hé bien, vivez, afin qu'ils n'y retournent pas;
Mais vivez, en regnant ſur moi, ſur mes Etats.
Qui peut mieux que mon trône aſſurer votre vie?
En vain vous y craignez le ſort de la Phrygie.
Ce ſort n'a de pouvoir qu'en ces triſtes climats.
Vous en ſuivrez un autre en marchant ſur mes pas.
J'ai mes deſtins, Madame, à leurs Deſtins contraires.
Si les leurs ont de Troye avancé les miſeres;
Les miens ſont de punir ſur un peuple odieux,
Et le meurtre des Rois, & le mépris des Dieux.
Voyez ce que déja, corrigeant ſon caprice,
Fait pour moi dans ce jour, la fortune propice.
Venez, ſecondez-moi. Qu'un éclatant ſuccez,

Puiſſe

Puiſſe de mon amour juſtifier l'excés.
A mon Peuple charmé venez montrer la fille
D'un Roi, dont il révere & cherit la famille,
Et que vos jours ſauvez, vos vertus à ſes yeux,
Soient les gages certains de la faveur des Dieux.

POLIXENE.

Ah! Prince, votre amour promet plus qu'il n'eſpere.
Mais dût-il faire enfin tout ce qu'il voudroit faire,
Plus ſon zele pour moi fait d'efforts aujourd'hui,
Plus je lui dois, & moins je ſuis digne de lui.
Je ne puis plus enfin eſtre ſa récompenſe.

TELEPHE.

Vous, Madame? Et qui peut m'en ôter l'eſperance?

POLIXENE.

Votre gloire.

TELEPHE.

Ma gloire?

POLIXENE.

Oüi, connoiſſez-moi mieux.
Il faut, il faut enfin vous deſſiller les yeux.
C'eſt peu que la fortune attachée à me nuire,
Des Troyens pour jamais ait renverſé l'Empire,
Mon cœur, ferme au milieu de ces vaſtes débris,
Sembloit de ſon triomphe affoiblir trop le prix.
Elle a crû ne pouvoir achever ſa victoire,
Qu'en l'accablant lui-même, en détruiſant ſa gloire.

Enfin le croiriez-vous ? ce cœur que vos exploits,
Votre ſang genereux répandu tant de fois,
Vos ſoûpirs, vos reſpects n'ont pû fléchir dans Troye,
D'un Barbare, d'un Grec eſt devenu la proye.

TELEPHE.

De Pyrrhus ?

POLIXENE.

A ce nom concevez en ce jour
Si Polixene encor mérite votre amour ;
Jugez ſi ma vertu doit être à votre zele
De la faveur des Dieux un garand bien fidele.
Je vous laiſſe y penſer.

SCENE VII.

TELEPHE *ſeul.*

O Ciel ! qu'ai-je entendu ?
De quel coup impréveu je me vois confondu !
De quels terribles mots ſa bouche me foudroye ?
Quel ſupplice éternel ſuit un moment de joye ?
Va, Prince malheureux, va, content de tes fers;
Pour elle t'expoſer à cent perils divers,
Va de ton fier Rival zelé dépoſitaire,
De tes feux en ta Cour lui garder le ſalaire.
Quelle confuſion ! quel trouble ! & que ce jour...
Oüi, oüi, vous n'êtes plus digne de mon amour,
Cruelle. Rien ne peut réparer cet outrage.
Allons ; que de ſes fers ma raiſon me dégage,
Fuyons-la, ç'en eſt fait.... Mais d'où vient qu'à mes yeux
Elle oſe déclarer ce ſecrét odieux ?
Peut-être cet aveu n'eſt-il qu'un artifice,
Pour éteindre mes feux qui lui ſont un ſupplice,
Que je ſerois heureux dans ce revers fatal,
Qu'elle me pût haïr ſans aimer mon Rival !
Mais non, puiſqu'elle dit qu'elle aime, il faut la croire.

Je vois même en ſon cœur les combats de ſa gloire.
Allons, par tous nos ſoins aidons à ſes remords,
Et dûſſions-nous enfin y perdre nos efforts,
C'eſt toujours quelque choſe à ma fureur extrême,
De pouvoir d'un Rival éloigner ce qu'il aime,
Et qu'il ne puiſſe plus, inſultant à mon ſort,
Du fruit de mes travaux joüir que par ma mort.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE *ſeule.*

EN vain devant ce Prince ouvrant toute mon ame,
J'ai cru que le dépit étoufferoit ſa flamme,
Et le forçant à fuir qui trahit tous ſes vœux,
Le ſçauroit dégager de mon ſort malheureux.
Son funeſte penchant à ſa perte le livre.
Pour l'obliger a fuir, moi-même il faut le ſuivre.
J'ai feint d'y conſentir. Il va tout préparer.
Le ſort pour mon deſſein ſemble ſe déclarer.
Voici le temps heureux qu'il faut que je choiſiſſe.
Mais pour l'executer j'aurois beſoin d'Ulyſſe.
Je l'ai mandé. Qu'il tarde à ſe rendre en ces lieux!
Secondez mon projet, hâtez-vous, juſtes Dieux,
Vous-mêmes avez part à l'ardeur qui m'anime.
Je veux à votre haine aſſurer ſa victime,
Et de Pyrrhus enfin trompant les vœux ſecrets,
Sauver de ſes ſecours ma gloire & vos arreſts.

Et toi, Prince fatal, que j'ai trop oſé croire,
Sors enfin de ce cœur, dont tu flétris la gloire,
Mais par le même effort qui t'en chaſſe en ce jour,
Comprens juſqu'à quel point y regnoit ton amour.
Au trépas, ſans regret, Polixene ſe livre,
Parce que ſans t'aimer elle ne pourroit vivre,
Qu'en te perdant, pour elle il n'eſt plus de bonheur.

SCENE II.

ULYSSE, POLIXENE.

POLIXENE.

MOn cœur impatient vous attendez, Seigneur.
Tantôt il vous a plû de me donner vous-même,
Des conſeils, diſiez-vous, d'une importance extrême ;
Et moi je vais payer ce zele officieux,
D'un avis plus utile, & que vous ſuivrez mieux.

ULYSSE.

Vous, Madame ?

POLIXENE.

Oüi, le ſort qui pour vous s'intereſſe,
Tourne mes ſentimens au bonheur de la Grece,
Et pour vous en convaincre, apprenez qu'en ce jour,
Les Grecs perdroient en moi le prix de leur retour,
Que ma fuite aiſément tromperoit leur envie,
Si je gardois encor quelque amour pour la vie ;
Ce projet, dont Pyrrhus en ſecret s'eſt flaté,
Au milieu de la nuit doit être executé.
Par la Foreſt d'Ida je fuis dans la Myſie ;
Et ſi d'un tel avis votre ame ſe défie,

Vous-même en ce moment, pour ne vous tromper pas,
Juſqu'au tombeau d'Achile accompagnez mes pas.

ULYSSE.

Sur l'amour de Pyrrhus, Madame, & ſur vos charmes,
Mon zele pour la Grece avoit pris des allarmes,
Je veux bien l'avoüer : mais qui l'eût préſumé,
Que mon ſoupçon par vous dût être confirmé ?
O courage ! ô vertu par le deſtin trahie !
O mépris de la mort trop digne de la vie !
Par quelque autre moyen, pourquoi ne pouvons-nous,
D'Achile menaçant appaiſer leur courroux ?

POLIXENE.

Ah ! je ne cherche pas votre pitié frivole.
Quand je meurs, ce n'eſt pas pour vous que je m'immole.
Déja même en ce lieu par un coup de ma main,
J'aurois bien ſçû, d'Achile éludant le deſſein,
Laiſſer ſur ſon tombeau ſon ombre conjurée,
Crier après mon ſang dont elle eſt alterée :
Mais j'ai trouvé plus doux qu'il parût hautement
Que ma mort fût l'effet de ſon commandement ;
J'ai voulu, me vengeant de lui-même par elle,
Quelle fût à ſa gloire une tache éternelle,
Un comble à vos fureurs, un ſujet de courroux,
Qui ſoulevât, Seigneur, l'avenir contre vous,
Ainſi ce vain effort de ſa fureur extrême,

Par mes propres ſouhaits, devient mon bonheur même.
Par-là je ſçai tromper ſes ordres rigoureux.
Peut-il être vangé quand il comble mes vœux ?
Sans Pyrrhus, il eſt vrai, l'on ne peut ſatisfaire
Aux ordres dont lui ſeul eſt chargé par ſon Pere,
Mais de ſes mains d'abord ſongeons à m'arracher,
Et qu'à l'autel après il me vienne chercher.
Je ſçaurai l'y convaincre avec plus d'évidence,
De la neceſſité de ſon obéïſſance.
Allons, avant qu'il vienne achevons ce deſſein,
Sa fureur y mettroit un obſtacle certain.
Mais il paroît. Que faire en ce moment funeſte ?
Arrêtez-le en ce lieu. Je me charge du reſte.
Ah ! Prince, auteur fatal des maux où je me voy,
Tu vas être bien-toſt plus malheureux que moy.

SCENE III.

PYRRHUS, ULYSSE.

PYRRHUS.

C'Eſt vous encor, Seigneur ? Quelle raiſon preſſante,
Vous ramene à ma veuë, & prévient mon attente ?
Sur cet effort fatal qu'on exige de moi,
N'ay-je pas pour demain aux Grecs donné ma foi ?
Ce terme eſt-il trop long ? & votre impatience,
Vient-elle ici pour eux exhorter ma conſtance ?

ULYSSE.

Non, Seigneur, & ſans peine ils ont ſçû concevoir,
Que la lenteur eſt juſte en un pareil devoir,
Et trouvent d'autant plus votre malheur à plaindre,
Qu'il vous réduit vous-même au ſupplice de feindre.

PYRRHUS.

Comment ?

ULYSSE.

Je ne viens point par des détours ſecrets
Chercher dans vos regards à lire vos projets,
Ni réduire votre ame à la gêne trop dure,
Ou de les avoüer, ou de faire un parjure.
De fideles avis nous ont ouvert les yeux.
Cette nuit Polixene abandonne ces lieux;
C'eſt chez les Myſiens que votre intelligence....

PYRRHUS.

Ah! quel cœur aſſez bas trahit ma confidence?

ULYSSE.

Ainſi vous épargnant l'inutile embarras,
D'un deſſein revelé qu'on ne ſouffrira pas,
Songez pluſtôt, Seigneur, ce que pour la Patrie....

PYRRHUS.

Ah! de pareils diſcours irritent ma furie.
Mes deſſeins ſont trahis: mais les voſtres enfin
N'en auront pas, Seigneur, un plus heureux deſtin,
A moi ſeul ſont commis les ordres de mon Pere.
Tout autre vainement y voudroit ſatisfaire.
Loin qu'un tel Sacrifice appaiſât ſon courroux,

ULYSSE.

S'il en conſerve encor, ce ſera contre vous,
Et non contre les Grecs, qui lui feront connoître,
Qu'il ſeroit obéï comme il prétendoit l'eſtre,
Si pour remplir ſon ordre un zele genereux,

Avoit pû ſur ſon fils ce qu'il a pû ſur eux.

PYRRHUS.

C'eſt expliquer aſſez quel deſſein les anime.
Hé bien, qu'ils viennent donc enlever leur victime.
C'eſt en ces lieux qu'il faut qu'ils la viennent chercher,
C'eſt des mains de Pyrrhus qu'ils doivent l'arracher.

SCENE IV.

PYRRHUS, ULYSSE, ISMENE.

ISMENE.

AH! Seigneur, eſt-ce vous qui livrez Polixene?
L'avez-vous commandé?

PYRRHUS.

Que dites-vous, Iſmene?

ISMENE.

Près de ces lieux, Seigneur, un grand bruit excité
Attirant tout à coup ma curioſité,
J'ai couru. J'apperçoi dans une foule épaiſſe,
Vers le tombeau d'Achile avancer la Princeſſe,
Arſace la ſuivoit, qui s'approchant de moi,
Va, cours, porte, dit-il, cette nouvelle au Roi.
Ces mots, & tant d'effets de vos bontez extrêmes
M'ont fait douter, Seigneur, que par vos ordres mêmes...

PYRRHUS.

Ah! perfide, c'eſt vous qui me trompez ainſi,
Tandis que vainement je vous écoute ici,
Et vous êtes heureux qu'au ſoin de ſa défenſe,
Mon bras doive employer le temps de ma vengeance. *Il part.*

ULYSSE.

L'intereſt du Pays me touche uniquement.
Mais qu'eſperer enfin d'un tel évenement ?
Par où ſortira-t-il de ce peril extrême ?
Comment ſauver ? comment immoler ce qu'il aime ?
Quel orage, grands Dieux ! quels troubles je prévoi !
Quoiqu'il en ſoit, allons, faiſons ce que je doi.

SCENE V.

ISMENE *ſeule.*

FOrtune, quels aſſauts ta cruauté nous livre !
Mais allons, & voyons enfin ce qu'il doit ſuivre.

SCENE VI.

TELEPHE, ISMENE.

TELEPHE.

OU portes-tu tes pas ? Quel trouble eſt dans tes yeux ?

ISMENE.

Que venez-vous chercher vous-même dans ces lieux,
Seigneur ?

TELEPHE.

Quoi donc ? qu'eſt-il arrivé, chere Iſmene ?
Tout eſt preſt, & j'en viens avertir Polixene.
Je prétendois...

ISMENE.

Hélas ! Seigneur, il n'eſt plus temps,
Elle eſt au Camp des Grecs.

TELEPHE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entens ?

ISMENE.

Arſace qui paroiſt pourra vous en inſtruire.
C'eſt lui-même, Seigneur, qui vient de l'y conduire.

TELEPHE.

Impitoyables Dieux, m'accablez-vous ainſi ?

SCENE VII.

ARSACE, TELEPHE, ISMENE.

ARSACE.

SEigneur, qu'heureuſement je vous rencontre ici!

TELEPHE.

Eſt-il vrai que par toi la Princeſſe conduite...

ARSACE.

Oüi, Seigneur, j'ignorois le ſecret de ſa fuite,
Et lorſqu'enfin j'ai veu qu'elle tournoit ſes pas,
Vers le tombeau fatal marqué pour ſon trépas,
Au milieu d'une foule à la ſuivre empreſſée,
En vain j'aurois voulu combattre ſa penſée.
Mais, Seigneur, tout eſpoir n'eſt pas encor perdu.
Auprès d'elle Pyrrhus preſqu'auſſi-tôt rendu,
A renverſé d'abord dans ſa fureur extrême
Les Vaſes, le Bûcher, & le Prêtre lui-même,
Et d'un bras menaçant devant qui tout a fui,
S'eſt fait un large eſpace au tour d'elle & de lui.
Peu des ſiens cependant touchez de ſa diſgrace,
Preſts à perir pour lui, ſecondoient ſon audace.

Mais bien-tôt par leurs Chefs tous les Grecs raſſemblez,
Par le nombre ſans doute ils ſeront accablez.
Venez, Seigneur, venez vous-même en diligence,
Avec vos Myſiens embraſſer leur défence.

TELEPHE.

Oüi, courons, cher Arſace, & que tous à la fois...
Mais, ô Ciel! n'eſt-ce pas Pyrrhus que j'apperçois?
De quel trouble ſoudain ay-je l'ame frappée?
D'où vient que je le vois éperdu, ſans épée?

SCENE VIII.

PYRRHUS, TELEPHE, ARSACE, GARDES.

PYRRHUS.

AH ! trop cruels amis, en vain votre ſecours
S'oppoſe à ma faveur, & croit ſauver mes jours.
Ah ! Prince, je vous vois.

TELEPHE.

Quelle douleur vous preſſe ?

PYRRHUS.

On empêche mon bras de vanger la Princeſſe.

TELEPHE.

Elle eſt morte ?

PYRRHUS.

A me voir en pouvez-vous douter ?

TELEPHE.

Allons, pour la vanger, Prince, il faut tout tenter.
Nommez-moi le cruel que tant de rage inſpire.
Eſt ce Calchas ?

PYRRHUS.

C'eſt moi. Frappez.

TELEPHE.

Qu'oſez-vous dire ?
Qui, vous, Prince ?

PYRRHUS.

Oüi, je ſuis ce monſtre furieux,
Miſerable joüet du Deſtin & des Dieux.
Tous les Grecs animez d'une fureur nouvelle,
Sans peine, malgré moi, venoient s'emparer d'elle.
Je vois au premier rang marcher Agamemnon,
Et ſans plus écouter, ni conſeil, ni raiſon,
Sans ſonger qui me ſuit, je fonds ſur le perfide.
D'abord, pour m'arrêter, Polixene intrepide
Se jette entre nous deux, & preſque en même temps
Le ſort & la fureur qui troubloient tous mes ſens,
Dans ſon ſein malheureux. . . . En cet endroit funeſte,
Ah ! Prince, en m'immolant épargnez-moi le reſte,
Frappez. C'eſt à vous-même à vanger hautement. . . .

TELEPHE.

Ce ſeroit une grace, & non un châtiment.
Vis, Prince malheureux, vis ou cauſe, ou Miniſtre,
Ou fatal inſtrument de ce deſtin ſiniſtre.
Vis d'un tel ſouvenir ſans ceſſe tourmenté ;
Qu'il rappelle ſans ceſſe à ton cœur agité.

Tout ce que pour la perdre on te vit entrepren-
dre.
Son Païs, ſon Palais, ſon Trône mis en cendre,
Ses Peuples, ſes Parens, ou morts, ou mis aux
fers,
Et contre-elle tes feux ſoulevant les enfers:
Tandis que me flatant de la gloire immortelle,
D'avoir tout entrepris, tout enduré pour elle,
Moi-même m'aſſurant une éternelle paix,
Je me vais à ſon ſort réunir pour jamais.

Il ſe frappe & tombe dans les bras d'Arſace qui emporte ſon épée, ſur laquelle Pyrrhus ſe veut jetter.

LYCAS.

O Dieux! que faites-vous?

SCENE DERNIERE.

PYRRHUS, LYCAS.

PYRRHUS.

ET que prétens-tu faire ?
Moi je vivrois encor ? Je pourrois.... O mon Pere!
Vien, vien toi-même aux Grecs demander mon trépas.
Je t'ai trahi. Mon cœur n'a point conduit mon bras.
As-tu donc pour ce sang une haine si grande,
Qu'il ne t'importe pas comment on le répande ?
Hé bien, soit satisfait. Mon bras l'a répandu :
Mais en le demandant tu t'es bien attendu,
Qu'à ton fils malheureux il coûteroit la vie.
Et je vais pleinement répondre à ton envie.

LYCAS.

Son desespoir l'entraîne. Il le faut observer.
De ses premiers transports songeons à le sauver.

FIN.

LES OEUVRES

DE MONSIEUR

DE LA FOSSE.

Le prix eſt de 2 livres 10 ſols.

A PARIS,

Chez PIERRE RIBOU, ſeul Libraire de l'Académie Royale de Muſique, ſur le Quay des Auguſtins, à la deſcente du Pont-Neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Pieces contenuës dans ce Volume.

POLIXENE.

MANLIUS.

THESE'E.

CORESUS.

CORESUS
ET
CALLIRHOE,
TRAGEDIE.

Par Mr. DE LA FOSSE.

PREFACE.

L'Hiſtoire qui fait le ſujet de cette Tragédie, eſt ſi extraordinaire & ſi remarquable, qu'il eſt étonnant qu'elle ſoit ſi peu connuë. Le Guarini qui l'avoit tirée de Pauſanias, d'où je l'ay priſe, en a paré le commencement de ſon *Paſtor fido*, & en a fait l'origine des malheurs qui affligeoient l'Arcadie, dans le temgs de l'action que ſon Poëme répréſente. Il y a pourtant fait quelques changemens. Par exemple, il a mis l'Arcadie au lieu de l'Etolie, & il a changé les noms de Coreſus & de Callirhoé en ceux d'Amintas & de Lucrine. Vigenere dans ſes Annotations ſur Philoſtrate, & Spon dans ſon voyage en Grece rapportent l'hiſtoire tout au long.

Comme Pauſanias ne marque point dans quel ſiecle, ni ſous quel regne elle s'eſt paſſée, je me ſuis crû diſpenſé de faire plus que lui. J'ay embraſſé dans mon ouvrage tout ce qu'il dit ſur cet évenement, & j'y ay ajoûté de moy l'Epiſode d'Agenor & d'Anaxile. J'ay été obligé de changer quelque choſe au perſonnage de Callirhoé. Je l'ay faite infidelle

& parjure, à l'exemple de Guarini, au lieu que dans l'original grec, elle eſt accuſée ſeulement d'être inſenſible. Et cela parce que ſelon notre Morale à laquelle j'ay dû m'accommoder, l'inſenſibilité dans le cœur d'une jeune fille eſt plûtôt une vertu à imiter, qu'un vice à punir. Or un des principaux préceptes de la Tragédie, eſt de n'y point faire paroître de perſonnage tout-à-fait vertueux qui ait une fin malheureuſe; ce que j'ay évité dans celuy de Callirhoé, en la répréſentant coupable d'un parjure, qui eſt un vice plus commun, & reconnu pour tel dans tous les Pays du Monde. Selon la Religion de Pauſanias, il n'y avoit rien a changer au caractere de Callirhoé, pour faire une Tragédie réguliere, parce que dans cette Religion, on adoroit des Dieux, qui n'étoient pas favorables aux Inſenſibles, & entre autres Bachus qui étoit le Dieu tutelaire des Calydoniens, chez qui cette action s'eſt paſſée. Peut-être même a-t-elle été imaginée pour établir, ou confirmer cette opinion.

Quant à Coreſus, que j'ay peint comme un homme d'une vertu ferme & ſévere, j'ay eu ſoin d'y mêler le deffaut d'une colere trop emportée, qui luy fait demander à la Divinité, dont il eſt le Sacrificateur, une vengeance dont il eſt luy-même la victime.

Je laiſſe au Lecteur non prévenu à juger de cette Piece, & je ne répondray point à quantité d'objections qu'on y a faites, parce que cela eſt inutile. Je crois qu'on en pouvoit faire de trés-ſolides, mais elles ne ſont pas venuës à ma connoiſſance; car à dire le vray, toutes celles, dont j'ay été informé, étoient trés-faciles à détruire; & j'en ay fait convenir tous ceux qui me les ont propoſées, ou comme d'eux-mêmes, ou comme rapportées d'ailleurs.

ACTEURS.

ANTINOUS, Gouverneur de Calydon.

CALLIRHOE', ſa Fille.

CORESUS, Grand Sacrificateur de Bacchus.

ANAXILE, Niéce d'Antinoüs.

AGENOR, ſon Amant.

IDAS, Confident d'Agenor.

ARBAS, Confident d'Antinoüs.

DORIS, Confidente de Callirhoé.

CBPHISE, Confidente d'Anaxile.

LYDUS, de la ſuite d'Antinoüs.

UN GARDE.

La Scene eſt dans la Ville de Calydon, dans le Palais du Gouverneur.

CORESUS
ET
CALLIRHOE.
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANAXILE, CEPHISE.

CEPHISE.

MADAME, je ſçais bien que la perte d'un pere,
Dans la nuit du tombeau rejoint à vôtre mere,
Offre un ſujet trop juſte à vos ennuis ſecrets,
Et moy-même à vos pleurs je mêle mes regrets:

Je ſçais qu'un ſang illuſtre eſt tout ce qu'il vous laiſſe.
Mais quel eſpoir icy flatte votre triſteſſe !
Quel azile pour vous que ce Palais pompeux,
Dont le Maître attentif à prévenir vos vœux,
Commande en cette Ville, & par le choix du Prince
Preſide, en ſon abſence, à toute la Province !
Frere de votre pere il aime en vous ſon ſang,
Et ſur vous rejaillit la ſplendeur de ſon rang.
Callirhoé ſa fille, imitant ſa tendreſſe,
Oppoſe ſes bontez au malheur qui vous preſſe,
L'hymen qui doit l'unir au ſort de Coreſus,
Vous-même le voyez, ne l'occupe pas plus;
Et vous ne voulez pas dans tous ces avantages,
De la faveur des Dieux ſentir les premiers gages.

ANAXILE.

Ah, Cephiſe ! il eſt vray, le ſort depuis deux jours
De Protecteurs puiſſans m'offre ici le ſecours,
Et quoy qu'à ma diſgrace encor toute nouvelle,
On pût attribuer l'éclat de ce grand zele;
Je crains peu que des cœurs ſi grands, ſi genereux
M'abandonnent jamais à mon ſort malheureux:
Mais en vain leur bonté dans un ſi doux azile
Croit adoucir les maux de la triſte Anaxile.
En vain par leurs bienfaits ils préviennent mes vœux,
Lorſqu'il y manque un bien qui ne dépend pas d'eux;
Et tel que ſi les Dieux m'en ôtent l'eſperance,
La fin de mes malheurs n'eſt plus en leur puiſſance.

CEPHISE.

Et quel eſt ce bonheur, Madame, que les Dieux? ....

ANAXILE.

J'ay caché mon ſecret, Cephiſe, à tous les yeux:
Mais je ſens que mes maux redoublent à les taire,
Et j'offenſe ta foy par un trop long myſtere,
Ecoute-moy. Ton zele allarmé de mes pleurs

Te rend ingenieuſe à flatter mes douleurs ;
Ta colere n'en veut qu'au ſort impitoyable.
Cephiſe croirois-tu que ce cœur déplorable,
Luy-même avec le ſort conſpirât en ce jour,
Victime dévoüée aux rigueurs de l'amour ?

CEPHISE.

Vous m'étonnez ſans doute ; & pour qui donc, Madame,
Prenez-vous tant de ſoin à cacher votre flâme ?

ANAXILE.

Ah ! ce n'eſt pas ſon nom qui me la fait cacher ;
Il n'eſt rien qu'à mon choix on puiſſe reprocher.
Son merite, le ſang dont il tient la lumiere,
Juſtifieroit l'amour de l'ame la plus fiere :
Mais la fortune enfin par une dure loy,
Luy fut de ſes faveurs avare comme à moy.
L'un & l'autre certains du deſaveu d'un Pere,
Nous cachâmes nos feux ſous un profond myſtere ;
Nul éclat, nul témoin ne la produit au jour.
La contrainte, Cephiſe, irritoit notre amour ;
Et comme enfin toûjours quelque eſpoir favorable,
Juſqu'au bord du tombeau, luit au plus miſerable ;
Nous nous flattions qu'un jour le ſort moins rigoureux
Mettroit l'un en état de rendre l'autre heureux.
Bientôt aux Argiens la guerre declarée,
Sembla nous en montrer l'eſperance aſſurée.
Le Roy part ; mon Amant accompagne ſes pas,
Et cherche ſous ſes yeux la gloire & les combats.
Combien dans ſes adieux éclata ſa tendreſſe !
D'abord ardent, ſoigneux, fidele à ſa promeſſe,
Ses Lettres en ſecret m'aſſuroient chaque jour
Contre l'abſence, helas ! ſi funeſte à l'amour ;
De ſes ſuccés divers me tenoient informée ;
Et quel ſujet de joye à mon ame charmée,

Quand j'appris que déja les eſſais de ſon bras
Luy gagnoient la faveur du Prince & des ſoldats ?
Quel plaiſir pour un cœur dont l'amour eſt extrême,
D'oüir toutes les voix élever ce qu'il aime ?
Que le mien en ſecret s'applaudit de ſes feux !
Qu'un doux eſpoir enfin me flatta pour tous deux !
Mais, ô revers fatal ! ô cruelle ſurpriſe !
Depuis un mois entier, ſon ſilence, Cephiſe,
Me livre à des ſoupçons pires que mille morts,
Et qui de ma raiſon épuiſent les efforts.
Je ſens que je ſuccombe à mon impatience :
Mais quittons ce diſcours, Callirhoé s'avance.

SCENE II.

CALLIRHOE', ANAXILE, CEPHISE.

CALLIRHOE'.

C'Eſt trop chercher, Madame, à joüir de vos pleurs.
Ma ſincere amitié, que touchent vos malheurs,
Rougit de ne vous voir attacher vos penſées,
Qu'aux vains reſſouvenirs de vos douleurs paſſées,
Et vient vous faire part, pour en rompre le cours,
D'un ſecret qui contient le bonheur de mes jours.

ANAXILE.

Madame, l'amitié qui nous joint l'une & l'autre,
Me fait trouver du moins mon bonheur dans le vôtre.

Par là de mon deſtin je trompe la rigueur.
Mais quel eſt ce ſecret, dont vous flattez mon cœur?
Sans doute ce n'eſt pas cet illuſtre hymenée,
Dont Coreſus attend, & preſſe la journée.
Tout Calydon le ſçait. Par quels autres bienfaits
Le Ciel a-t-il pour vous prévenu mes ſouhaits?

CALLIRHOE'.

Par un bienfait ſuprême, où je n'oſois prétendre;
Que Calidon ignore, & qui va vous ſurprendre;
C'eſt en rompant l'hymen dont vous parlez.

ANAXILE.

O Dieux!

CALLIRHOE'.

Vous m'allez croire un cœur volage, ambitieux,
Qu'ébloüit la faveur, que la fortune entraîne,
Digne objet à vos yeux de mépris & de haine.
Que ces noms, juſte Ciel, s'ils m'euſſent été dûs,
M'auroient ſauvé de pleurs en ſecret répandus!
Qu'ils ſont bien démentis dans le fond de mon ame!
Avec tout Calydon vous connoiſſez, Madame,
Ce Heros dont le bras guidé par ſa valeur,
Du beau ſang, dont il ſort, releve le malheur,
Qui du Prince chery, ſemble ſeul dans l'armée
Occuper maintenant toute la renommée,
Agenor, en un mot.

ANAXILE.

Oüy, Madame.

CALLIRHOE'.

C'eſt luy;
Que le Ciel pour Epoux me deſtine aujourd'huy.

ANAXILE.

Agenor?

CALLIRHOE'.

Je l'aimois, s'il faut que je le diſe,
Avant qu'à Coreſus mon Pere m'eût promiſe.

Je ne me donne enfin qu'a mon premier Vainqueur.

ANAXILE.

Qu'entens-je ? Ah ! cachons bien le trouble de mon cœur.
Vous me l'aviez prédit, vous m'étonnez, Madame,
Non, de voir qu'Agenor ait pû toucher votre ame ;
L'amour a des momens qu'on ne peut éviter.
Mais d'où vient que vos feux ont tant craint d'éclater ?
Pourquoy cette contrainte à votre ame imposée ?

CALLIRHOE'.

J'appréhendois l'éclat d'une amour mépriſée.

ANAXILE.

Vous ?

CALLIRHOE'.

Ouy, de mon penchant admirez le pouvoir,
Mon cœur à Coresus défendoit tout eſpoir.
Vainement à mes yeux, il offroit pour me plaire,
Le rang que dans ces lieux il tient après mon Pere ;
Son ſang, mille vertus, la dignité, le nom
De Miniſtre du Dieu qu'adore Calydon ;
Tous ſes ſoins redoubloient ma rigueur combattuë.
Le hazard offre à peine Agenor à ma vûë,
Dans tout mon ſang ému je ſentis s'allumer
Un feu, que ma raiſon négligea de calmer.
Et pourquoy m'impoſer cet effort inutile ?
Tout montroit à mes yeux ſa conquête facile :
Son ame libre encor, l'infaillible moyen
De relever ſon ſort en l'uniſſant au mien,
L'égalité du ſang cette foule importune
Qu'attirent malgré moy, mes yeux & ma fortune.
Mais ô Ciel ! quel affront humilia mon cœur !
Quel chagrin quand je vis mon ſuperbe Vainqueur
Ou ne pas remarquer, ou mépriſer peut-être
Tout ce que dans mes yeux les ſiens devoient connoître ;
De mon cœur vainement je le voulus bannir ;

Son aſpect, ſon idée, ou quelque ſouvenir,
Y rappelloit bien-tôt ma fatale tendreſſe.
Le ſort ſembla prêter une aide à ma foibleſſe;
La guerre contre Argos déclarée en ces lieux,
D'un Ingrat redouté vint délivrer mes yeux.
Il partit; je juray d'en perdre la memoire;
Et pour mieux aſſurer ce projet de ma gloire,
Je voulus dans mon cœur plein d'un dépit confus,
Aux froideur d'Agenor oppoſer Coreſus.
Je l'écoute, & bien-tôt on conclut l'hymenée,
Pour ſix mois cependant j'en remis la journée,
Soit qu'à regret encor mon cœur s'y préparât,
Soit que pour mon bonheur le Ciel me l'inſpirât;
Déja nous approchions la fatale journée,
Jugez quelle nouvelle à mon ame étonnée!
Mon Pere me fait voir une Lettre du Roy,
Où pour Agenor même il demande ma foy.

ANAXILE *à part.*

Ciel! Et l'eſpoir d'abord réveilla votre flâme?

CALLIRHOE'.

Aux plus doux des plaiſirs j'abandonnay mon ame,
Je penſay qu'Agenor dans ſon ſort malheureux,
Par fierté de courage, avoit caché ſes feux,
Et n'en avoit voulu déclarer le myſtere,
Que quand avec honneur il avoit crû le faire.
Enfin pour m'aſſurer un ſi charmant bonheur,
Je conjure mon Pere, à qui j'ouvre mon cœur,
D'aller de Coreſus retirer ſa promeſſe?
Et mes pleurs d'autant mieux excitent ſa tendreſſe,
Qu'il voit dans Agenor le favory du Roy,
Dont il gagne l'appuy, s'il l'unit avec moy.
Sa vertu luy répond d'une faveur durable.
Que vous diray-je enfin? tout me fut favorable,
L'hymen va pour jamais m'aſſurer mon Amant.

ANAXILE.

Et que dit Coresus de votre changement ?
Sçait-il de son amour la disgrace cruelle ;

CALLIRHOE'.

Non, il doit dans ce jour en sçavoir la nouvelle,
Il en va par mon Pere apprendre le sujet.
J'en sens, je vous l'avouë, un déplaisir secret,
Et ma félicité par là n'est point parfaite :
Mais dans quelques chagrins qu'un tel remords me jette,
Quel regret plus cruel seroit-ce pour mon cœur,
D'avoir laissé moi-même échaper mon bonheur ;
Quel supplice pour moy dans ce juste reproche ?

ANAXILE.

Ainsi tout se prépare, & votre hymen s'approche ?

CALLIRHOE'.

Sans doute, & de l'armée il arrive aujourd'huy,
Pour en presser l'instant trop differé pour luy.
C'est le Roy qui l'envoye ; instruit de sa venuë,
Mon Pere doit bien-tôt l'amener à ma vûë,
Je vais le recevoir ; je ne vous presse pas,
Pour voir quel est mon choix, d'accompagner mes pas.
Madame, je vois bien à votre inquiétude,
Que vous voulez joüir de votre solitude,
Je ne vous contrains point, & je vais vous quitter :
Mais croyez, quelque amour qui me puisse flatter,
Qu'il ne peut affoiblir dans mon ame fidele
Les droits d'une amitié parfaite & mutuelle.

SCENE III.

ANAXILE, CEPHISE.

ANAXILE.

QUoy ? moy ? que je la ſuive, & contraigne mes yeux,
A voir de ſon bonheur l'appareil odieux !
Que ma confuſion éclate devant elle !
Cephiſe, as-tu conçû ma diſgrace cruelle ?

CEPHISE.

Oüy, je vois qu'Agenor eſt celui, dont la foy . . . .

ANAXILE.

Quels tranſports elle a fait éclater devant moy !
O Dieux ! que ſon amour, que ſon bonheur l'enchante !
Combien de mon Perfide elle paroît contente !
Ah ! malgré l'amitié que me juroit ſon cœur,
Que ſa joye excitoit ma haine & ma fureur !
Quel ſupplice eſt l'aſpect d'une Rivale aimée !
Helas ! je viens icy, par le ſort opprimée,
Chercher des Protecteurs contre ſes traits mortels.
Quels ennemis ailleurs me ſeroient plus cruels ?
O qui m'arrachera d'un ſi funeſte aſile !

CEPHISE

Madame, reprenez un viſage tranquile.
Coreſus vient.

ANAXILE.

Sortons, tâchons par tous nos ſoins
D'aborder le Perfide, & l'oüir ſans témoins.

SCENE IV.

CORESUS, ANAXILE, CEPHISE.

CORESUS.

MAdame, quels malheurs ....

ANAXILE.

Quand vous ſçaurez le vôtre,
Vous ſerez peu frappé, Seigneur, de ceux d'un autre.

SCENE V.

CORESUS *ſeul.*

QUe me veut-elle dire, & quel eſt le malheur,
Quelle ſemble par ces mots annoncer à mon cœur?
Qu'ils ont un rapport juſte à la crainte ſecrette,
Qu'un avis a jettée en mon ame inquiette!
Quoy donc? Oubliroit-on ce que peut dans ces lieux
L'Interpréte des lois, le Miniſtre des Dieux?
Que c'eſt à moi ſur-tout de vanger les injures,
Qu'à leur pouvoir ſacré font les ames parjures.
Je viens m'en expliquer, & ſans rien negliger....
Ah, s'il faut que l'Ingrate ait oſé m'outrager!

Mais j'ay fait avertir Antinoüs ſon pere,
Et je vais par luy-même éclaircir ce myſtere.
Il approche....

SCENE VI.

ANTINOUS, CORESUS.

CORESUS.

SEigneur, je viens vous informer
Du bruit le plus cruel qui me pût allarmer.
On dit que dans ce jour, & par votre aveu même,
Un Rival à mes vœux ravit tout ce que j'aime.

ANTINOUS.

Jamais trouble en effet ne fut égal au mien.
Le Roy pour Agenor m'écrit luy-même.

CORESUS.

Hé bien!
Quel embarras ſi grand, quelle peur vous arrête!
N'aviez-vous pas, Seigneur, une réponſe prête?
Pouviez-vous pas d'abord faire ſçavoir au Roy,
Qu'un ſerment à mes vœux engageoit votre foy?
Un ſerment que d'abord mon amour vous fit faire
Sur les Autels du Dieu que Calydon revere.

ANTINOUS.

Quel fruit cette réponſe auroit-elle produit?
De mes deſſeins pour vous n'étoit-il pas inſtruit?
Sans doute il a jugé cet obſtacle inutile,
Il a crû qu'à lever, il luy ſeroit facile,
Et que luy même enfin voulant bien s'en charger,
Son pouvoir envers vous devoit me dégager.

Il cherit Agenor : mais à le bien entendre,
Il a d'autres motifs qu'il nous laiſſe à comprendre ;
Dans Calydon tous deux nous commandons pour luy ;
La fortune à tous deux y donne un grand appuy.
Il craint que l'union de mon pouvoir au vôtre,
Tandis qu'il eſt abſent, nous tantât l'un & l'autre,
Nous ſommes vous & moy fideles à ſes lois :
Mais comme enfin les cœurs ſont peu connus des Rois,
Que la feinte à leurs yeux les couvre, ou les déguiſe,
Ils ont toûjours ſujet d'en craindre une ſurpriſe,
De prévoir les deſſeins dont on peut ſe flatter,
Sur le pouvoir qu'on a de les executer.
A ceder a ſes vœux, il ne peut me contraindre :
Mais vous & moy, Seigneur, pourrions-nous ne pas craindre
Qu'un refus en ſecret allumant ſon courroux,
Bien-tôt ſur votre hymen n'en attirât les coups ?
De ma famille alors partageant la diſgrace,
A quel chagrin mortel votre amour feroit place !
Que vous regretteriez, moins rempli de vos feux,
Le temps où vous pouviez plus ſage & plus heureux,
Et maître du deſtin & de l'un & de l'autre,
Me rendre ma parole, & retirer la vôtre !

CORESUS.

Je vous entens. Déja, ſans m'avoir averti,
Votre cœur dés long-temps avoit pris ſon parti.
Mais de quel œil enfin votre fille voit elle
Le prix dont vous payez ma tendreſſe fidelle ?

ANTINOUS.

Ma fille à m'obéir met ſes ſoins les plus doux.

CORESUS.

Ah, je n'en doute point, elle eſt digne de vous.
Avec quel front tranquille, avec quel artifice
Vous venez à mes yeux couvrir votre injuſtice !
Vous craignez, dites-vous, la colere du Roy.

Et du courroux des Dieux n'avez-vous point d'effroy ?
N'ont-ils qu'un vain pouvoir, qu'un nom imaginaire ?
Suivez votre deſſein, mépriſez ma colere,
Cherchez votre bonheur dans votre changement :
Mais je ne vous rendray jamais votre ſerment.
Redemandez-le aux Dieux, atteſtez par vous-même ;
Changez a votre gré leur volonté ſuprême ;
Faites-leur voir qu'il eſt, pour dégager nos cœurs,
Des droits chez les Mortels plus ſacrez que les leurs,
Un tribunal plus ſaint, plus juſte, plus à craindre ;
Et moi qui ne vois qu'eux à qui je puis me plaindre,
Je vais avec éclat conjurer leur courroux,
De prouver leur juſtice en me vangeant de vous.

ANTINOUS.

Dans nos vœux incertains, aveugles que nous ſommes,
Les Dieux n'épouſent point les paſſions des hommes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGENOR, IDAS.

IDAS.

C'En eſt donc fait, Seigneur, & vous allez la voir ?
Malgré tous les perils que vous pouvez prévoir,
Vous allez ſoûtenir les larmes d'Anaxile ?

AGENOR.

J'ay fait pour m'en deffendre un effort inutile.
Un refus obſtiné tiendroit d'un cœur ingrat,
Et pouſſeroit le ſien peut-être à quelque éclat;
Il faut de ſon courroux calmer la violence.

IDAS.

Mais vous répondez-vous de votre réſiſtance ?
Devant ſes yeux, Seigneur, pourrez-vous bien ſonger
A tout ce qui vous force à vous en dégager ?
Que le ſuccés aſſure, ou rompt votre fortune ?
Et que l'amour enfin dont une ame commune
Se fait gloire ſouvent d'écouter les conſeils,
Ne doit point diſpoſer du ſort de vos pareils ?
La gloire d'un Heros n'eſt pas d'être inſenſible :

Mais quand les yeux fermez ſur ſa perte infaillible,
Des plaiſirs de l'amour ſa fortune eſt le prix,
Il eſt à tous les yeux un objet de mépris.
On plaint peu des malheurs qu'il a choiſis luy-même:
Trop heureux, ſi toujours dans ſon erreur extrême,
Son cœur, paiſible au moins, pouvoit ſe délivrer
Des regrets éternels qu'il s'oſa préparer.

AGENOR.

Ah! que dans ce moment ta juſte défiance,
D'Anaxile ſur moy connoît bien la puiſſance!
Quel penchant, juſte Ciel, me ſoumit à ſes lois!
Quels combats j'ay rendus! Déja plus d'une fois
Je me ſuis en ſecret reproché la foibleſſe
D'avoir conceu pour elle une vaine tendreſſe,
Qui, loin de la ſervir, écartoit de ſon cœur
Tous ceux dont la fortune auroit fait ſon bonheur.
Moy-même qui ſorti de Heros dont la gloire
Dans Calydon encore fait aimer leur memoire,
Qui tout plein des grandeurs d'une illuſtre maiſon,
Dont je m'étois flatté de relever le nom,
Souhaitois, cher Idas, qu'à mon ardeur guerriere,
Le ſort ouvriſt un jour une noble carriere;
Combien j'apprehendois que bornant mon deſtin,
Un hymen malheureux m'en fermât le chemin!
Mais comment à ſes yeux pouvoir vaincre ma flâme?
Dans ces troubles ſecrets qui déchiroient mon ame,
Je vis Callirhoé. Ses yeux doux & flatteurs
Sembloient m'offrir un ſort brigué par mille cœurs.
Tu le crus comme moy. Que ne fis point ton zele
Pour engager mes vœux à ſe tourner vers elle?
Par combien de raiſons tu m'y voulus porter?
Mais il falloit un cœur qui pût les écouter.
Tout cedoit dans le mien aux beaux yeux d'Anaxile;
Et tout ce qu'y faiſoit ma raiſon inutile,
N'étoit que d'ajoûter de penibles combats,

Aux tourmens d'un amour qu'elle n'étouffoit pas.

IDAS.

Je m'en ſouviens, Seigneur, & quel ſort favorable
Vint appuyer pour vous mon zele ſecourable.
La guerre contre Argos jurée en ces Etats
Emporta, loin d'icy, votre amour & vos pas.
J'eſperay tout, Seigneur, du ſecours de l'abſence.

AGENOR.

Et Moy je me flattay d'une double eſperance,
Ou bien par mes exploits de trouver le moyen
De faire quelque jour ſon bonheur & le mien,
Ou des rigueurs du ſort appellant à la gloire,
Par un trépas fameux aſſurer ma memoire.
Le ſuccés, cher Idas, a paſſé mes ſouhaits.
Le Roy m'encouragea par ſes premiers bienfaits,
M'offrit contre mon ſort un appuy ſalutaire;
Et ſans m'avoir inſtruit de ce qu'il vouloit faire,
Trop ſeur que ſes deſirs me ſervoient de loy,
Lui-même il demanda Callirhoé pour moy.

IDAS

Ne luy dites-vous pas, Seigneur, qu'une autre chaîne?..

AGENOR.

C'étoit pour un Monarque une raiſon trop vaine.
Je luy dis ſeulement que par Antinoüs
Elle étoit engagée aux vœux de Coreſus.
Je le ſçais, me dit-il; mais des raiſons preſſantes
Me font craindre aujourd'huy deux maiſons trop puiſſantes.
Je veux par ton hymen en rompre les liens.
Sers les deſſeins d'un Roy, qui ſervira les tiens.
Sur ce ſecret, Arbas, garde bien le ſilence.
Honoré de ſon choix & de ſa confiance,
Mon zele convaincu n'eut rien à repliquer;
Et s'il faut que mon cœur oſe icy s'expliquer,

L'ambition alors ſeduiſant mon courage,
Me fit de mon bonheur une ſi haute image,
Me le peignit ſi grand, que j'oſay l'accepter,
Sans ſonger aux tourmens qu'il m'en pourroit couter.
Je crus pouvoir alors étouffer ma tendreſſe ;
Je cherchay toutefois une aide à ma foibleſſe ;
Je voulus par l'effort d'un ſilence affecté,
Qu'Anaxile comprît mon infidelité,
Afin qu'à mon retour contre moy prevenuë,
Son dépit m'épargnât le peril de ſa veuë.
Du camp, ſans l'avertir, j'arrive dans ces lieux,
Pour preſſer un hymen que troubleroient ſes yeux.
Mais ô vaine prudence ! ô rencontre fatale !
A peine je venois de quitter ſa Rivale,
J'apprens par un billet qu'elle me fait tenir,
Qu'elle habite en ces lieux, & veut m'entretenir.
Par ce fatal écrit d'une main ſi cherie,
Mon feu s'eſt réveillé dans mon ame attendrie.
Je n'ay pu ſans pleurer reconnoître ſes traits ;
Sa redoutable idée, avec tous ſes attraits,
Dans mon eſprit charmé, d'abord eſt revenuë ;
Juge, amy, ſi j'ay lieu de craindre ici ſa veuë.

IDAS.

Pourquoy donc en ces lieux, Seigneur, la cherchez-vous ?
Pourquoy ſi foible encor vous livrer à ſes coups ?
Sortons. Que craignez vous de toute ſa colere ?
Que de vos feux par-là n'éclate le myſtere ?
Dites qu'ils ſont éteints. En pourra-t-on douter,
Quand on verra, Seigneur, vos ſoins à l'éviter ?
Callirhoé croira que ſa beauté fatale,
Pour regner dans votre ame, en chaſſe une Rivale.
Elle s'applaudira du pouvoir de ſes yeux,
Et tiendra ſon triomphe encor plus glorieux.

AGENOR.

Moy, payer d'un tel prix les bontez d'Anaxile !
Mon cœur à l'offenſer ne fut que trop facile ;
J'en ay honte ; & s'il faut la quitter en ce jour,
Ce ſera ſans chercher un indigne détour,
Sans vouloir d'une feinte appuyer ma deffenſe ;
Et tu vas en juger. Je la voy qui s'avance.

SCENE II.

AGENOR, ANAXILE, CEPHISE, IDAS.

ANAXILE.

NE vous allarmez point, Seigneur, de mon abord ;
L'eſpoir de vous toucher, & de changer mon ſort,
Ne me fait point icy chercher votre preſence.
De mes pleurs deſormais je vois trop l'impuiſſance,
Pour vouloir arracher de votre cœur charmé,
Le deſſein éclatant que vous avez formé.
Il eſt trop avancé pour le pouvoir détruire.
Je vous viens ſeulement ſupplier de m'inſtruire,
Comment de votre honneur vous accordez la loy,
Avec les ſentimens qui m'ôtent votre foy ;
Par quel ſecret un cœur avec ſi peu de peine
Se défait, quand il veut, d'une ſi forte chaîne.
Voudriez-vous, Seigneur, m'en laiſſer tout le poids,
Quand d'une autre en ces lieux vous avez fait le choix?

AGENOR.

Moy, que je vous apprenne un ſecret que j'ignore ?
Ah ! m'accablent les Dieux que l'Etolie adore,
S'il eſt rien juſqu'icy qui vous ôte mon cœur ;
Si rien jamais ſans vous peut faire mon bonheur :
Mais dans l'état preſent de mon ſort & du vôtre,
Que pouvons-nous, Madame, eſperer l'un de l'autre ?
Et pourra-t-il changer, ſi j'offenſe le Roy,
En rompant les deſſeins qu'il a formez pour moy ?
Qui ſçait où mes refus porteroient ſa vengeance ?
Combien vous couteroit ma funeſte conſtance ?
Et ſeroit-il d'un cœur bien grand, bien genereux,
De vous envelopper dans mon ſort rigoureux ?
Flétriroit-je mon nom d'une tache ſi noire ?
Et ne vaut-il pas mieux à vous, à votre gloire ?
Sacrifier ma flâme & me faire une loy ?...

ANAXILE.

Quel ſacrifice, ô Dieux ! qu'on m'offre malgré moy,
Dont moy-même je ſuis la fatale victime !
Et que me ſert l'effort de ce cœur magnanime,
Qui pour des maux douteux, que craint peu mon amour,
Me ravit le ſeul bien, pour qui j'aimois le jour ;
Qui par ſon changement me veut prouver ſon zele,
Et croit m'abandonner, ſans qu'il ſoit infidelle ?
O de mon vain eſpoir, ſuccés trop malheureux !
Pour vos proſperitez j'ay formé mille vœux.
Le Ciel les a remplis ; mais ſa rigueur extrême
En tourne maintenant l'effet contre moy-même.
Dois-je m'en acquitter ? un autre en a le fruit.
Rendray-je grace aux Dieux de mon eſpoir détruit ?
Dois-je de leurs bienfaits celebrer la memoire,
Parce que je vous perds heureux & plein de gloire ?
Mais croyez-vous, Seigneur, par ce nouveau lien,
Vous préparer un ſort moins triſte que le mien ?

Quelle douce vangeance à mon ame jalouſe!
Selon votre diſcours, vous prenez une Epouſe,
Dont la fortune ſeule à pour vous des appas.
Elle va ſe donner a qui ne l'aime pas.
Vous trahiſſez les feux du cœur le plus fidelle,
Elle trompe un Hèros qui ſoupitoit pour elle.
Vous ne ſçauriez, épris de ſes nouveaux attraits,
Luy faire des ſermens que vous ne m'ayez faits.
Ceux dont elle vous flatte, en tromperent un autre.
Que peut faire ſa foy pour raſſurer la vôtre;
Et comment, ſans amour, avez-vous eſperé
Tromper long-temps ſon cœur par l'amour éclairé?
Quels ſujets éternels d'ennuy, de défiance,
Va fournir à tous deux une telle alliance?
Qu'ils vont empoiſonner cette felicité,
Dont en me trahiſſant, vous vous étiez flatté!

AGENOR.

Je les ay tous prévûs, j'en ay fremy dans l'ame,
Et par-là vous devez comprendre au moins, Madame,
Qu'entraîné malgré moy, ſous un joug rigoureux,
Mon cœur ne change pas pour être plus heureux;
Qu'un pouvoir ſouverain me force, me ſurmonte,
Un pouvoir qu'un grand cœur ne brave qu'à ſa honte.
Le devoir; oüy, j'ay beau m'en plaindre, & ſoupirer...

ANAXILE.

Ainſi donc pour jamais il faut nous ſeparer?

AGENOR.

Ah cruelle penſée, où mon eſprit s'égare!

ANAXILE.

Hé quoy, vous ſoupirez de cet arrêt barbare!
Et vous me l'annoncez! Par ce ſoupir Seigneur,
Sentez à quels perils s'engage votre cœur.
D'ambitieux conſeils ont trop ſçû vous ſeduire.

Ah ! ſi pour vous troubler un mot a pû ſuffire ;
Si ce malheur de loin vous porte de tels coups,
A le voir achevé vous ſera-t-il plus doux ?
Quels regrets ! quels retours d'inutiles tendreſſes,
De votre ambition démentant les promeſſes,
Sçauront faire à ce cœur trop tard deſabuſé,
Sentir le prix du bien qu'il aura refuſé !
Quel autre en pourrez-vous accuſer que vous-même?
Qui vous plaindra, Seigneur, en ce malheur extrême?
Eſt-ce moy qui par vous en ſens un plus affreux ?
Qui voit en d'autres mains l'objet de tous mes vœux?
Adieu, ſouvenez-vous que dans votre diſgrace,
Anaxile en votre ame eut jadis quelque place,
Et qu'enfin vous ſongez à vous en dégager,
Aux premieres faveurs du ſort, qui peut changer.

AGENOR.

Ah, Madame, arrêtez. Ma foibleſſe préveuë,
M'avoit fait avec ſoin éviter votre veuë ;
Et je ſens bien icy que pour vous réſiſter,
Mon cœur juſques au bout la devoit éviter ;
Votre propre interêt m'avoit pourtant fait croire,
Que vous-même appuiriez le parti de ma gloire :
Mais vous la flétriſſez par un honteux ſoupçon.
Allons, que l'avenir me faſſe grace ou non,
C'eſt à vous que je veux prouver ma foy ſincere ;
Oüy, de Callirhoé je vais trouver le pere,
Reculer notre hymen pour vous laiſſer le temps
De peſer avec ſoins mes motifs importans ;
Et quoy que là-deſſus vous me puiſſiez preſcrire,
J'en atteſte les Dieux, vous m'y verrez ſouſcrire,
Deuſſe-je ſur ma tête attirer en ce jour
Tous les malheurs par-là qu'a préveus mon amour.

ANAXILE.

Seigneur, un tel diſcours, en l'état où vous êtes,
Sans doute doit flatter mes allarmes ſecrettes :

Pardonnez toutefois à mes ſoupçons jaloux;
En me donnant du temps, peut être croyez-vous
Que dans mon cœur enfin ma raiſon ramenée,
Ne voudra point troubler votre heureux hymenée;
Que j'oubliray pour vous l'interêt de mes feux:
Mais c'eſt trop exiger de ce cœur malheureux,
De vouloir que tout prêt de perdre ce qu'il aime,
Entre les mains d'un autre, il le livre luy-même.
C'eſt un effort, Seigneur, trop penible pour moy;
Et ma Rivale enfin recevant votre foy,
N'en goûtera pas moins un ſort doux & tranquille,
Quand il n'y manquera que l'aveu d'Anaxile.
Car enfin c'eſt à quoy rien ne me peut forcer;
Je vous en avertis, c'eſt à vous d'y penſer.

SCENE III.

AGENOR, IDAS.

AGENOR.

NOn, non, ne craignez rien. Votre doute m'outrage,
Et je vais pour jamais vous ôter tout ombrage.
Et quel Tigre à vos pleurs auroit pû réſiſter?
O Dieux! quelle tendreſſe elle a fait éclatter!
Dans ſon juſte courroux quelle douceur extrême!
A quel rare bonheur je renonçois moy-même!
Vains deſirs des grandeurs, vous m'aviez trop ſeduit;
Je déteſte le piége où vous m'avez conduit.
De la faveur du ſort quel bien pouvois-je attendre,

Qui fût du prix d'un cœur ſi fidelle & ſi tendre ?
Et je pourrois le perdre ? Allons, ne tardons plus,
Et pour me degager cherchons Antinoüs.

SCENE IV.

ARBAS, AGENOR, IDAS, *un Garde.*

ARBAS.

UN revers impreveu trouble votre hymenée,
Seigneur. Toute la Ville aux larmes condamnée,
Eprouve en ce moment la colere des Dieux ;
Au nom d'Antinoüs je vous cherche en ces lieux.
Il vous demande. Allez, partez en diligence ;
Vos ſoins ſeconderont ſon zele & ſa prudence.

AGENOR.

Quel eſt donc ce malheur ? Quel important ſoucy ?

ARBAS.

Ne perdez point de temps à m'écouter icy.
Ce Garde ju qu'à luy ſoigneux de vous conduire,
Dans la route, Seigneur, ſçaura vous en inſtruire.

SCENE V.

ARBAS.

O Jour pour Calydon à jamais douloureux !
Qui paſſe les horreurs des maux les plus affreux !
Devant Callirhoé comment pourray-je faire
Le recit d'un malheur à tous ſes vœux contraires ?
Mais je la vois.

SCENE VI.

CALLIRHOE', ARBAS.

CALLIRHOE'.

Quel bruit eſt par-tout répandu ?
Quel ſujet fait courir tout le peuple éperdu ?
Quels ſont ces cris, Arbas, que je ne puis comprendre ?
Et d'où naiſſent ces pleurs que je te vois répandre ;

ARBAS.

Ah, Madame ! écoutez un triſte évenement,
Qui s'en va vous combler d'horreur, d'étonnement.
On vous a raconté quel ravage effroyable
Fit jadis en nos champs un monſtre épouvantable,
Redoutable vangeur de Diane en courroux.

Tout

Tout ce qu'en a le temps fait paſſer juſqu'à nous,
N'a rien à comparer au prodige funeſte,
Dont nous vient d'accabler la colere celeſte.
Dans le Temple prochain voüé par nos ayeux
A la Divinité qui protege ces lieux,
Le triſte Coreſus offroit un ſacrifice,
Et par ſes vœux ardens imploroit ſa juſtice.
Dieu puiſſant, diſoit-il, ſi mon zele jamais
T'offrit quelque victime au gré de tes ſouhaits,
Daignez icy le montrer, prend part à mon injure,
Vange-moy, vange-toy des mépris d'un parjure.
Ces mots, ſa voix, ſon front inſpiroient la terreur,
Et des larmes couloient de ſes yeux en fureur.
Mais ô prodige affreux qui n'eut jamais d'exemple!
A peine il a parlé, les colomnes du Temple,
Les murs en s'agitant ſemblent ſe dérober
Sous le faîte tremblant, & tout prêt à tomber.
Sur les vaſes ſacrez l'Autel qui ſe renverſe,
Jette au milieu du vin le bucher qu'il diſperſe.
Et quel nouveau prodige augmente encor la peur!
Il s'en forme, il en ſort une épaiſſe vapeur,
Qui ſans monter au Ciel, répand, comme un nuë,
Son tourbillon fatal ſur la foule éperduë.
En croirez-vous l'effet? C'eſt un poiſon ſubit
Dont leur ſang enflammé leur trouble à tous l'eſprit,
La fureur s'en empare, & le regard farouche,
Le front pâle & livide, & l'écume à la bouche,
Ils ſortent tous du Temple, & dans la Ville épars,
Avec des cris affreux courent de toutes parts.
A ceux qu'ils ont touché le mal ſe communique:
Rien ne peut arrêter cette fureur publique.
Tous enſemble mêlez, ne ſe connoiſſant pas,
Ils ſe livrent entre eux les plus cruels combats,
Ou d'un embraſement ils menacent la Ville.
Tout s'enfuit devant eux. On ſe fait un azile

Des maiſons, & des tours, & des Temples des Dieux.
Le trouble, la terreur, la mort regne en tous lieux,
Et preſente aux regards l'affreuſe deſtinée
D'une Ville au Vainqueur en proye abandonnée.

CALLIRHOE'.

O Ciel ! qu'ay-je entendu ?

ARBAS.

Votre Pere à ce bruit
Part, accourt vers le Temple, où ſa garde le ſuit.
Quel déſordre, grands Dieux ! quel ſpectacle l'étonne!
Tout le peuple luy crie, & luy-même il ordonne,
Qu'au plus prochain Oracle on courre s'adreſſer
Pour ſçavoir les moyens de le faire ceſſer.
Lydus y vole ; Et moy, tandis que votre Pere
Employe à d'autres ſoins ſon zele ſalutaire,
Je viens vous raconter ce funeſte ſuccès,
Et fermer en entrant les portes du Palais.

CALLIRHOE'.

O malheur ſans exemple ! ô prodige incroyable !
Quel crime allume icy ta foudre redoutable,
Juſte Ciel ? Mon amour t'auroit-il irrité ?
D'une ſecrette horreur mon cœur eſt agité.
Mais que fait Agenor ? Son courage & ſon zele
Dans ce déſordre.....

ARBAS.

Il vient d'en ſçavoir la nouvelle,
Et d'abord a couru dans ces preſſans beſoins
Se joindre à votre Pere, & partager ſes ſoins.
Que ne peuvent ſur luy l'amour & la Patrie ?

CALLIRHOE'.

Dieux puiſſans, conſervez & l'une & l'autre vie.
Je vous offre la mienne. Et toy cours, cher Arbas,
Va rejoindre mon Pere, & ne le quitte pas.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANTINOUS, ARBAS.

ANTINOUS.

QUoy? le peuple troublé de ce fatal prodige,
M'oſe imputer, dis-tu, le malheur qui l'afflige?

ARBAS.

J'ignore s'ils ont tous le même ſentiment :
Mais ſoit que Coreſus offenſé vivement,
Ait ſçû dans les eſprits ſemer cette croyance,
Pour engager leur haine à ſervir ſa vangeance,
Soit qu'eux-mêmes touchez des plaintes qu'en tous lieux
Il pouſſe contre vous, en atteſtant les Dieux,
Se ſentent ébranlez par ce prodige horrible,
Qu'ils ont vû de ſi près ſuivre ſa voix terrible;
Il en eſt peu, Seigneur, à ne vous point tromper,
Que cette idée au moins ne paroiſſe frapper.

ANTINOUS.

C'eſt une idée, Arbas, dont l'apparence eſt vaine.
Si des Dieux, en effet, je meritois la haine,
Leur foudre juſqu'icy ſoigneux de m'excepter,
Sur un peuple innocent iroit-il éclater?
Je ſçay qu'en plus d'un lieu, même en cette Province,
Souvent ſur les ſujets ils ont puni le Prince:
Mais de ce titre enfin qu'ay-je à craindre pour moy,
Puiſque de ſes Etats je ne ſuis pas le Roy?

ARBAS.

Non, Seigneut, mais le peuple expliquant ſa penſée,
Croit auſſi que des Dieux la majeſté bleſſée,
Punit par-là le Roy, dont l'ordre criminel
Vous fit rompre un ſerment ſi ſaint, ſi ſolemnel.
Et quant à vous, Seigneur, n'euſſiez-vous pour ſupplice
Que ce ſpectacle affreux qu'étale leur juſtice,
Tous ces combats, ces cris.....

ANTINOUS.

Ils me percent le cœur:
Mais enfin, cher Arbas, je n'en ſuis pas l'auteur.
Le coupable, crois-moy, c'eſt Coreſus lui-même,
Qui veut forcer des Dieux la majeſté ſuprême,
A vanger ſans raiſon un amour, que ſa foy
Devoit ſacrifier aux ordres de ſon Roy.
Hé quoy! n'as-tu pas vû leur ſevere juſtice
Rejetter hautement ſon fatal ſacrifice,
Et comme criminels, traiter ſans nul égard,
Ceux qui par leur preſence y ſembloient prendre part?
Châtiment toutefois, helas trop effroyable!
De quels chagrins mortels ce deſordre m'accable!
Pour y porter mes ſoins, précipitant mes pas,
Tout ce que j'ay pû faire, aidé de mes ſoldats,
C'eſt après un effort & long & difficile,

D'avoir pû repouſſer vers les murs de la Ville,
Tous ceux qui tourmentez du funeſte poiſon,
Montroient, en nous fuyant, un reſte de raiſon.
J'en ay fait avec ſoin fermer les avenuës.
Les plus deſeſperez, diſperſez dans les ruës,
Ont été, ſans reſerve, en cette extrêmité
Immolez, malgré nous, à notre ſeureté.
C'eſt maintenant aux Dieux, que ma douleur implore,
De m'inſpirer icy ce qu'il faut faire encore.
Puiſſe bien-tôt Lydus, de l'Oracle chargé,
Me délivrer du trouble, où je me vois plongé,
Et que... Mais grace au Ciel, il vient; & ſon viſage,
Ses pas précipitez me ſont un doux préſage.

SCENE II.

LYDUS, ANTINOUS.

LYDUS.

RAſſurez-vous, Seigneur, & calmez vos eſprits;
Nos malheurs vont ceſſer.

ANTINOUS.

Quoy? qu'a-t-u donc appris?
Et quel eſt le bonheur que le Ciel nous annonce?

LYDUS.

La Prêtreſſe en mes mains remettant ſa réponſe:
Le calme à Calydon ſera bien-tôt rendu,
Va, porte à Coreſus ce billet attendu,
Dit-elle. C'eſt à luy d'en donner connoiſſance.

Au peuple qui l'attend avec impatience.
Si tu l'oſes ouvrir ton trépas eſt certain.

ANTINOUS.

Ainſi donc Coreſus l'a reçû de ta main.

LYDUS.

De cet ordre ſacré je n'ay pû me deffendre.

ANTINOUS.

Hé bien, l'a-t-il ouvert ? te l'a-t-il fait entendre ?

LYDUS.

Il l'a pris de mes mains avec empreſſement,
Et quoy qu'il ne l'ait lû que des yeux ſeulement,
J'oſe vous aſſurer que d'un malheur extrême
Cet Oracle fatal le menace luy-même,
Et qu'un trouble plus grand ne l'ébranleroit pas
S'il avoit lû, Seigneur, l'arrêt de ſon trépas.
Juſtes Dieux, eſt-ce ainſi que vous vangez mes larmes ?
A-t-il dit d'une voix qui marquoit ſes allarmes,
Tant de trouble, & ces mots m'ont fait apprehender,
Qu'inſtruit ſeul de l'Oracle, il voulût l'éluder,
Se menager le temps d'une fuite ſoudaine :
Mais, Seigneur, là-deſſus ne ſoyez point en peine.
Me ſeparant de luy, j'ai par-tout répandu,
Que ſur votre deſtin l'Oracle étoit rendu,
Qu'aux mains de Coreſus je l'ai remis moi-même.

ANTINOUS.

Ta crainte eſt legitime, & ta prudence extrême ;
Il n'en faut point douter, l'Oracle eſt contre lui.
Quel bruit ſon fier couroux en feroit aujourd'hui,
Qu'il en triompheroit, s'il m'eût eſté contraire,
Et qu'il en eût bien-tôt publié le myſtere?
Que veut-on ?

SCENE III.

UN GARDE, ANTINOUS, LYDUS.

UN GARDE.

CORESUS, Seigneur, veut vous parler.

ANTINOUS.

Coresus ? Quel motif peut ici l'appeller ?
Il peut entrer. (*Le Garde sort.*) Il vient me donner part peut-être,
De ce qu'il est contraint de faire à tous connoître.
Mais de moy desormais que peut-il souhaiter ?

SCENE IV.

CORESUS, ANTINOUS

CORESUS.

UN moment sans témoins pouvez-vous m'écouter ?

ANTINOUS.

Oüy, qu'on nous laisse. Hé bien, qu'avez-vous à m'apprendre ?

CORESUS.

Les Dieux me vangent plus que je n'osois prétendre.
Le plus affreux peril vous menace en ces lieux.

ANTINOUS.

Moy ?

CORESUS.

Vous & votre fille.

ANTINOUS.

Et ma fille, grands Dieux !
Quel ordre, ou quel peril, si grand, si manifeste . . . .

CORESUS.

Coupable envers les Dieux d'un parjure funeste,
Pouvez-vous ignorer quelle main vous poursuit ?
J'ay leur arrêt en main. Tremblez, cherchez sans bruit,
Les moyens de joüir avec pleine assurance,
Des foiblesses d'un cœur qui dédit leur vangeance.

ANTINOUS.

Moy, trembler ? & pourquoi ? je ne crains rien des Dieux.
Montrez-moy votre Arrêt, pour convaincre mes yeux.

CORESUS.

Je le vois bien, les Dieux, qu'irrite votre offense,
Par votre aveuglement commencent leur vangeance.
Puisque vous le voulez, contentez vos souhaits.
Lisez ; de cette main vous connoissez les traits ;
Regardez si des Dieux vous n'avez rien à craindre.

ANTINOUS.

Avec tant de fierté voudroit-il encor feindre ?
Ouvrons, voyons quel est le sort de Calydon.
D'où vient que de ma fille ici je vois le nom ?

(*Il lit.*)

Rien ne fera cesser votre malheur extréme,
Si sur les Autels du Dieu-même.

A qui Calidon eſt voüé,
Coreſus offenſé ne vange ſa querelle
En immolant Callirhoé,
Ou l'un de ſes Amans qui s'offrira pour elle.

Qu'ay-je lû ? quel arrêt ? le croiray-je, grands Dieux ?

CORESUS.

Il ne faut point icy perdre un tems précieux ;
La nouvelle partout eſt déja répanduë,
Que j'ay reçû des Dieux la réponſe attenduë.
Le peuple veut la voir, & pour le contenter,
J'ay dit que là-deſſus j'allois vous conſulter.
Au ſortir de ces lieux, que pourray-je luy dire,

ANTINOUS.

Helas ! en un moment quel conſeil puis-je élire ?
D'un peuple qui m'aſſiege, où fuirai-je les yeux ?
De quel front m'oſerois-je éloigner de ces lieux ?
Le Roy m'en a commis le ſoin en ſon abſence.
Pourrois-je juſques-là trahir ſa confiance,
Deshonorer ſon choix, & mon nom & mon rang,
Perdre ma gloire enfin, pour conſerver mon ſang ?
Mettrai-je mon eſpoir ſur une autre victime ?
Eſt-il encor des cœurs qu'un ſi grand zele anime ?
Non, s'il étoit encor quelque azile pour nous,
Nous ne le ſçaurions plus attendre que de vous.
Qui peut armer les Dieux, peut deſarmer leur haine ;
Mais je ne vous fais point une priere vaine.
Je me ſens deſormais trop coupable à vos yeux,
Pour oſer implorer vos ſoins auprès des Dieux.

CORESUS.

Vous l'avoüez, enfin, vous ſentez quelle injure,
A ma flâme indignée a fait votre parjure.
Tantôt votre fierté mépriſoit mes douleurs,
Vous les mépriſeriez encor ſans vos malheurs ;

Je ne dois ce retour qu'au ſort qui vous menace.
Quel état maintenant voulez-vous que j'en faſſe ?
Et quoy qu'un lâche amour me parle encor pour vous,
Qu'eſperez-vous de moy, près des Dieux en courroux ?
Ils ne me vangent pas, ils ſe vangent eux-mêmes,
Ils puniſſent l'affront fait à leurs loix ſuprêmes.
De votre châtiment ils ont déja fait choix.
Les prieray-je pour vous de revoquer leurs loix ?
Vous qu'à les redouter leurs bras n'a pû réſoudre,
Qu'entre l'éclair fatal, & l'inſtant de la foudre ?

ANTINOUS.

Seigneur, de l'un à l'autre il eſt aſſez de temps,
Pour deſarmer les Dieux de nos larmes contens ;
Et s'il faut pour ma fille..... On vient. Helas ! c'eſt elle ?
Vient-elle entendre icy ſa Sentence mortelle ?

CORESUS.

Quel trouble à ſon aſpect vient encor m'agiter ?

SCENE V.

CALLIRHOE', CORESUS, ANTINOUS, DORIS.

CALLIRHOE', *à part le premier Vers.*

QUi, rencontre-je icy ? je ne puis l'éviter.
Peut-être vos diſcours ſont troublez par ma vûë,
Seigneur : mais on entend la populace émûë,
Autour de ce Palais demander à grands cris :

Qu'on luy montre ſon ſort, que vous avez appris.
On s'emporte, & je crains que pour peu qu'on differe. . . . .

ANTINOUS.

O deſtin trop funeſte ! ô trop malheureux Pere !

CALLIRHOE'.

Vous pouſſez des ſoupirs, & répandez des pleurs,
Quel eſt donc le ſujet d'où naiſſent vos douleurs ?

ANTINOUS.

La colere des Dieux contre nous ſe déclare,
Par un cruel trépas leur arrêt nous ſepare.

CALLIRHOE'.

Qui doit mourir, Seigneur ? ce n'eſt pas vous ?

ANTINOUS.

Helas !
Ils me haïſſent trop pour vouloir mon trépas.

CALLIRHOE'.

Eſt ce moy ? parlez donc, & m'expliquez le reſte.

ANTINOUS.

Tiens, lis. Tu l'apprendras par cet écrit funeſte.

CALLIRHOE' *après avoir lû l'Oracle.*

O Ciel !

ANTINOUS.

Tu vois le ſort qui menace tes jours,
Voicy, pour le parer, ton unique ſecours ;
C'eſt luy qui par ſes vœux offerts avec nos larmes,
Peut ſeul fléchir les Dieux, & calmer nos allarmes.
Quels prodiges ſur eux nous marquent ſon pouvoir !
Mais tout mes vœux enfin doivent peu l'émouvoir,
Je t'en laiſſe le ſoin comme à la moins coupable.
C'eſt moy qui te fis rompre un ſerment redoutable ;
Moy de qui la facile & funeſte bonté,
Autoriſa ton cœur à l'infidelité.
Tout plein d'un doux eſpoir, je cours par ma preſence,

D'un peuple impatient flatter la violence.
Ma fille, c'eſt à toy de deffendre tes jours,
Et ſonger que les miens auront le même cours.

SCENE VI.

CALLIRHOE', CORESUS, DORIS.

CALLIRHOE',

SEigneur, que vous diray-je, & dans quelle eſperance
Soûtiens-je icy vos yeux, que bleſſe ma preſence?
Comment intereſſer aux malheurs de mon ſort
Celuy de qui les vœux ont obtenu ma mort?
Quelle reconnoiſſance en ferois-je paroître?
Que vous offrir? Un cœur, dont un autre eſt le maître,
Une foy violée, & des vœux qu'en ce jour
La frayeur de la mort rendroit à votre amour.
Pour un cœur genereux quel indigne ſalaire!
Quel moyen d'appaiſer, Seigneur, votre colere!

CORESUS.

Ah! je n'entens que trop ce ſincere diſcours.
Votre cœur en ſecret redoute mes ſecours.
Il s'en avouë indigne, & m'étale ſon crime,
De peur d'être le prix de l'amour qui m'anime!
Mais perdez cette crainte, & connoiſſez moy mieux.
Ma tendreſſe a déja dédit l'arrêt des Dieux.
Et ſi je puis encore, au gré de votre Pere,
Les fléchir par mes vœux, je ſuis prêt à le faire:

Mais

Mais malgré ce penchant qui m'eſt encor trop doux,
S'il falloit que mon cœur trop prevenu pour vous,
Pût accepter encor votre main infidele,
Mon trépas previendroit cette honte éternelle.

CALLIRHOE'.

Je ne m'étonne point, Seigneur, de ce courroux.
Il doit à votre cœur paroître encor trop doux:
Mais ſi je vous avois expliqué le myſtere
De ce manque de foy, d'où naît votre colere,
Loin de m'en faire encor le déplorable objet,
Peut-être croiriez vous avec plus de ſujet,
Que votre ame en ſes vœux ardente, impetueuſe,
Vous a porté trop loin contre une malheureuſe.

CORESUS.

Et que pourrez-vous dire aprés l'indignité?....

CALLIRHOE'.

Ce qui n'eſt que trop vray dans ce cœur agité.
Avant que d'accepter l'offre de votre flâme,
Agenor en ſecret avoit touché mon ame.
Je l'aimois.

CORESUS.

Vous l'aimiez? Que votre cœur pour luy
Ne fit-il donc dés-lors ce qu'il fait aujourd'huy?

CALLIRHOE'.

C'eſt ma honte, Seigneur: mais ce n'eſt pas un crime.
A ſes yeux vainement éclatoit mon eſtime;
Il n'y répondoit pas. Pour ne plus y penſer,
Je vous crus de mon cœur digne de le chaſſer.
Je vous l'offris. J'allois contente de ma gloire,
Par les nœuds de l'hymen aſſurer ma victoire,
Lorſque pour Agenor on demanda ma foy;
Et quel cœur appuyé des volontez d'un Roy,
Et déja prevenu par un amour extrême,
Neglige le moment de ſon bonheur ſuprême?
Si je l'euſſe manqué, pour me garder à vous,

Votre deſtin, Seigneur, en étoit-il plus doux ?
N'auriez-vous pas bientôt dans mon ame contrainte,
Connu l'amour ſecret, dont elle étoit atteinte ?
Que de chagrins pour vous, & plus encor pour moy!
Si vos vœux à l'amour ne devoient pas ma foy,
Du moins vous poſſediez l'objet de votre flâme.
Et moy, ſans qu'avec vous rien pût flatter mon ame,
Dans ce fatal hymen je ne verrois, Seigneur,
Qu'un obſtacle éternel à mon plus doux bonheur.
Peut-être ce parti vous plairoit mieux que l'autre :
Mais ſi j'ay preferé mon interêt au vôtre,
En reprenant ma foy, ſi j'ay cru faire mieux,
Eſt-ce un crime à bleſſer les hommes & les Dieux ?
D'où vient que la premiere & la moins criminelle,
Ils veulent me punir d'une mort ſi cruelle ?

CORESUS.

Et pourquoy ce bonheur qui vous ſembloit ſi doux,
Devoit-il me couter de ſi funeſtes coups?
Par quel droit falloit-il m'en rendre la victime ?
Cruelle, avez-vous cru que vous puiſſiez ſans crime,
D'un cœur tel que le mien trahir ainſi les feux ?
Ah ! ſi l'interêt ſeul doit regler tous nos vœux,
Si les droits des Mortels n'ont plus d'autre juſtice,
Comme votre interêt vouloit que je periſſe,
Le mien doit donc auſſi m'obliger à mon tour,
A vous laiſſer perir pour venger mon amour.
Que devient, & la gloire, & l'horreur pour le crime,
Dans un cœur qui reçoit cette lâche maxime ?
Le mien juſques au bout ſçaura la rejetter,
Et je vous ſerviray loin de vous imiter ;
J'emploiray mes efforts pour vous ſauver la vie.
Allez, & ſi l'effet ſeconde mon envie,
Tout le prix que j'en veux, c'eſt d'avoir confondu
Les ſentimens ingrats d'un cœur qui m'étoit dû.

Seigneur, à vos bontez je ne ſçay que repondre.
Vous en avez déja trop fait pour me confondre.
Et de vos derniers ſoins quoiqu'il puiſſe arriver,
Croyez, dans les malheurs que je puis éprouver,
Que le plus grand de tous pour mon ame coupable,
C'eſt l'éternel regret, la honte irreparable
D'avoir été l'objet de vos vœux les plus doux,
Sans repondre à l'amour d'un Heros tel que vous.
Elle s'en va.

SCENE VII.

CORESUS *ſeul.*

VOilà donc pour mes feux tout ce que l'on peut faire?
Des diſcours les plus doux on flatte ma colere;
On me louë, & je ſuis un Heros genereux,
Pourveu qu'il ſoit permis de mépriſer mes vœux.
Mais allons. Si ma flâme eſt par elle trahie,
J'ay de quoy me vanger, en luy ſauvant la vie.
Ce n'eſt pas trop enfin pour mes vives douleurs,
Que ſon ſang épargné luy coute au moins des pleurs

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AGENOR *seul.*

L'Oracle a de nos maux promis la fin prochaine.
Par tout on en répand l'eſperance certaine.
Qu'ay-je à ſçavoir de plus ? que viens-je icy chercher ?
Le ſort de Calydon ne peut plus empêcher
Qu'on ne veuille au plûtôt, & dés demain ſans doute
Achever cet hymen que mon ame redoute.
Pour en rompre les nœuds, aprés l'avoir conclu,
Il faudra m'expliquer, & j'y ſuis reſolu :
Mais à me declarer quelque amour qui m'anime,
D'un Roy trop genereux le courroux légitime,
L'affront dont je fletris une jeune Beauté,
Qui m'offroit un bonheur que j'ay peu merité ;
De mes propres amis les plaintes infaillibles,
Par avance en mon cœur portent des coups ſenſibles.
Ah ! que dans les perils que je viens d'éprouver,
Contre un peuple en fureur que je voulois ſauver,

N'ay-je pû rencontrer un trépas honorable?
O de notre raiſon appuy peu ſecourable!
Qu'il eſt rare qu'un cœur par l'amour combattu
Ne laiſſe en aucun piege égarer ſa vertu!

SCENE II.

AGENOR, CORESUS.

CORESUS.

SEigneur, dans ce Palais dont je ſortois à peine,
Votre abord ſouhaité ſur mes pas me ramene,
Je voulois vous parler. Sçavez-vous qu'en ces lieux
On vient de recevoir la réponſe des Dieux?

AGENOR.

Le bruit dans Calydon commence à s'en répandre:
Mais ce qu'elle contient, on n'a pû me l'apprendre.
Je venois le ſçavoir.

CORESUS.

Apprenez-le de moy.
Vous en pourrez trembler, j'en ay pâli d'effroy.
Celle qui me trahit, celle qui me préfere,
Doit mourir aujourd'huy par leur arrêt ſevere,
Son ſang ſur un Autel doit être répandu,
Et j'en ſuis le Miniſtre.

AGENOR.

O Ciel! Qu'ay-je entendu!

CORESUS.

Mais un eſpoir luy reſte.

AGENOR.

Et quoy! Que faut-il faire?

CORESUS.

Ce que je ferois seul, si j'avois pû luy plaire;
Ce qu'un amour heureux dicte au cœur d'un Heros.
Lisez. Votre devoir est tracé dans ces mots.
Vous voyez. Elle meurt, si poussé d'un vray zele,
Quelqu'un de ses Amans ne s'immole pour elle.
Nos malheurs autrement ne sçauroient prendre fin.
C'est à vous maintenant de regler son destin.
Si vous n'osez mourir, pour luy sauver la vie,
Vous vous couvrez tous deux d'une égale infamie;
Elle qui fit en vous un choix injurieux,
Vous qui craignez pour elle un trépas glorieux,
Pour elle qui bornée au bonheur de vous plaire,
Osa des Dieux pour vous mériter la colere.
Allez, heureux Rival, dont la témerité
Crut me ravir un bien qui m'avoit tant coûté;
Tirez-vous maintenant du fatal précipice,
Où vient de vous jetter votre propre injustice.
Prenez votre party. Je vous laisse y penser.

AGENOR.

Demeurez. Il est pris. Vous pouvez l'annoncer.
Vous ne joüirez point de mon incertitude.
L'arrêt de mon trépas n'a rien pour moy de rude,
Je veux bien le subir, & j'en ay des raisons
Qu'un mystere éternel dérobe à vos soupçons.
Mais sans autre motif, il suffit que ma vie
Offerte aux Immortels peut sauver ma Patrie;
Je l'ay déja servie en de sanglans combats.
Fuyrois-je icy pour elle un si noble trépas?
Vous regardez ma mort ainsi qu'une victoire.
Elle fait votre joye, elle fera ma gloire;
Et si j'ay peu vécu; si mon bras, à mon choix,
Ne s'est pas signalé par d'assez grands exploits,

Ce glorieux effort, qui ſauve ma Patrie,
Raſſemble tout l'éclat de la plus longue vie.
Il vaut ſeul à mon nom mille exploits éclatans.
Et qui meurt comme moy, vécut aſſez long-temps.

CORESUS.

Qu'entens je? quel diſcours! quelle ame magnanime!
Eſt-ce vous que le Ciel doit prendre pour victime?
Etes-vous ce Rival, l'objet de mon courroux?
Quelles vertus icy vois-je briller en vous?
Aprés m'avoir ravy tout ce qui m'a ſçû plaire,
Viennent-elles encor m'arracher ma colere?
Etonner ma vengeance? Et comment déſormais
Me plaindre que l'Ingrate y trouve des attraits;
Si mon cœur au milieu de ſa fureur extrême,
Malgré tous mes efforts en eſt frappé luy-même?
Vous gagnez tout enſemble, & Maîtreſſe, & Rival.
Ah! tous deux pour la gloire épris d'un zele égal,
Comment nous trouvons-nous ennemis l'un de l'autre?
Quel funeſte ſuccés ſuit ma flâme & la vôtre?
Vous aimé, moy trahy, dans quel abîme affreux
Une beauté fatale a plongé tous les deux?
Qui de nous deux enfin eſt le plus miſerable?
Vous allez en mourant perdre un objet aimable,
Qui des mêmes ardeurs fut pour vous enflammé;
Et moy qui n'eut jamais le bonheur d'être aimé,
Trop touché des vertus d'un Rival qui m'offenſe,
Je perds juſqu'au plaiſir qui flattoit ma vengeance.

AGENOR.

Votre eſtime, Seigneur, me flatte en mon projet:
Mais le ſalut commun en veut un prompt effet.
Partez, allez au Temple où vous devez m'attendre;
Lorſque tout ſera prêt, j'auray ſoin de m'y rendre.

SCENE III.

CORESUS *seul.*

DAns ſon ſort malgré moy j'admire ſon grand cœur:
Ciel ! Faut-il un tel ſang pour calmer ta rigueur?
Ne peut-on? .. Mais on vient. Callirhoé s'avance.
Qui la peut obliger à chercher ma préſence?

SCENE IV.

CALLIRHOE', CORESUS.

CALLIRHOE'.

SEigneur, ſouffrez ma veuë, & m'ôtez de ſoucy
Agenor avec vous s'entretenoit icy,
Dequoy vous parloit-il? pouvez-vous m'en inſtruire?

CORESUS.

Doutez-vous du ſujet qui pouvoit l'y conduire?
Il veut par ſon trépas appaiſer aujourd'huy
Les Dieux que votre amour avoit bravez pour luy.

CALLIRHOE'.

Quelle eſt votre réponſe à cette offre ſecrette,
Que ſans me conſulter, Seigneur, il vous a faite?

CORESUS.

Pouvois-je en ce projet condamner ſon amour?
C'eſt l'unique moyen de vous ſauver le jour.

CALLIRHOE'.

Hé bien, je viens, Seigneur, à mon ſort réſoluë,
Vous dire que ſon offre eſt icy ſuperfluë;
Que je la deſavoüe à la face des Dieux.
C'eſt moy, vous le ſçavez, qui déplus à leurs yeux;
C'eſt moi que leur arreſt demande la premiere;
C'eſt à mon ſang, Seigneur, d'appaiſer leur colere.
Il eſt prêt à repandre, & je viens vous l'offrir,
Ce n'eſt qu'à mon refus qu'un autre peut mourir.
Si mes larmes tantôt, après celle d'un Pere,
Ont imploré pour moi votre appui ſalutaire;
J'eſperois que vos ſoins, par quelque autre ſecours,
Du ſort qui me pourſuit détourneroient le cours.
Il n'eſt pas étonnant que jeune, fortunée,
Aux honneurs les plus hauts par le ſang deſtinée,
On faſſe pour la vie éclatter quelque amour:
Mais enfin ce ſang même à qui je dois le jour,
Sçait m'apprendre, Seigneur, qu'on doit quitter la vie,
Dès qu'on ne la peut plus garder ſans infamie.
Enfin de mon honneur telle eſt la juſte loi,
Je mourrai malgré vous, s'il périt malgré moi.

CORESUS.

Quoi? par cette fierté croyez-vous donc, Madame,
Sur le ſort d'un Rival intimider mon ame?
C'eſt donc peu qu'entre nous rompant tous les liens,
Vous ayez à ſes feux ſacrifié les miens;
Vous oſez à mes yeux, comblant votre injuſtice,
De vos jours, de mes ſoins lui faire un ſacrifice.
Ingrate, où vous emporte un aveugle tranſport?
Sçavez-vous que je ſuis le maiſtre de ſon ſort?

Que vous n'y pouvez rien, & qu'un droit légitime
Ne laiſſe qu'à moi ſeul le choix de ſa victime,
Que, malgré votre appui, vous l'allez voir périr?

SCENE V.

ANTINOUS, CALLIRHOE', CORESUS.

CORESUS.

AH, Seigneur! avec moi venez la ſecourir.
Agenor en Amant genereux & ſincere,
Fait de ſon ſang pour elle une offre volontaire.
Elle ſeule y réſiſte, & ſe rend ſon appui,
Toute prête, s'il meurt, à périr avec lui.
Mon eſtime à regret ſouffre ce ſacrifice:
Mais c'eſt lui malgré moi qu'il faut que je choiſiſſe.
Votre fille mourroit, ſans lui ſauver le jour,
C'eſt de quoi vous devez convaincre ſon amour,
Tandis que pour laiſſer agir votre tendreſſe,
J'épargne à ſes regards un objet qui les bleſſe.

SCENE VI.

ANTINOUS, CALLIRHOE', DORIS.

ANTINOUS.

QUe me dit-il, ma fille? Avez-vous pû former
Un deſſein?...

CALLIRHOE'.

Quoi, Seigneur! Pouvez-vous le blâmer?
Et lorſque j'ai des Dieux irrité la juſtice,
Eſt-ce à moi de ſouffrir que l'innocent périſſe?

ANTINOUS.

Non, ſi votre trépas peut prolonger ſon ſort:
Mais s'il n'en meurt pas moins, que lui ſert votre mort?
Et ſon Rival pouvant choiſir ou l'un, ou l'autre,
Pour épargner ſon ſang verſera-t-il le vôtre?
Quoi donc, un Amant ſeul occupe-t-il vos ſoins?
Un Pere ne peut-il les partager du moins?
Songez-vous aux douleurs, où votre mort me livre?
Ma fille, ſongez-vous ſi je pourrai ſurvivre
Au deſeſpoir fatal, où vous m'abandonnez?
O Pere malheureux! ô ſoins infortunez!
En vain avec le ſort d'une fille chérie,
La tendreſſe, le ſang, l'habitude nous lie.
Un étranger ſouvent qu'elle ne connoiſt pas,
S'empare de ſon cœur, l'enleve de nos bras,
De tous nos intereſts ſouvent ſi ſéparée,

Que notre mort par elle eſt à peine pleuré.
Vous me devez la vie enfin, & dans ce jour
C'eſt moi qui vous la vient demander à mon tour.
Ma fille, deffendez un miſerable Pere,
D'une mort qui ſans vous lui devient neceſſaire.
Des fruits de mon hymen, helas! je n'ai que vous.
Que me ſert deſormais qu'à mes vœux les plus doux
On ait veu juſqu'icy la fortune aſſervie,
Combler de ſes faveurs tout le cours de ma vie;
Si mes honneurs, mes biens, mon nom, un ſang ſi beau,
Tout perit avec vous dans le même tombeau?

CALLIRHOE'.

O mon Pere! en ce jour épargnez mes allarmes.
A quel uſage helas, employez-vous vos larmes?
Voulez-vous qu'inſenſible, ou trop pleine d'effroy,
J'abandonne un Heros qui s'immole pour moy?
C'eſt de vous, il eſt vrai, que j'ai reçû la vie;
Sous vos yeux, ſous vos loins dès le berceau nourrie,
Mon amour à vos loix ſçut toûjours m'aſſervir:
Mais cette vie enfin on me l'alloit ravir,
Et ſi je vous la dois, l'ayant de vous reçûë,
Je la lui dois auſſi, puiſqu'il me l'a rendue
Parce qu'il va mourir, dois-je oublier ſa foi?
Et ne m'eſt-il plus rien, quand il fait tout pour moi?
Vous allez voir en moi votre maiſon s'éteindre.
Hé bien? moins elle dure, & moins on pourra craindre
D'y voir des criminels, ou bien des malheureux.
Ma naiſſance, Seigneur, ſembla combler vos vœux,
Je faiſois le bonheur de votre deſtinée.
Quel malheur maintenant pour vous, que je ſois née!
Ne valoit-il pas mieux que ſourd à vos ſouhaits,
Le Ciel dans le néant me laiſsât pour jamais,

Et

Et que d'une maiſon de gloire environnée,
Vous euſſiez pû fermer la haute deſtinée?
Pourquoy ce deſeſpoir qui condamne les Dieux?

SCENE VII.

ANAXILE, CALLIRHOE', ANTINOUS.

ANAXILE.

SEigneur, quel eſt le bruit qu'on répand dans ces lieux?
Eſt-il vray qu'au trépas Agenor ſe devouë?

ANTINOUS.

Oüy: mais helas, Madame! elle l'en deſavouë.
Plûtôt que d'y ſouſcrire, elle perdra le jour.

CALLIRHOE'.

Puis-je autrement payer l'excés de ſon amour?
Des pleurs ſont-ils le prix de ce bienfait inſigne?
Et pourrois-je en joüir ſans m'en montrer indigne?

ANAXILE.

Madame, c'eſt montrer un genereux amour:
Mais ſi devant vos yeux je m'explique à mon tour.
Peut-être votre cœur aprés ma confidence,
Au zele d'Agenor devra moins qu'il ne penſe;
Peut-être écoutant moins un ſentiment ſi beau,
Perdrez-vous le deſſein de le ſuivre au tombeau.

ANTINOUS.

Que ne devray-je point, Madame, à votre zele?

ANAXILE.

Mais Agenor, Seigneur, ne mourra point pour elle.
Il ne le peut. Helas! que ne puis-je à vos yeux,
Madame, dérober ce ſecret odieux?
Que ne pouvez-vous voir quelle eſt la violence
Que je me fais ici pour rompre le ſilence?
Mais l'état où je ſuis me force à ce diſcours.
Selon l'arrêt des Dieux, on peut ſauver vos jours,
Si l'un de vos Amans pour vous ſe ſacrifie.
Agenor ſous ce nom ne peut offrir ſa vie.
Le dirai-je, Madame, il n'eſt point votre Amant?

CALLIRHOE'.

Luy?

ANAXILE.

Luy-même, malgré tout ſon empreſſement,
Malgré tout votre amour qui triomphe d'un autre,
Enfin malgré ſon ſang offert au lieu du vôtre,
Ce diſcours vous étonne; & qui peut concevoir,
Que ſans amour pour vous, il s'en faſſe un devoir?
Il eſt vrai toutefois. Non que de ſa conduite,
Luy-même cette fois, Madame, il m'ait inſtruite.
J'en atteſte des Dieux le pouvoir reveré:
Mais pour vous en tous lieux ſon deſſein declaré,
A ſon cœur magnanime a ſans doute fait croire,
Qu'un refus mal compris ſoüilleroit ſa memoire.
C'eſt ce motif caché qui le livre au trépas:
Mais le Ciel, qui voit tout, ne s'y tromperoit pas.

CALLIRHOE'.

C'eſt le connoître bien à ce diſcours, Madame,
C'eſt donc vous en ſecret, qui regnez dans ſon ame?

ANAXILE.

Je viens vous l'avoüer, pour luy ſauver le jour.

CALLIRHOE'.

Mais pourquoy, vous aimant, feint-il un autre amour?

ANAXILE.

Il trouvoit avec vous tout ce qu'il peut prétendre.
Il ne trouvoit en moi qu'un cœur fidele & tendre.
Ce cœur, quoi qu'à regret, le cédoit à vos vœux:
Mais puiſqu'un ſort cruel l'enleve à toutes deux,
Permettez que du moins, par un effort facile,
J'empêche ſon trépas, qui vous eſt inutile.
Heureuſe, ſi mon ſang prêt à couler pour vous,
Pouvoit des Dieux, Madame, appaiſer le courroux!

CALLIRHOE'.

Je ne merite pas que dans mon ſort funeſte,
On ſe charge pour moi de la haine celeſte.
Nul autre, ſi je puis, ne perira que moy:
Mais quoi qu'à vos diſcours on doive ajoûter foy,
Madame, ſouffrez-moi, contre un revers ſi rude,
La legere douceur d'un peu d'incertitude.
Comme Agenor me trompe, il pourroit vous trompper,
C'eſt-ce qu'en lui parlant je veux développer.
O juſtes Dieux! *à part en s'en allant.*

ANTINOUS.

Et moy, je vous dirai, Madame,
Sans vouloir m'informer s'il vous aime dans l'ame;
Que ſa feinte par vous dévoilée à nos yeux,
N'élude point pour luy la réponſe des Dieux.
Les Dieux n'ont point marqué que pour les ſatisfaire,
Celui qui s'offriroit brûlât d'un feu ſincere.
S'il eſt faux, c'eſt en luy ce qu'ils veulent punir,
Et ce qu'aux yeux de tous je m'en vais ſoûtenir

SCENE VIII.

ANAXILE.

QUe dit-il ? O récit ! ô projet inutile !
Qu'as-tu fait ? qu'as-tu dit, malheureuſe Anaxile ?
Tu te viens de vanter de la foi d'un Amant
Dont le cœur en ſecret peut-être te dément.
Tu n'as que ſes ſermens pour le croire fidelle.
Ta Rivale le voit offrir ſon ſang pour elle.
Elle te croit trompée. Helas ! dans mon effroy
Moi-même j'en ai dit bien plus que je n'en croy,
N'importe ; ſoit qu'il m'aime, ou bien qu'il m'ait trahie,
Sauvez-le, juſtes Dieux, ou c'eſt fait de ma vie.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CALLIRHOE', AGENOR, DORIS.

CALLIRHOE'.

QUoy tandis que jentens, Seigneur, de tous côtez
Publier envers moy l'excès de vos bontez ;
Vous ſemblez avec ſoin éviter ma preſence,
Pour fuir les ſentimens de ma reconnoiſſance ?
Vous importe-t-il peu, Seigneur, de les ſçavoir ?
Seroit-ce avec raiſon qu'on m'a fait concevoir
Que cet effort pour moy ſi rare, ſi ſublime,
N'eſt dû qu'au mouvement d'une ame magnanime ?
Que l'amour ne l'a point produit dans votre cœur ?
Qu'un autre en eſt l'objet ? Vous vous troublez, Seigneur.

AGENOR.

Je ſuis ſurpris ſans doute ; & qui peut donc, Madame,
Avoir ſi-tôt jetté ce ſoupçon dans votre ame ?
Ce que je fais pour vous n'a pû le diſſiper ?

CALLIRHOE'.

Quoy ! par un vain menſonge on m'a voulu tromper?
Anaxile m'a fait un recit infidele ?

AGENOR.

Anaxile ? Grands Dieux !

CALLIRHOE'.

Oüy, je ſçay tout par elle.
Voulez-vous à ſes yeux démentir ce témoin ?

AGENOR.

Non, je prendrois ; Madame, un inutile ſoin ;
Et je n'ay point un cœur qui puiſſe à votre vûë
Démentir ſans pudeur la verité connuë.
Après ce qu'à vous-même on a pû confier,
Je croirois redoubler mon crime à le nier.
Madame, vous voyez combien il eſt penible
De diſpoſer d'un cœur pour un autre ſenſible ;
Par quel revers l'amour en punit le deſſein.
Je reſolus pour vous d'étouffer dans mon ſein,
Un feu depuis long-temps allumé par une autre,
Et vous offrir un cœur qui fut digne du vôtre.
Tous mes ſoins, tous mes vœux ne m'y ſervent pas plus,
Qu'à vous tous vos efforts pour aimer Coreſus.
Ce que vous ne pouviez, je ne l'ay pû moi-même.
Vous me ſacrifiez un Heros qui vous aime :
Mais vous ne l'aimez pas. Et moy, j'oſay pour vous
Trahir, quitter l'objet de mes vœux les plus doux,
Me charger à ſes yeux du ſort qui vous accable.
Je n'en révoque point ma parole immuable.
Car enfin mon ſecret en tous lieux publié,
Ne rompt point la promeſſe, où je me ſuis lié.
J'ay pris de votre Amant le titre & le langage.
L'Oracle n'en a point demandé davantage.

CALLIRHOE'.

Seigneur, ç'en eſt aſſez. Briſons cet entretien.

Votre ſort deſormais eſt détaché du mien.
Epargnez votre vûë à mon ame indignée,
Et laiſſez-moy ſans vous regler ma deſtinée.

AGENOR.

Madame, votre choix n'en doit point décider.
Coreſus à l'Autel s'en va nous accorder.

SCENE II.

CALLIRHOE', DORIS.

CALLIRHOE'.

LE Perfide s'en va content de ma colere.
Hé bien, en eſt-ce aſſez, fortune trop ſevere?
M'as-tu dans un ſeul jour aſſez livré d'aſſauts?
O honte irréparable! ô comble de mes maux!
L'amour du ſeul mortel pour qui mon cœur s'enflâme;
Cet amour qui remplit tous les vœux de mon ame,
Qui me coûte, Doris, tant de ſoins, tant de pleurs,
Qui devoit de ma mort adoucir les rigueurs,
N'étoit qu'un ſonge vain, dont mon ame occupée,
N'a goûté de bonheur qu'autant qu'il l'a trompée.
Un abîme au réveil ſe preſente à mes yeux;
J'y ſuis précipitée.... Et par qui? Juſtes Dieux!
Par un perfide Amant, par une lâche amie,
Deux Ingrats, qui faiſoient le bonheur de ma vie.

DORIS.

Madame, je conçois que des maux ſi preſſans...

CALLIRHOE'.

Tu les conçois, Doris, & moy je les reſſens.
Le Cruel ! de quel front, & ſincere, & paiſible,
Il oſoit m'avoüer un ſecret ſi terrible,
Sans ſonger de quel coup il alloit me frapper !
Je ne mérite plus qu'il daigne me tromper.
Plus que je ne voulois ſes ſoins m'ont éclaircie.
Que dis-je ? Il ſe dévouë, il renonce à la vie,
Moins pour montrer un cœur incapable d'effroy,
Que parce que la mort le délivre de moy.
Ses ſuperbes mépris ſoûtiennent ſon courage,
Et ma Rivale heureuſe achevant cet outrage.....
Quelle effroyable idée ! Allons, il faut, Doris,
Il faut changer en pleurs leurs indignes mépris.
Vangeons-nous ? Je ſerois la ſeule infortunée ?
Pour un Amant trahi les Dieux m'ont condamnée.
Il faut, en periſſant, il faut à notre tour,
Nous vanger d'un Ingrat, qui trahit tant d'amour.

DORIS.

Oüy, d'un juſte courroux votre ame eſt embraſée ;
Madame, ſaiſiſſez une vangeance aiſée.
A l'offre d'Agenor pourquoy vous oppoſer ?
Laiſſez perir l'Ingrat, qui vous peut mépriſer.
Auſſi-bien que pour vous, qu'il ſoit perdu pour elle.
Mais vivez, joüiſſez de la douleur mortelle ;
Des regrets éternels d'une Rivalle en pleurs.
Faites de votre vie un comble à ſes malheurs.
Pourquoy par votre mort vouloir offrir vous-même
Un remede ſi doux à ſa douleur extrême ?

CALLIRHOE'.

Malheureuſe ! où m'emporte un lâche deſeſpoir ?
Quels injuſtes deſſeins oſe-je concevoir ?
Pourquoy laiſſer perir un Heros magnanime ?
Il ne ſçauroit m'aimer, & voilà tout ſon crime ;
Mais en eſt-il moins prêt à s'immoler pour moy ?

Quel Amant aujourd'hui me pronve mieux ſa foy ?
contre Anaxile enfin qu'elle fureur me preſſe ?
Sa flâme a dès long-temps prévenu ma tendreſſe.
Elle ignoroit mes feux, elle ne m'ôtoit rien ;
Et c'eſt moi qui voulois me ſaiſir de ſon bien.
Non, non, n'écoutons point un aveugle caprice ;
Mon cœur n'a que trop loin pouſſé ſon injuſtice.
Il faut la réparer, ou du moins empêcher
Que l'avenir jamais me l'oſe reprocher.

SCENE III.

ANTINOUS, CALLIRHOE', DORIS.

CALLIRHOE'.

SEigneur, j'ay tout appris. Il nous eſt inutile
De douter deſormais du récit d'Anaxile.
Il n'eſt pour mon malheur que trop digne de foy ;
Agenor ne l'a pû démentir devant moy.
Luy-même... Mais ſouffrez que ma retraite prompte
A Coreſus qui vient, cache du moins ma honte.

SCENE IV.

CORESUS, ANTINOUS.

CORESUS.

SEigneur, qu'ay-je entendu ? quel étrange récit
D'un juſte étonnement a frappé mon eſprit ?
Eſt-il vrai qu'Agenor à ſes ſermens fidelle,
Sans aimer votre fille, offre ſon ſang pour elle?

ANTINOUS.

Oüy, Seigneur, ce ſecret n'eſt que trop éclairci,
Et c'eſt ſur quoi je veux vous conſulter ici.

CORESUS.

Qu'entens-je ? Quoy l'Ingrate à ſon tour eſt trahie ?
Voila comme il falloit punir ſa perfidie,
Voila ce que vouloit mon amour offenſé,
Et non l'arrêt ſanglant contre elle prononcé.
Cependant, pour parer un deſtin ſi funeſte,
Quel ſecours deſormais, quel aſile luy reſte ?
Car enfin quelque eſpoir qui vous ait pû flatter,
Sur Agenor, Seigneur, il ne faut plus compter.
Son ſecret découvert ne ſçauroit plus ſans crime
Nous laiſſer accepter ſon offre magnanime ;
Et nous ne devons point, par une lâcheté,
Reconoître un excès de generoſité.
Par ce trépas fameux que ſon courage affronte,
Ce ſeroit conſacrer ſa gloire & notre honte,
Sans être aſſez certains qu'un ſang ſi glorieux,
Fût en effet le ſang que demandent les Dieux.

ANTINOUS.

Et comment donc, Seigneur, pourrons-nous la défendre?

CORESUS.

Qu'elle marche à l'Autel, ou je la vais attendre.

ANTINOUS.

A l'Autel?

CORESUS.

Oüy, Seigneur: ou le peuple à vos yeux
La viendra, malgré vous, arracher de ces lieux.
N'allez point vainement irriter sa furie.
Obéïssez aux Dieux, pour sauver la Patrie.

SCENE V.

ANTINOUS *seul.*

QUi? moi? que je l'envoye à l'Autel sur sa foy,
Aux mains d'un peuple émeu contre elle & contre moy?
Je le vois, son ardeur des obstacles se lasse,
Il ne veut plus porter le poids de sa disgrace.
Effrayé par le peuple, il la livre au trépas,
Et veut par-là sans bruit la tirer de mes bras.
Hé bien venez, cruels; que votre main barbare
La raviſſe aux efforts que mon bras vous prépare;
Venez, que votre sang dans le mien confondu.....
Mais ô foibles projets d'un esprit éperdu!
Quel fruit peut esperer ma fureur enflammée,
Contre tous les efforts d'un peuple, d'une armée?

Allons. Il faut ceder aux cruautez du sort,
Et mourir de douleur dans ce barbare effort.
Consommons en ce jour le sort de ma famille.
Hola, Gardes.

SCENE VI.

LYDUS, ANTINOUS.

LYDUS.

Seigneur?

ANTINOUS.

Qu'on appelle ma fille.
Je l'attens seule ici. Que luy dirai-je? ô Dieux.

LYDUS.

Votre fille, Seigneur? Elle est loin de ces lieux.

ANTINOUS.

Que dis-tu?

LYDUS.

Je l'ai veu sortir seule & sans suite.
Elle m'a commandé de bien cacher sa fuite,
M'a dit que par vôtre ordre elle alloit, loin de nous,
En un autre climat chercher un sort plus doux.

ANTINOUS.

O Ciel!

LYDUS.

Doris alors accourant éperduë,
Vient s'informer à moy si je ne l'ay point vûë,
Je l'instruis de sa fuite. O trop funeste sort,
Dit-elle,

Dit-elle ! elle vous trompe, elle court à la mort.
Pour rendre ſon deſſein plus ſeur & plus facile,
Elle a ſçu m'éloigner par un ordre inutile.
Je vais ſuivre ſes pas. Et ſoudain elle fuit.
Vers le Temple à grands pas ſon zele la conduit.
Et moi deſeſperé d'être trompé comme elle,
Je n'ay d'abord oſé vous conter la nouvelle
D'un malheur que vos ſoins ne peuvent réparer,
Et que vous devriez à jamais ignorer.
Toutefois eſperons que le Ciel moins ſevere...

ANTINOUS.

Ah ! du Ciel déſormais que veux-tu que j'eſpere ?
Il s'attache, il ſe plaiſt à me perſecuter.
Helas ! ma fille eſt morte, il n'en faut point douter,
Et je n'en attens plus que la triſte nouvelle,
Pour aller au tombeau me rejoindre avec elle.

SCENE DERNIERE.

ANTINOUS, ARBAS, LYDUS.

ARBAS.

SEigneur, ſéchez vos pleurs, les Dieux ſont ſatisfaits,
Les maux de Calydon ſont finis pour jamais.

ANTINOUS.

Et ma fille ?

ARBAS.

Les Dieux l'ont renduë à vos larmes:
Elle eſt ſauvée.

ANTINOUS.

O Ciel ! ô ſort trop plein de charmes !
En es-tu bien certain ?

ARBAS.

Ouy, j'ay tout vû, Seigneur.

ANTINOUS.

Et comment ? A quel Dieu dois-je un ſi grand bonheur ?

ARBAS.

Si ce n'eſt pas un Dieu, c'eſt un Heros peut-être,
Qui, parce qu'il a fait, a mérité de l'être.
Ecoutez, admirez un effort le plus beau,
Qui puiſſe triompher de l'oubli du tombeau.
Un effort genereux qui n'eut jamais d'exemple.
Coreſus vous quittant a couru vers le Temple.
Un deſir curieux m'a fait ſuivre ſes pas.
Il y trouve Agenor qui, s'offrant au trépas,
Tout haut à votre fille en diſputoit la gloire,
Comme le prix fameux d'une grande victoire.
Coreſus le rejette, & lui dit hautement,
Qu'il ne peut la ſauver, n'étant point ſon Amant,
Qu'il périroit en vain. On s'étonne, on murmure
De voir que Coreſus, pour vanger ſon injure,
Interprétant l'Oracle en faveur d'un Rival,
Luiſſe ſur elle ainſi tomber ſon choix fatal.
Veut-il donc de ſa main immoler tant de charmes ?
Votre fille le voit ſans en montrer d'allarmes,
Et prête par ſon ſang à calmer ſon courroux,
Se préſente à l'Autel, & fléchit les genoux.
Levant les yeux au Ciel, ſoumiſe à ſa vengeance,
Elle attendoit le coup dans un profond ſilence.
Tout la plaint, tout gémit. On croit en ce moment,
le ſalut du Pays payé trop chérement.
Coreſus la regarde, & de ſon ame émuë,
Jette un profond ſoûpir levant au Ciel la veuë,

La rabaiſſe ſur elle, & prend le fer ſacré.
Le Peuple en jette un cry de frayeur pénetré,
Chacun pâle d'effroy ſemble être la victime.
A votre fille enfin ce Heros magnanime
Adreſſe ce diſcours pour la derniere fois.
Tout ſe tait à l'inſtant pour écouter ſa voix.
Madame, votre cœur à mes ſoins invincible,
Eut l'affront, comme moi, d'aimer un inſenſible.
C'eſt-là votre ſupplice, il me vange aſſez bien,
Et pour vanger les Dieux, voicy quel eſt le mien.
Il ſe frappe a ces mots.

ANTINOUS.

O cœur trop magnanime!

ARBAS.

Aux pieds de ſa Maîtreſſe il tombe ſa victime.
La ſurpriſe la rend immobile, & ſans voix:
Mais bien-tôt à nos yeux tranſportée à la fois
De pitié, de remors, d'horreur des injuſtices
Qu'un cœur ſi peu commun reçut de ſes caprices:
Que faites-vous, dit-elle, Amant trop génereux?
Vous aimiez une Ingrate, indigne de vos feux,
Et vous oſez encor vous immoler pour elle:
Mais ſi je payai mal un amour ſi fidelle,
Je vais dans les Enfers fléchir votre courroux,
Et mes derniers ſoupirs ſeront du moins pour vous.
Sa fureur à ces mots alloit trancher ſa vie,
Avec le fer ſacré, dont elle s'eſt ſaiſie.
Ce fer que Coreſus; en ſe perçant le ſein,
Avoit laiſſé près d'elle échapper de ſa main.
Doris l'arrache en l'air des mains de ſa Maiſtreſſe;
Ces mots, cette action, ce tranſport de tendreſſe,
De Coreſus mourant ranime la langueur.
Le courroux meurt enfin dans ce ſuperbe cœur.
Attachant ſur ſes yeux les ſiens qu'il ouvre à peine;
Il lui tend une main qu'elle ſerre en la ſienne,

Et tout baigné des pleurs qu'elle verſe en ſes bras,
Le tranſport de ſa joye acheve ſon trépas.
La mort n'a rien d'affreux ſur ſon pâle viſage,
Et d'un ſommeil paiſible elle y ſemble l'image.
Votre fille ne peut ſoûtenir ſa douleur.
Elle tombe ſans voix, ſans force, & ſans couleur.
Du haut du Temple alors ſort une voix qui crie,
Que du Ciel offenſé la colere eſt fléchie,
Et le ſoleil plus clair, formant le plus beau jour,
De la ſanté publique annonce le retour.
Cependant par nos ſoins rappellée à la vie,
Votre fille en mes bras ſort du peuple ſuivie,
Et pour ſe repoſer nous fait guider ſes pas
Vers le Temple voiſin, où préſide Pallas.
A peine elle eſt livrée aux ſoins de la Prêtreſſe,
Que voüant pour jamais ſes jours à la Déeſſe,
Pour aſile éternel elle choiſit ces lieux,
Et me chargeant pour vous des plus tendres adieux,
Vous prie en ce malheur de ſouffrir qu'Anaxile,
En ſoit à votre amour la reſſource facile,
Et vous faſſe trouver par un deſtin plus doux
Une autre fille en elle, un fils dans ſon Epoux.

ANTINOUS.

Ah! puſſent mes efforts rendre auſſi-bien la vie
Au Heros génereux dont elle fut chérie!
O Dieux! dois je me plaindre, ou me louer du ſort?
Du moins dans ſa retraite elle évite la mort.
Mais avant toute choſe il faut que je m'acquitte
Des funebres devoirs que ſon Amant mérite;
Et qu'un tombeau pompeux laiſſe à tout l'avenir
D'un courage ſi grand l'immortel ſouvenir.

FIN.

PQ 1814 L3 1719
La Fosse, Antoine de, sieur d'Aubigny
Oeuvres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY